

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ENCYCLOPÉDIE, ENCYCLOPÉDISME ET BIBLIOTHÈQUE TOTALE : LA
GESTION DES SAVOIRS CHEZ JORGE LUIS BORGES, ISAAC ASIMOV ET
BERNARD WERBER

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ELAINE DESPRÉS

DÉCEMBRE 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier...

...**Jean-François Chassay**, mon directeur, qui a su me faire confiance sans même me connaître et m'a permis de me joindre à ses recherches si rapidement. Son enthousiasme et son dynamisme sont toujours communicatifs. J'ai pu découvrir qu'il était possible d'allier deux passions : la science et la littérature. Le choix d'abandonner la science avait été déchirant, j'ai pu y revenir contre toute attente. Je suis également reconnaissante à **Jean-François Hamel** pour les pistes et les idées en début de projet qui se sont avérées fructueuses.

...**Marie-Hélène Bolduc** et **Marie-Christine Lambert-Perreault** pour la camaraderie littéraire et les opinions éclairées. Pour le partage et pour les expériences communes inoubliables.

...ma mère, **Micheline Perreault**, pour son écoute, pour son soutien inconditionnel et pour avoir tenté de me transmettre une constance dans le travail qui est fort éloignée de ma personnalité. Merci à mon père, **Jean Després**, pour sa passion de la passion, pour son indéfectible curiosité de tout, pour les discussions enflammées (autour d'une bière, ça aide toujours) et pour l'entêtement à toujours s'investir dans les projets les plus fous.

...**Michel** et **Mélanie Durocher** pour avoir enduré sans broncher mes jérémiades et des doutes, pour m'avoir changé les idées, si souvent, pour la folie et pour être là, tout simplement.

...finalement, HAL-9000, mon cher ordinateur, sans qui je n'aurais rien pu faire de tout ça. J'espère que tu ne voudras jamais te venger pour toutes ces heures d'esclavage.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
BIBLIOTHÈQUES TOTALES ET ENCYCLOPÉDIES : QUELQUES NOTIONS HISTORIQUES ET THÉORIQUES.....	10
1.1 Historique de la gestion des savoirs	11
1.2 Notions théoriques sur l'encyclopédisme et le discours encyclopédique	30
CHAPITRE II	
LE FANTASME DU SAVOIR TOTAL ET LES ENCYCLOPÉDIES FICTIVES	41
2.1 L'angoisse de la perte ou de l'accumulation.....	42
2.2 Les encyclopédistes.....	49
2.3 L'aventure utopique de l'encyclopédisme.....	58
2.4 L'échec du projet.....	67
CHAPITRE III	
L'ENCYCLOPÉDIE FICTIVE : INTERFACE ENTRE SAVOIR ET FICTION.....	76
3.1 Quelques fondements théoriques	77
3.2 Les mathématiques de « La Bibliothèque de Babel ».....	81
3.3 La linguistique dans « Tlön Uqbar Orbis Tertius ».....	89
3.4 La psychohistoire, une science multidisciplinaire.....	92
3.5 <i>Les Fourmis</i> : entomologie et éthologie.....	101
3.6 La science empirique et le savoir livresque.....	104

CHAPITRE IV	
LA XÉNOENCYCLOPÉDIE : FAIRE CROIRE À UN MONDE IMAGINAIRE..	107
4.1 La problématique de la lecture des textes imaginaires	108
4.2 Découvrir un monde par-dessus l'épaule d'un personnage	114
4.3 Humains et fourmis : deux mondes parallèles (fictifs?).....	121
4.4 Le lecteur perdu dans le labyrinthe.....	128
CONCLUSION.....	134
BIBLIOGRAPHIE	137

RÉSUMÉ

L'acquisition, la gestion et la préservation de nouveaux savoirs apparaissent comme une obsession universelle et intemporelle des sociétés évoluées. Les façons d'y parvenir sont nombreuses et les projets ponctuent la grande histoire de la connaissance. De la célèbre Bibliothèque d'Alexandrie, détruite par les flammes, à l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, symbole de l'idéal rationaliste des Lumières, l'ambition et la démesure de ces entreprises enflamment l'imagination du public et des créateurs. À l'origine de l'encyclopédisme se trouvent la pulsion de conservation et la crainte de la perte qui motivent un désir de complétude, de totalité : le savoir absolu. Mais la totalité peut également être terrifiante : comment s'y retrouver ? Ces questions ont inspiré de nombreux auteurs de tous les pays, de tous les genres littéraires, de tous les statuts institutionnels et les ont poussés à s'interroger davantage sur la place du savoir dans la société et dans l'imaginaire. Si l'encyclopédie tente de refléter le monde, les encyclopédies imaginaires en promettent d'autres.

Dans le cadre de ce mémoire, certaines œuvres d'auteurs très différents sont analysées dans cette perspective encyclopédique de totalisation des savoirs (concept qui inclut celui de bibliothèque totale). Il s'agit de deux nouvelles de l'auteur argentin Jorge Luis Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius » et « La Bibliothèque de Babel » ; le roman *Foundation* de l'auteur américain d'origine russe Isaac Asimov ; et finalement, *Les Fourmis*, écrit par l'auteur français contemporain Bernard Werber.

Différentes approches théoriques sont utilisées selon les fonctions du discours encyclopédique dans la fiction littéraire : thématique, narrative, discursive, sémiotique. Pour ce faire, les théories épistémocritiques telles que développées notamment par Michel Pierssens (*Le savoir à l'œuvre*) et Jean-François Chassay (*Imaginer la science*) servent à l'analyse des savoirs et de leur effet sur les textes. Les théories sémiotiques de la lecture d'Umberto Eco concernant l'encyclopédie de référence du Lecteur modèle (*Lector in fabula*), ainsi que celles développées par Richard Saint-Gelais à propos du concept de xénoencyclopédie (*L'Empire du pseudo*) qui permet la lisibilité des textes de science-fiction, sont également essentielles à l'analyse de l'encyclopédie imaginaire en tant que stratégies discursives didactiques.

MOTS CLÉS : Encyclopédie imaginaire, Encyclopédisme, Xénoencyclopédie, Bibliothèque totale, Gestion des savoirs, Épistémocritique, Jorge Luis Borges, Isaac Asimov, Bernard Werber, Science-fiction, Sémiotique de la lecture.

INTRODUCTION

On a construit des bibliothèques de mots, de noms. Ce sont les dictionnaires, les encyclopédies. On a même fait des livres sur un seul mot. Mais le langage n'est pas plus fait de mots que les encyclopédies n'énumèrent des personnes ou des objets. Ces listes ne tiennent que parce qu'on projette de la langue sur des choses, et du discours sur la langue. Une histoire de la nature. Le monologue des dictionnaires et encyclopédies est une conversation qu'on a avec soi-même, en feuilletant les présents du passé, les passés du présent. Les systèmes du monde y deviennent l'autportrait du lecteur.

Henri Meschonnic, *Des mots et des mondes*

Science et littérature sont très souvent opposées dans la perception populaire et savante : la première est perçue comme sérieuse et permet de tendre vers une vérité absolue sur le monde, alors que la seconde est simple divertissement pour certains et recherche esthétique pour d'autres. Ils partagent pourtant une chose qui leur est fondamentale : une curiosité sur le monde à propos duquel ils s'interrogent. Les moyens de cette interrogation sont souvent bien différents, mais dans certains cas ils se rejoignent : l'encyclopédie imaginaire se trouve à cette jonction.

Au XX^e siècle, alors que la crise des savoirs (surtout scientifiques) angoisse l'Occident, l'encyclopédie et la bibliothèque deviennent des thèmes récurrents autant dans la fiction « populaire » que « savante » : Guillaume de Baskerville trouve ses réponses dans les dédales de la bibliothèque du *Nom de la Rose* (1980); le Lecteur de *Si par une nuit d'hiver un voyageur* (1979) se bute aux absurdités administratives de ces institutions culturelles; Antoine Roquentin, protagoniste de *La Nausée* (1938), tente d'y comprendre son malaise existentialiste; Raymond Queneau intègre des passages de son *Encyclopédie des sciences inexactes*, « une compilation des travaux des fous littéraires exhumés à la

Bibliothèque Nationale¹», à son roman *Les enfants du Limon* (1938). Du côté des littératures de masse, la science-fiction et la bande dessinée ne sont pas en reste, puisque H. G. Wells lance un projet d'encyclopédie mondiale (*The idea of a world encyclopaedia*) en 1936; Douglas Adams propose son *Hitchhiker's Guide to the Galaxy* (1978), version améliorée de l'*Encyclopedia Galactica* avec son rassurant « Don't Panic! » en quatrième de couverture, Mandryka explique comment devenir maître du monde (potager) grâce au savoir contenu dans le *Livre du Grand Tout*; et Ray Bradbury réfléchit sur la pérennité de l'écrit et du savoir dans *Fahrenheit 451* (1953). La multiplication de ces encyclopédies imaginaires et de ces bibliothèques labyrinthiques exprime sans doute un malaise commun aux écrivains modernes, tout provenance et statut institutionnel confondu, qui n'ont de cesse de s'interroger sur la situation du savoir et de sa préservation, de son classement et de sa hiérarchisation.

Afin d'observer la portée et le sens de l'utilisation de ce thème apparemment universel, il sera intéressant d'étudier des auteurs issus de pays différents, mais surtout des œuvres qui n'ont pas le même statut institutionnel. De la « grande » littérature à la « grande » science-fiction, en passant par le best-seller contemporain, le thème encyclopédique apparaît comme transcendant les genres et les cultures. Ainsi, il s'agira d'étudier principalement des œuvres de trois auteurs différents qui se sont intéressés à ce type de discours : Jorge Luis Borges, avec ses nouvelles « Tlön Uqbar Orbis Tertius » et « La Bibliothèque de Babel »; Isaac Asimov, avec son roman *Foundation*; et Bernard Werber, avec *Les Fourmis*. Nous prendrons ici le temps de présenter succinctement les auteurs et leurs œuvres, en mettant l'accent sur leur rapport au savoir.

Jorge Luis Borges, auteur argentin né au tournant du XX^e siècle, est souvent placé aux côtés des plus grands écrivains de son temps. Sa grande érudition et sa passion de la littérature lui ont valu autant d'admirateurs que de détracteurs l'accusant d'élitisme.

¹ Evert van der Starre, *Curiosités de Raymond Queneau : De « l'Encyclopédie des Sciences inexactes » aux jeux de la création romanesque*, Genève, Librairie Droz S. A., 2006, p. 44.

S'il n'a pas fait l'unanimité de son temps et dans son pays, c'est que son style surprend, utilisant fréquemment le motif de l'enquête, alors associé à la littérature policière, et explorant la porosité des frontières de la fiction dans un éternel jeu avec les lecteurs, qui se voient pris au piège dans un labyrinthe fictionnel dont ils ne peuvent (souhaitent) plus sortir. Parfois réalistes, souvent fantastiques, ses nouvelles sont toujours extrêmement riches et font l'objet de centaines d'études dans différentes langues. Les spécialistes de Borges sont nombreux et les approches, diverses. Certains parlent de son américanité, voire de son attachement à l'Argentine, alors que d'autres le voient plutôt comme un écrivain du monde (la fameuse *World Literature*) ou même un écrivain presque français, étant donné l'importance que la France a pu avoir dans sa renommée et dans sa vie. Une chose est certaine, l'Argentine tient une grande place dans sa littérature, mais la portée de son œuvre déborde largement ses frontières².

Certains éléments de la vie de Borges sont particulièrement révélateurs de son rapport aux encyclopédies et aux bibliothèques. Dans sa jeunesse, il ne fréquentait que la bibliothèque paternelle, riche en littérature étrangère (surtout anglaise), et la dévorait avidement, les nombreux tomes de l'*Encyclopedia Britannica*, tout particulièrement. Plusieurs années plus tard, alors qu'il était déjà reconnu dans le milieu littéraire pour la publication d'articles et de nouvelles, le manque d'argent l'obligea à travailler comme commis dans une minuscule bibliothèque municipale de Buenos Aires en compagnie de collègues peu cultivés, mais surtout très superficiels. Son travail consistait essentiellement à se créer du travail, mais lui permettait d'avoir beaucoup de temps libre dédié à l'écriture. L'absurdité de sa position lui inspira d'ailleurs sa nouvelle « La Bibliothèque de Babel ». Il lui faudra attendre de longues années (la chute de Perón, à qui il s'était publiquement opposé) pour qu'il se voie proposer le poste de directeur de la Bibliothèque Nationale d'Argentine. Ironie du sort, la cécité le frappa à la même époque. Tout au long de sa vie, il publia une quantité phénoménale de textes autant journalistiques que littéraires (essentiellement des nouvelles et de la poésie). Il est surtout

² Voir Beatriz Sarlo, *Jorge Luis Borges : A Writer on the Edge*, Coll. Humanités, Londres et New York, Verso, 1993, 148 p.

célèbre pour son recueil de nouvelles intitulé simplement *Fictions*, publié dans le monde entier. C'est dans ce recueil qu'apparaissent les deux nouvelles qui nous intéresseront ici.

« Tlön Uqbar Orbis Tertius », qui fait partie du recueil *Le jardin aux sentiers qui bifurquent* (devenu la première partie de *Fictions*), a été publiée pour la première fois en 1940. Elle raconte l'histoire d'une découverte, celle d'une anomalie, qui devient graduellement un monde fictif, puis envahit complètement la réalité. Borges et l'écrivain Bioy Casares, doubles fictifs de l'auteur et de son ami, discutent littérature autour d'un repas alors que Bioy Casares fait référence à un article qu'il a lu dans l'*American Cyclopaedia* à propos du pays d'Uqbar. Borges n'ayant jamais entendu parler de ce pays consulte l'encyclopédie à sa disposition pour se rendre compte de l'unicité de l'exemplaire de son ami, seul à évoquer l'existence d'Uqbar. De nombreuses recherches ne permettant pas d'éclaircir le mystère, c'est le hasard qui met un des tomes de la *First Encyclopedia of Tlön* sur la route de Borges, un ami de son père l'ayant déposé pour lui à son hôtel. Tlön est le monde imaginaire auquel se réfère toute la littérature d'Uqbar. À la suite de cette découverte qui permet au narrateur de décrire plusieurs aspects de Tlön, notamment ses langues et sa philosophie, la nouvelle semble se terminer, comme l'annonce l'indication : « 1940. Salto Oriental. » La suite est prétendument un post-scriptum rédigé sept ans plus tard (la nouvelle a été publiée dans son intégralité avant cette date) qui raconte les origines véritables de Tlön grâce à la découverte d'une lettre mystérieuse insérée dans un livre découvert par Borges. Selon cette lettre, Tlön serait un pays imaginé et décrit minutieusement par une société secrète datant du XVII^e siècle en Europe, puis récupéré en Amérique au XIX^e siècle pour en faire une planète entière. Après cette découverte de Borges, les artefacts prouvant l'existence de ce monde se multiplient. La chute de la nouvelle conclut que le monde réel n'existera bientôt plus, devenu entièrement Tlön.

Écrite un an plus tard, la courte nouvelle « La Bibliothèque de Babel » fascine les bibliophiles qui la citent régulièrement dans leurs écrits ou leurs discours³. C'est que

³ Umberto Eco commence son *De Bibliotheca* (un discours rédigé pour l'ouverture d'une bibliothèque) en expliquant que sa présence dans un lieu si vénérable lui dicte de commencer par la lecture du Livre, puis

l'univers qui y est décrit frappe l'imagination et marque à jamais, en particulier ceux qui partagent ce rapport amour-haine aux bibliothèques. La courte nouvelle se présente comme les derniers écrits d'un Bibliothécaire ordinaire à la veille de mourir qui entreprend de décrire le monde dans lequel il vit. Or, son monde est une Bibliothèque gigantesque composée d'hexagones identiques, contenant exactement le même nombre de livres. Ces livres semblent n'avoir aucune signification puisque les caractères sont distribués sur les pages de manière apparemment aléatoire. Le narrateur raconte comment les habitants de ce monde ont entrepris de l'explorer et de le comprendre. Plusieurs théories hantent les couloirs. La seule réponse (partielle) provient de la découverte d'une explication contenue dans un des livres : la Bibliothèque est le fruit de la logique combinatoire, puisqu'elle comprend tous les livres possibles par la combinaison des vingt-cinq caractères.

Le deuxième auteur qui nous intéressera ici est Isaac Asimov, un écrivain américain d'origine russe né en 1920, surtout connu pour son œuvre de science-fiction. Publié dès la fin de son adolescence, il est un amateur passionné des revues spécialisées de science-fiction⁴. C'est dans l'une d'elles, *Astounding Science Fiction*, qu'il fera ses débuts en publiant ses premières nouvelles à partir de 1939, grâce à l'éditeur John W. Campbell, qui permit d'ailleurs à plusieurs jeunes écrivains de science-fiction d'amorcer leur carrière. Cette époque faste pour le genre sera plus tard nommée l'Âge d'or de la science-fiction, dont Asimov demeure une figure de proue encore aujourd'hui (aux côtés de Robert A. Heinlein, Arthur C. Clarke, Philip K. Dick, Ray Bradbury, Frank Herbert et A. E. van Vogt, pour ne citer que les plus célèbres). Si Asimov a une place privilégiée dans le panthéon de la science-fiction, son œuvre est beaucoup plus vaste. D'abord

enchaine en citant de longs passages de « La Bibliothèque de Babel ». Christian Jacob n'y échappe pas non plus lorsqu'il écrit sur la bibliothèque d'Alexandrie (« La leçon d'Alexandrie », In Richard Figuière, *La Bibliothèque*, série « Mutations », Paris, Autrement.)

⁴ Ces revues spécialisées se multiplient dans les kiosques à journaux dès les années 1920. Quelques exemples : *Amazing Stories*, *Wonder Stories*, *Astounding Stories*, puis *Astounding Science Fiction*. Ces revues dont le public est constitué essentiellement de jeunes garçons, sont les descendantes des pulp magazine, ces publications populaires imprimées sur du papier de mauvaise qualité et qui présentaient surtout des histoires sérielles.

biochimiste (il a obtenu son doctorat à Columbia, puis enseigné à la Boston University School of Medicine), il a également publié un grand nombre d'ouvrages de vulgarisation scientifique, ainsi qu'une encyclopédie biographique des sciences et des technologies. Obsédé par l'enseignement des sciences et par les vertus du rationalisme, il a été qualifié d'« incurable explainaholic » dans le *Time magazine*⁵.

D'abord publié sous la forme de nouvelles entre mai 1942 et octobre 1944, puis en tant que roman en 1951, *Foundation* est le premier tome d'une série qui s'est allongé avec les années. Écrite d'abord comme une trilogie (avec *Foundation and Empire*, 1952 et *Second Foundation*, 1953), la pression des lecteurs et de l'éditeur a poussé Asimov à poursuivre cette saga dans les années 1980 en publiant *Foundation's Edge* (1982), *Foundation and Earth* (1986), *Prelude to Foundation* (1988) et *Forward the Foundation* (1992). Aux fins de notre analyse, nous nous intéresserons presque exclusivement au premier tome, tout en faisant quelques rares allusions aux autres lorsque cela nous semblera nécessaire. Ce premier tome est composé de quatre nouvelles, préalablement publiées dans *Astounding Science Fiction*, et d'un chapitre introductif inédit. Il est évident que l'appartenance générique de *Foundation* peut poser problème considérant sa structure morcelée qui n'a pas été pensée comme un tout et son contexte de publication initial, mais sans réinventer la théorie du roman, nous l'incluons d'emblée dans ce genre considérant la cohérence de l'ensemble, la présence de personnages récurrents et le contexte social et historique commun. De très nombreuses études ont été publiées sur l'œuvre d'Asimov, autant par des universitaires que par le public fan, mais très peu se sont intéressés à la place qu'y occupe le savoir ou le thème de l'encyclopédisme. Les analyses sont soit très critiques à l'égard de l'idéologie (de gauche) qu'il véhicule et de son style d'écriture, il faut l'admettre, peu recherché, soit ils sont complaisants devant ce géant du genre. Nous tenterons donc de viser une objectivité un peu plus grande à son égard.

Pour le résumer brièvement, *Foundation* se déroule dans un univers colonisé par l'humanité et organisé en Empire galactique depuis déjà 12 000 ans. La décadence

⁵ William F. Touponce, *Isaac Asimov*, Boston, Twayne Publishers, 1991, p. 1.

commence à ébranler la stabilité de la capitale, la planète Trantor, et le déclin est amorcé. Un mathématicien nommé Hari Seldon a prédit, grâce à une science statistique de son invention, la chute de cette civilisation, et la seule alternative qu'il propose est de réduire la période de barbarisme en préservant le savoir accumulé par l'humanité. Le premier chapitre débute par l'arrivée du jeune Gaal Dornick, fraîchement diplômé en mathématiques et engagé par Seldon pour son projet, sur l'impressionnante planète Trantor, située au centre de la galaxie. Lors de son court séjour, il assistera au procès de Hari Seldon, avant de participer à l'exil vers Terminus, une planète en périphérie de la galaxie qui servira de base à la Fondation encyclopédique. Les chapitres suivants se passent sur Terminus et couvrent environ 150 ans de son histoire. Les crises politiques internes et externes se succèdent, suivant les prédictions du fondateur, et la petite planète évolue au fil des changements de style de gouvernance.

Le dernier auteur que nous considérerons est Bernard Werber, le plus contemporain des trois à l'étude, et une véritable vedette du monde littéraire. Ses romans (traduits en 35 langues) sont diffusés partout et lus par un très large public. Cet auteur français né au début des années 1960 a amorcé sa carrière dans le journalisme scientifique, tout en commençant très tôt à écrire de la fiction. Il participe désormais à des projets autant littéraires que cinématographiques; sous forme de site Internet et de bande dessinée. Sa passion pour la science et la transmission du savoir est manifeste depuis ses premiers écrits et le discours encyclopédique apparaît de façon récurrente dans presque tous ses romans. La critique savante s'est très peu intéressée à son œuvre (inégalement, il faut bien l'admettre) jusqu'à présent, mais certains de ses livres ont eu une excellente réception critique. Son premier roman publié s'intitule *Les Fourmis* et découle de son expérience en tant que journaliste lors d'un reportage sur un spécialiste des fourmis magnans en Afrique.

Le roman raconte l'histoire de Jonathan Wells, serrurier au chômage particulièrement craintif, qui vient d'hériter de l'appartement d'un vieil oncle nommé Edmond Wells. Après y avoir emménagé avec sa famille, il décide d'en apprendre plus

sur son oncle et découvre que celui-ci était un biologiste un peu paranoïaque et asocial, faisant des recherches mystérieuses sur les fourmis. Sa fameuse *Encyclopédie du savoir relatif et absolu*, projet de longue date, contient toutes ses observations et fait l'envie de plus d'un savant. Au bout d'un interminable réseau de tunnels souterrains prenant leur origine dans le sous-sol de l'appartement, Jonathan découvre l'œuvre de son oncle, ainsi qu'une de ses inventions : le docteur Livingstone, un automate minuscule permettant de communiquer par phéromones avec la cité fourmi établie juste au-dessus. Parallèlement à cette histoire humaine, un récit utilisant uniquement le point de vue des fourmis raconte la quête de quelques-uns de ces insectes pour trouver des réponses aux événements mystérieux qui semblent miner la fourmilière et diviser ses habitantes.

À première vue, très peu de choses unissent les œuvres de notre corpus, sinon l'omniprésence du discours encyclopédique et d'une réflexion importante sur les connaissances, leur acquisition et leur conservation. Il s'agira donc d'aborder les textes selon cet angle. Comment l'encyclopédie utilise-t-elle la fiction? Comment la fiction utilise-t-elle l'encyclopédisme? Voilà les questions qui se poseront au fil de l'analyse. Le thème de l'encyclopédisme et l'intégration d'encyclopédie imaginaire jouent manifestement un rôle important, mais lequel? Nous verrons que les conséquences concernent autant l'aspect discursif, que narratif et sémiotique.

Avant d'entreprendre notre analyse, nous proposons un panorama historique des grands projets de gestion du savoir depuis l'Antiquité jusqu'à l'apparition d'Internet, en mettant un accent particulier sur la Bibliothèque d'Alexandrie et sur l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, puisque ces deux projets ont influencé tout particulièrement l'imaginaire littéraire. Cet historique sera suivi d'une partie plus théorique qui s'intéressera davantage à l'encyclopédie en tant que discours et projet utopique d'accumulation des savoirs.

À la suite de ce premier chapitre, nous aborderons l'analyse du corpus plus spécifiquement. Il s'agit d'abord d'observer comment l'encyclopédisme apparaît dans les textes : la pulsion d'accumulation et l'angoisse de la perte en tant qu'élément

déclencheur; la mythification des personnages créateurs; le développement en tant que projet utopique; et finalement l'échec inévitable. L'encyclopédisme a ici une fonction philosophique, sociale et mythique en ce qu'il est le moteur de projets axés sur l'éternelle quête de savoir de l'être humain.

Le troisième chapitre considérera davantage la place des savoirs au sein des œuvres à l'étude, par le truchement du discours encyclopédique, qui agit alors comme une interface entre le savoir et la fiction. Les méthodes d'analyse empruntées à l'épistémocritique, qui feront d'ailleurs l'objet d'un survol en début de chapitre, permettront de faire ressortir les effets de ce savoir sur les textes dans toutes leurs dimensions.

Finalement, dans le quatrième et dernier chapitre, nous étudierons une autre fonction des encyclopédies imaginaires : la fonction sémiotique. Il s'agira, à partir des théories de la lecture des textes de science-fiction de Richard Saint-Gelais, lui-même inspiré des théories sur le Lecteur modèle et les compétences encyclopédiques d'Umberto Eco, de voir quelles stratégies utilisent Asimov et Werber dans leur roman afin d'en permettre la lisibilité. Pour ce qui est des nouvelles de Borges, nous observerons plutôt comment celui-ci entraîne ses lecteurs dans un labyrinthe sans issue.

CHAPITRE I

BIBLIOTHÈQUES TOTALES ET ENCYCLOPÉDIES : QUELQUES NOTIONS HISTORIQUES ET THÉORIQUES

En réduisant sous la forme de dictionnaire tout ce qui concerne les sciences et les arts, il s'agissait encore de faire sentir les secours mutuels qu'ils se prêtent ; d'user de ces secours, pour en rendre les principes plus sûrs, et leurs conséquences plus claires ; d'indiquer les liaisons éloignées ou prochaines des êtres qui composent la Nature, et qui ont occupé les hommes ; de montrer, par l'entrelacement des racines et par celui des branches, l'impossibilité de bien connaître quelques parties de ce tout, sans remonter ou descendre à beaucoup d'autres ; de former un tableau général des efforts de l'esprit humain dans tous les genres et dans tous les siècles ; de présenter ces objets avec clarté ; de donner à chacun d'eux l'étendue convenable.

Denis Diderot, *Prospectus de l'Encyclopédie*, 1750

Depuis qu'il existe, l'humain s'acharne à comprendre le monde qui l'entoure, à trouver des explications aux phénomènes invisibles, à collectionner des savoirs qui lui sont utiles autant pour sa survie que celle de ces descendants. Ainsi, l'histoire du savoir, de son accumulation et de sa conservation est longue. De l'invention reculée de l'écriture à celle, beaucoup plus tardive, du livre, les hommes ont pris conscience de l'importance d'amasser et de préserver ces traces du savoir humain. Cette histoire fait l'objet de très nombreuses recherches et il ne s'agira ici que d'en faire un bref et schématique survol. Borges, Asimov et Werber se sont saisi d'un sujet universel, l'encyclopédisme, qui a une longue histoire et qui nous semble ici pertinent de mieux comprendre avant d'entamer l'analyse des œuvres de fiction.

1.1 Historique de la gestion des savoirs

Dès l'Antiquité égyptienne et grecque, le besoin d'accumuler les œuvres les plus marquantes existait déjà. Au sud de la Méditerranée, les pharaons possédaient dans leurs palais des bibliothèques contenant bon nombre de papyrus (exclusivement égyptiens) pour leur usage personnel. Au nord de la grande bleue, les philosophes helléniques tels que Platon ou Aristote possédaient également une grande quantité de rouleaux, dont profitaient leurs disciples qui habitaient l'Académie (Platon) ou le Lycée (Aristote). Il est également connu que de très nombreux Romains issus des classes supérieures possédaient des bibliothèques privées dans leur domus.

Malgré ces premières collections d'œuvres, il faut attendre l'époque du roi macédonien Alexandre le Grand et de sa conquête du monde méditerranéen pour réellement parler d'une volonté d'unifier le savoir humain. Nous nous intéresserons ici un peu plus longuement à ce projet alexandrin, puisque cette célèbre bibliothèque a depuis longtemps transcendé son existence historique pour apparaître dans l'imaginaire collectif, et donc dans la littérature¹. Elle est en effet le modèle par excellence de la bibliothèque totale. Le mythe qui l'entoure (davantage que sa réalité) a servi de modèle à de nombreux écrivains de fiction, notamment à Borges pour sa « Bibliothèque de Babel ». Revenons donc à l'époque du conquérant macédonien qui voulut unifier le monde entier et réunir toutes les cultures. Si ses motivations étaient coloniales, les efforts alors déployés par Alexandre pour mieux connaître les régions conquises étaient néanmoins considérables et sa curiosité intellectuelle était indéniable².

Alexandre meurt à Babylone huit ans après la fondation d'Alexandrie, le 7 avril 323 avant notre ère, qui devait devenir la capitale culturelle de l'Égypte, voire de la Méditerranée. Il laisse à Ptolémée 1^{er} Sôter, désormais roi d'Égypte, les moyens de développer la ville. Bien que le règne d'Alexandre ait été court, sa nouvelle approche

¹ La bibliothèque d'Alexandrie est très mal connue considérant la quasi-absence de documents directs et le débat qui divise toujours les spécialistes en ce qui concerne sa disparition. Il ne s'agira donc pas d'entrer dans la controverse, puisque c'est davantage le symbole que représente la Bibliothèque, plutôt que les détails historiques de son existence, qui servira ultérieurement notre analyse.

² D'ailleurs, cette curiosité n'est certainement pas étrangère au fait qu'il ait été l'élève d'Aristote, lui-même fondateur du Lycée qui servira plus tard de modèle au Musée et à la Bibliothèque royale.

d'ouverture sur les autres cultures était désormais en pleine expansion dans le monde méditerranéen et poussa Ptolémée 1^{er}, conseillé par Démétrios de Phalère, un ancien élève d'Aristote, à lancer le projet d'une bibliothèque universelle. Comme le fait remarquer Federico Mayor dans sa préface au livre *Vie et destin de l'ancienne bibliothèque d'Alexandrie* de Mostafa El-Abbadi, « à l'image des conquêtes d'Alexandre lui-même, [la bibliothèque d'Alexandrie] incarne le rêve de l'universalité. Elle symbolise une tentative, peut-être sans précédent, pour constituer une somme du savoir intégrant aussi bien la sagesse des auteurs grecs que celles des auteurs étrangers traduits³. » Si de nombreuses bibliothèques existaient déjà à l'époque, la nouveauté tenait à cette conception du savoir et de l'humanité. Selon Mostafa El-Abbadi, « Il est peut-être légitime de dire qu'avant l'ère alexandrine, le savoir avait eu dans une large mesure un caractère régional, mais qu'avec la bibliothèque d'Alexandrie, première bibliothèque universelle de l'histoire de l'humanité, il acquit, *ipso facto*, lui aussi, une dimension universelle⁴. »

Commencée sous Ptolémée 1^{er} Sôter et achevée durant le règne de son fils Ptolémée II Philadelphe, la Bibliothèque royale devint un important pôle d'attraction de l'élite intellectuelle grecque. Bien qu'administrée séparément, la Bibliothèque était liée à un autre établissement important d'Alexandrie, le Musée⁵. Construit sur le modèle de l'Académie de Platon et du Lycée d'Aristote, le Musée était un lieu où vivaient, travaillaient et étudiaient de nombreux scientifiques importants, permettant le développement de plusieurs sphères du savoir. Ainsi, la Bibliothèque n'était pas qu'un simple entrepôt chaotique de livres, dont le seul but serait la gloire des Ptolémées, elle était construite selon une logique communautaire de recherche scientifique. Selon Christian Jacob,

L'accumulation pure des livres doit s'accompagner d'un dessein intellectuel, d'une mise en ordre, une "syntaxe". À en croire Strabon, la bibliothèque d'Alexandrie est la greffe réussie d'une idée athénienne, née dans l'école philosophique d'Aristote, le Lycée : une

³ Mostafa El-Abbadi, *Vie et destin de l'ancienne bibliothèque d'Alexandrie*, Paris : UNESCO/PNUD, 1992 [1990], p.9.

⁴ *Ibid.*, p.18.

⁵ Le Musée d'Alexandrie ne correspondait pas à la conception moderne d'un musée, il était plutôt un genre d'académie très fermée sur elle-même, axée sur la recherche, nommée ainsi en l'honneur des Muses, divinités des arts.

communauté d'intellectuels, qui se voue à la recherche et à l'enseignement et trouve dans la bibliothèque l'un de ses instruments de travail, dans des domaines aussi divers que la poésie, les sciences, l'histoire et, bien entendu la philosophie⁶.

Cette syntaxe est particulièrement importante puisqu'elle implique un classement, un choix d'œuvres, une hiérarchie, un contrôle de la qualité des versions, des traductions, etc. Mais tous ces travaux d'analyse et de philologie demandaient le travail d'une communauté importante de savants. Selon le modèle en vigueur à l'époque, ces savants vivaient ensemble dans le Musée, s'y nourrissaient, y dormaient, y travaillaient. Leurs journées se déroulaient exclusivement dans la Bibliothèque où ils avaient accès aux rouleaux pour les étudier, analysaient différentes versions d'un même texte (surtout ceux d'Homère), traduisaient en grec les œuvres venues d'ailleurs, produisaient des listes de titres d'œuvres, des recueils et des abrégés ou procédaient à d'autres transformations de l'information contenue dans la Bibliothèque. Ces savants étaient les seuls à avoir accès aux rouleaux de papyrus. En effet, bien qu'une volonté d'universalité soit à la base de la Bibliothèque royale, elle n'était pas une bibliothèque publique pour autant. Son but premier était une thésaurisation des œuvres qui menaçaient de disparaître ou de se disperser, et non la diffusion du savoir au peuple. Ces « bibliothécaires » qui hantaient la Bibliothèque, comme nous le verrons plus loin, rappellent étrangement les habitants de la Bibliothèque de Babel, vivant de la naissance à la mort dans une infinité de livres, tentant de leur trouver une signification.

La Bibliothèque d'Alexandrie avait ses limites, mais ses « 490 000 rouleaux [...] constitu[ai]ent une mémoire totale, mais saturée, ingérable, et favoris[ai]ent l'émergence de dispositifs textuels qui donnent une meilleure visibilité aux contenus de savoir⁷. » Ces dispositifs textuels apparaissent étrangement semblables à l'ancêtre de l'encyclopédie. Le premier (et le plus célèbre) à rédiger un tel ouvrage est sans doute Callimaque de Cyrène avec ses *Catalogues des auteurs qui brillèrent dans chaque discipline* (mieux connus sous le nom

⁶ Jacob, Christian. « Lire pour écrire : navigations alexandrines » In. Marc Barratin (dir.). *Le pouvoir des bibliothèques : La mémoire des livres en Occident*, Coll. Bibliothèque Albin Michel Histoire. Paris: Éditions Albin Michel, 1996, p. 48.

⁷ *Ibid.*, p. 68.

de *Pinakes*). Étant donné le grand nombre de rouleaux qui s'accumulaient dans la Bibliothèque royale,

Il était nécessaire [...] de substituer un inventaire méthodique à la symbolique de l'accumulation. Certes, les *Tables* sont inspirées par le même rêve de complétude que l'ensemble de la bibliothèque. Mais comme l'écrit Roger Chartier à propos des livres-catalogues du XVIII^e siècle, "une bibliothèque universelle (au moins dans un ordre du savoir) ne pouvait être qu'immatérielle, réduite aux dimensions d'un catalogue, d'une nomenclature, d'un recensement." Car il s'agit bien de condenser une bibliothèque en un traité [...], un livre des livres, une mise en ordre du monde de l'écrit⁸.

Cet ordre permet à la Bibliothèque d'Alexandrie de ne pas être une tour de Babel. Toutefois, même si la volonté de maintenir un ordre relatif était bien présente, la politique d'acquisition des œuvres mise en place par les Ptolémées a entraîné quelques dérapages. Puisque le but premier de la Bibliothèque était de réunir le plus d'œuvres possible, les méthodes d'acquisition de nouveaux livres étaient particulièrement agressives : une loi permettait de confisquer tous les livres à bord des bateaux passant au port d'Alexandrie; de très fortes sommes étaient allouées pour l'achat d'originaux des plus importants auteurs grecs; des accords étaient passés avec des diplomates venus notamment d'Asie. Toutefois, cette volonté d'exhaustivité encouragea rapidement l'apparition de nombreux faussaires et, par conséquent, l'achat de faux qui se mêlèrent aux originaux, rendant impossible la distinction entre le vrai et le faux. On se retrouvait donc dans une véritable bibliothèque de Babel.

La bibliothèque, paradoxalement, génère la méfiance pour l'écrit, la paranoïa de lecteurs obsédés par les pièges du mensonge et de la fiction dissimulée sous les apparences de l'*historia*. [...] L'écrit n'est pas investi d'une autorité intrinsèque. Il ne fige pas la pensée, mais la dynamise. L'accumulation même des opinions et leur étalement susciteront le scepticisme, parfois affirmé de manière provocante. [...] Le vertige sceptique comme mal des bibliothèques⁹.

La disparition de la bibliothèque d'Alexandrie est bien mystérieuse. Les chercheurs ne s'entendent pas et de nombreuses théories s'opposent, mais on peut penser qu'une grande partie des livres de la bibliothèque auraient été brûlés, alors que Jules César ordonna de mettre le feu aux navires amarrés dans le port, afin de gagner une bataille

⁸ *Ibid.*, p. 61-62.

⁹ *Ibid.*, p. 72-73.

décisive (lors d'un conflit, en 48 avant notre ère, où il prit le parti de Cléopâtre contre son frère Ptolémée XIII). Le port aurait donc entièrement brûlé et une partie importante de la ville également, notamment les entrepôts qui contenaient les fameux rouleaux. Toutefois, les livres qui se trouvaient dans la bibliothèque intérieure et dans le Musée auraient échappé aux flammes et auraient été plutôt détruits lors de la destruction du *Serapeum* en 391 de notre ère (l'Empire romain est alors exclusivement chrétien et fait tout pour éradiquer le paganisme) par Théophile, fanatique évêque d'Alexandrie, encouragée par l'empereur romain Théodose, la bibliothèque étant alors attachée aux lieux de cultes païens.

La disparition de la Bibliothèque d'Alexandrie ne signifia pas la fin de cette volonté de totalisation du savoir, de collection des connaissances, bien au contraire. Mais si le réflexe de préserver le savoir date des débuts de la civilisation, il n'en est pas de même pour l'encyclopédisme. Selon Roland Mortier, la volonté d'uniformiser, de compiler tout le savoir acquis serait le propre des civilisations suffisamment matures et avancées. Selon lui, une société doit avoir :

D'abord une perception historique réflexive du chemin parcouru et des connaissances engrangées par les générations antérieures ; ensuite, une conception totalisante de ce savoir, ressentie comme une sorte de capital à gérer collectivement ; enfin, la volonté de répandre ce savoir, à la fois dans le souci de stimuler la recherche ultérieure et dans celui de rentabiliser en quelque sorte le savoir, en diffusant son usage pour le plus grand bonheur du groupe auquel on s'adresse¹⁰.

Il faudrait donc attendre les idées de Bacon et de Leibniz pour voir apparaître un projet globalisant comme celui de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, même si on peut lui objecter que les germes d'un tel projet sont apparus bien avant cette époque.

S'il est vrai qu'aucune encyclopédie n'a une ambition aussi marquée et structurée avant les Lumières, les projets encyclopédiques se sont néanmoins multipliés en Occident dès la fin de l'Antiquité et tout au cours du Moyen Âge. Ainsi, il est possible de faire remonter la généalogie de l'encyclopédisme jusqu'aux philosophes grecs qui, les premiers, pensèrent le savoir comme un discours cohérent et rationnel. Si Aristote ou

¹⁰ Roland Mortier, « Préface », In Annie Becq (dir.), *L'Encyclopédisme : Actes du Colloque de Caen 12-16 janvier 1987*, Paris, Éditions Aux amateurs de livres, 1991, p. 13.

Platon avait pour but avoué la pédagogie, « les dialogues platoniciens proposent une stratégie de l'apprentissage, non pas du savoir, mais précisément de la sagesse¹¹. » Il semble donc qu'il faille attendre le I^{er} siècle pour pouvoir parler de véritable encyclopédie. L'écrivain romain Varron publia vers l'an 50 de notre ère ses *Antiquitates rerum humanorum et divinarum* qui, bien qu'aujourd'hui perdues, constitueraient la première œuvre que l'on peut qualifier d'encyclopédique par sa capacité à « fonctionner comme un corpus de référence global, et non seulement comme un texte autonome et personnel¹². » Il est intéressant de noter que Varron fut également responsable de l'organisation des premières bibliothèques publiques de Rome.

Un des ouvrages les plus marquants et les plus célèbres qui a suivi celui de Varron est celui de Pline l'Ancien, *Naturalis Historia* (*Histoire naturelle*), une œuvre de 37 livres écrite dans la deuxième moitié du premier siècle de notre ère. *L'Histoire naturelle* est importante pour différentes raisons, notamment parce qu'elle ne fut jamais perdue (contrairement à beaucoup de documents de l'époque) et, par conséquent, put être largement étudiée, recopiée, commentée, imprimée, de sa publication jusqu'à la Renaissance. Dans cette encyclopédie, Pline reprend « scrupuleusement et avec une remarquable absence d'esprit critique la somme des traditions de connaissance de sa culture, reflétée par près de 500 auteurs soigneusement répertoriés¹³. » Outre son entreprise bibliographique impressionnante, c'est son lectorat cible qui le démarque. Ce n'est plus aux philologues, aux savants ou aux philosophes qu'il s'adresse, mais à l'*humile vulgus*, aux gens du peuple, aux paysans et aux artisans. Son entreprise en est véritablement une de démocratisation du savoir de l'époque. Même s'il marque un recul important dans certains domaines de connaissance (comme la zoologie) et qu'il ne propose pas de système de classification cohérent, l'œuvre de Pline l'Ancien demeure une étape importante dans l'évolution de l'encyclopédisme.

Dès la fin de l'Antiquité, les religions polythéistes et panthéistes disparaissent progressivement dans le monde occidental et moyen-oriental, transformant non

¹¹ Alain Rey, *Encyclopédies et Dictionnaires*, Coll. « Que sais-je? », n° 2000, Paris, PUF, 1982, p. 50.

¹² *Ibid.*, p. 55.

¹³ *Ibid.*, p. 56.

seulement les pratiques religieuses, mais aussi la façon qu'ont les hommes de percevoir le monde. Le monothéisme permet aux hommes de développer une vision du monde unifiante, globalisante, qui se cristallise autour d'un Dieu unique, créateur d'un univers cohérent et hiérarchisé, et d'un texte fondateur (Torah, Bible, Coran). Comme nous le verrons plus loin, ce texte devenu canonique – parfois nommé le « Livre », le « Texte » ou la « Lettre » – jouera un rôle encyclopédique de totalisation et de diffusion des savoirs (théologiques et mythologiques) sur le monde dans bon nombre de sociétés. Selon Alain Rey,

Le triomphe du monothéisme dans le monde judaïque, chrétien et arabe fournira un fondement stable au déploiement englobant du connaissable. L'univers est circulaire, la perfection est ronde. L'objet est alors un créé, et la totalité des objets une création. De cette création un aspect nous échappe et fait l'objet du discours herméneutique de la théologie : les interprétations symboliques et unifiantes peuvent fleurir : à un moment de l'histoire des idées, le Monde est le signe du travail divin, le Livre écrit par la main toute-puissante et qu'il ne s'agit que de déchiffrer¹⁴.

Nous verrons d'ailleurs plus loin dans ce chapitre et dans l'analyse des textes que ce lien entre l'encyclopédisme (le Livre des livres), la circularité et la religion est récurrent. Au Moyen Âge, l'importance du Livre (particulièrement de la Bible en ce qui concerne l'Occident) devient telle que de nombreux savants et philosophes n'admettent plus la réalité hors du texte. La Bible n'est plus l'explication de la réalité, mais la réalité devient la Bible, une réalité qui doit être appréhendée dans les limites du texte. « La Bible, en tant que parole de Dieu, est supposée renfermer tout le savoir et toute la sagesse du monde. [...] Au moins jusqu'au XVI^e siècle, la Bible demeure, avec les écrits des Anciens, l'une des principales autorités pour les auteurs d'ouvrages encyclopédiques¹⁵. »

C'est au V^e siècle que l'encyclopédisme antique devient l'encyclopédisme chrétien, grâce à Saint-Augustin qui fait le pont dans son *Doctrina christiana*. Tout en subordonnant l'acquisition du savoir à la lecture des textes chrétiens, il puise néanmoins dans la tradition grecque pour accéder au savoir des Anciens. S'il n'est pas lui-même un encyclopédiste, il suggère à ceux-ci d'entreprendre le projet de rassembler et de classer

¹⁴ *Ibid.*, p. 51.

¹⁵ Christine Ehm, *L'ABCdaire de tous les savoirs du monde*, avec le concours de Roland Schaer et Anne Zali, Paris, BNF/Flammarion, 1997, p. 46.

dans une œuvre séparée tout le savoir contenu dans la Bible, que ce soit les lieux géographiques, les animaux, les plantes, les métaux, etc. « Le Livre se substitue à la réalité et les connaissances sont sélectionnées en fonction de ce critère. Le Livre nous présente une réalité réduite, coupée, orientée idéologiquement et matériellement. [...] L'idée d'éducation et de culture s'appauvrit¹⁶. » De manière évidente, la conception encyclopédique de saint Augustin appauvrit le savoir accumulé jusque-là. La valeur même de la culture est bouleversée (et instrumentalisée) par ce changement radical de conception du monde, devenant un simple outil dogmatique et d'interprétation des Écritures.

Malgré ce climat peu propice à l'apparition de projets encyclopédiques majeurs, le Moyen Âge européen voit de nombreux savants et écrivains s'attaquer à la conception d'œuvres totalisantes de type encyclopédique. Pour ne nommer que les plus célèbres, mentionnons Isidore de Séville avec les *Étymologiae* au début du VII^e siècle espagnol, Hugues de Saint-Victor qui publia le *Didascalicon* à Paris au XII^e siècle, Bartholomeus dit Anglicus (Bartholomée l'Anglais) avec le didactisme social de son *De proprietibus rerum* et finalement, Vincent de Beauvais qui eu un immense succès avec les 3718 chapitres de son *Speculum majus*, terminé en 1244.

Par la suite, « [...] l'appétit de savoir par lequel on caractérise volontiers la Renaissance¹⁷ » aurait logiquement pu donner naissance à des projets encyclopédiques de taille, mais ce ne fut pas le cas.

Dans son article sur l'encyclopédisme à la Renaissance, Jean Céard explique que, si le XVI^e siècle n'a pas produit d'encyclopédie globalisante, il a néanmoins vu se développer un grand nombre d'ouvrages spécialisés, ainsi qu'une réflexion féconde sur l'encyclopédisme. Il explique que

[...] c'est la Renaissance qui, en problématisant à nouveau frais la notion très complexe d'encyclopédie, a ouvert les voies de l'encyclopédisme moderne, mais que celles-ci sont alors trop diverses et trop divergentes – sans compter les résistances à l'esprit encyclopédique [...] – pour qu'une Encyclopédie générale ait pu voir le jour. Partagé entre l'aspiration à l'unité et le devoir d'embrasser la multiplicité, le projet

¹⁶ Carmen Codoñer, « De l'Antiquité au Moyen Âge : Isidore de Séville », In Annie Becq, *op. cit.*, p. 29.

¹⁷ Jean Céard, « Encyclopédie et encyclopédisme à la Renaissance », In Annie Becq, *op. cit.*, p. 57.

encyclopédique, ne pouvant se résoudre à se réaliser, est forcé de rester toujours inchoatif¹⁸.

Ces divergences sur la façon de concevoir l'encyclopédisme sont essentiellement basées sur les liens qui structurent les disciplines entre elles dans la circularité du modèle encyclopédique, selon que le centre est une discipline quelconque, une méthode ou une discipline reine qui serait le reflet de toutes les autres.

À la suite de cette Renaissance peu féconde en grands projets encyclopédiques, le XVII^e siècle européen, siècle du combat pour la raison, est marqué par un important bouillonnement d'idées qui a permis l'émergence d'un grand nombre de penseurs ayant réfléchi sur le savoir : son organisation, sa provenance, les formes qu'il devrait prendre. Les philosophes des Lumières du XVIII^e siècle, qui furent à l'origine des plus importants projets encyclopédiques et des révolutions américaines et françaises, ne sont pas une génération spontanée en totale rupture avec leurs prédécesseurs. En effet, Diderot, D'Alembert, Voltaire et autres encyclopédistes sont les descendants directs des grands philosophes du siècle précédent : Francis Bacon, René Descartes, John Locke et Gottfried Leibniz en tête. Francis Bacon, philosophe et homme d'État anglais né en 1561 et mort en 1626, proposa une véritable réforme de l'organisation du savoir et de la science qu'il croyait sclérosée, désordonnée et remplie de querelles stériles.

Bacon a cultivé, dès ses premiers écrits, l'idée de réaliser une complexe circumnavigation du globe intellectuel, mais il a pressenti avec acuité qu'un tel voyage, si périlleux, demandait non seulement une nouvelle carte de l'univers du savoir, comprenant également les régions plus lointaines et inexplorées, mais aussi des méthodes et des instruments adaptés à cette entreprise. La prétention de donner aux sciences et aux arts une organisation qui soit en mesure de refléter l'harmonie et l'unité de la nature imposait, en effet, à son avis, une véritable réforme du savoir¹⁹.

C'est donc à cette nouvelle carte des savoirs qu'il s'est attelé toute sa vie à travers ses différents écrits²⁰, carte qui prit la forme d'un arbre (inspiré de l'*arbor scientiae* de Raymond Lulle). C'est d'ailleurs à ce modèle que fait référence Diderot dans son

¹⁸ *Ibid.*, p. 66-67.

¹⁹ Walter Tega, « Encyclopédie et unité du savoir de Bacon à Leibniz », In Annie Becq, *op. cit.*, p. 69.

²⁰ Plusieurs des œuvres de Francis Bacon traitent du savoir et de son organisation, mais les théories ici exposées font plus particulièrement référence au *Novum Organum*, publié en 1620, et au *De dignitate et augmentis scientiarum*, en 1623.

prospectus de l'*Encyclopédie*. Selon Francis Bacon, on ne peut représenter la nature, et par conséquent le savoir qui y correspond, sans respecter l'aspect systémique et unitaire de celle-ci. Dans son article « Encyclopédie et unité du savoir de Bacon à Leibniz », Walter Tega explique que

[...] l'histoire naturelle restitue l'image, toute baconienne, de l'univers comme labyrinthe, comme forêt dont seule une méthode en mesure d'introduire de l'ordre dans une nature pleine de "chemins ambigus, de fausses ressemblances, de choses et de signes, de spirales et de nœuds serrés et complexes" peut soutenir l'intellect humain dans le difficile devoir de refléter l'architecture du monde. L'unité du savoir trouve son fondement sans équivoque dans l'unité de la nature²¹ [...].

Le système baconien a toutes les apparences d'une utopie, puisque les savoirs accumulés par l'Homme jusque-là ne suffisent assurément pas à représenter l'unité de la nature, mais Bacon nuance sa théorie et définit ce miroir de la nature comme un objectif, inatteignable, mais directeur. Il ne croit pas qu'il soit possible d'atteindre l'unité de la nature par l'unité du savoir, parce qu'il admet des limites dans les capacités humaines. Toutefois, Christine Ehm nous rappelle qu'« en mettant l'accent sur l'homme et ses capacités cognitives, Bacon invite à prendre en compte le "connaissable" autant que le connu; œuvre collective toujours portée vers son dépassement, l'encyclopédie sera le fruit du travail conjoint des générations passées, présentes et futures²². » Cette nuance est fort intéressante, dans la mesure où elle replace l'encyclopédie dans l'histoire, dans l'évolution des sciences. En effet, un des problèmes principaux de l'encyclopédisme est son passéisme : le but étant de faire un portrait du savoir humain à une époque donnée et dans une société donnée, ce savoir est forcément déjà celui du passé. Selon cette nouvelle conception baconienne, l'encyclopédie s'inscrit dans le mouvement du temps et non dans son arrêt. Ainsi, le savoir organisé doit s'ouvrir sur l'avenir et sur les découvertes encore à faire. Ici, le mot « découvertes » n'est pas choisi au hasard, puisque Bacon est également un des penseurs de l'empirisme. En remettant en cause l'aristotélisme (une chose entraîne une autre), Bacon préconisait un savoir lié à l'expérience de la nature. Cet aspect de sa théorie, ainsi que l'inscription de

²¹ *Ibid.*, p. 71-72.

²² Christine Ehm, *op. cit.*, p. 43.

l'encyclopédisme dans le temps générationnel, nous sera utile ultérieurement dans notre analyse des *Fourmis* de Werber, dont le personnage principal est assez près des théories baconiennes.

Les théories de Francis Bacon ne disparurent pas avec lui puisque de nombreux philosophes et écrivains du XVII^e siècle élaborèrent ensuite des théories similaires sur le développement et l'organisation du savoir humain, notamment René Descartes en France et Gottfried Wilhelm Leibniz en Allemagne. Nous passerons rapidement sur Descartes dont les théories sur le doute systématique et l'absolue préséance des mathématiques sur toutes les autres sciences permettent davantage une réflexion sur l'acquisition du savoir que sur son organisation. De son côté, le philosophe allemand Leibniz imagine un projet encyclopédique qui permettrait de créer un inventaire complet des connaissances humaines. L'apparition de nouveaux savoirs lui semblant exponentielle à la suite de certaines inventions importantes du XVI^e siècle, comme l'imprimerie, la lunette ou le microscope au XVII^e siècle, il déplore que le développement de ces savoirs soit aussi chaotique et désorganisé. « Dans la lignée de Francis Bacon, le philosophe allemand préconise une méthode rationnelle permettant de dresser un inventaire raisonné des acquis et d'organiser l'exploration systématique de l'océan du savoir²³. » Cette image d'océan du savoir apparaît alors que les connaissances issues de différentes disciplines scientifiques de plus en plus cloisonnées se multiplient et deviennent difficiles à appréhender pour des savants de plus en plus spécialisés. Selon Leibniz, il devient urgent de créer un ouvrage qui pourrait

[...] réconcilier tous les philosophes et les savants en une doctrine impersonnelle et susceptible de progrès indéfini; tracer l'inventaire et faire le bilan de tout le patrimoine des sciences, inventaires qui pour le seul fait de résumer toutes les informations possibles sur chaque sujet, [et ainsi] nous éviterait de rechercher ce qui a déjà été acquis²⁴.

Ainsi, il y a chez Leibniz, comme il y avait chez Bacon, une volonté de faire un lien avec les générations futures de chercheurs qui auraient la possibilité de se baser sur un savoir

²³ Christine Ehm, *op. cit.*, p. 92.

²⁴ Walter Tega, « Encyclopédie et unité du savoir de Bacon à Leibniz », In Annie Becq, *op. cit.*, p. 91.

préexistant et de considérer les apports possibles des autres disciplines, autrement difficiles d'accès. « Cette Encyclopédie devait être le recueil de toutes les connaissances humaines, tant historiques que scientifiques, disposées dans un ordre logique et suivant une méthode démonstrative, en commençant par les définitions de tous les termes simples et primitifs (qui forment l'Alphabet des pensées humaines)²⁵. »

Afin de permettre des échanges plus faciles entre les disciplines et de définir le plus simplement et le plus rationnellement possible les termes primitifs de la pensée, Leibniz s'est également interrogé sur la possibilité d'une langue universelle et philosophique qui calquerait la logique du langage arithmétique. Ainsi, peu importe l'affirmation, il serait aisé d'en démontrer (au sens de la logique mathématique) l'exactitude ou la fausseté, réduisant un sophisme, par exemple, à une simple erreur de calcul. C'est à partir de cette langue que devrait être rédigée la parfaite encyclopédie leibnizienne. Bien sûr, le projet d'encyclopédie de Leibniz s'inscrit dans un système de pensée beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît ici. Il propose notamment une structure triadique qui, si elle pouvait être réalisée, permettrait un véritable avancement du savoir humain. Malheureusement, le *polymath* allemand n'est jamais arrivé à construire cette encyclopédie, ni même à élaborer un plan clair de la forme qu'elle pourrait prendre.

Dans son court texte sur Leibniz, Christine Ehm nous rappelle qu'il n'était pas qu'écrivain et scientifique, il était également bibliothécaire de Hanovre, comme Borges le sera à Buenos Aires trois cents ans plus tard. Son projet encyclopédique est d'ailleurs « étroitement lié à une idée de bibliothèque universelle donnant à voir l'ensemble du savoir organisé²⁶. » On peut y voir une des premières représentations de la bibliothèque universelle/totale qui sera plus tard imaginée par l'écrivain allemand Kurd Lasswitz dans sa nouvelle « *Die Universalbibliothek* » (La Bibliothèque universelle), puis reprise par Borges dans « La Bibliothèque de Babel ». Nous y reviendrons.

Si Leibniz abandonna assez rapidement ses théories sur l'organisation du savoir, découragé par l'immensité de la tâche, ses idées ne restèrent pas lettres mortes pour

²⁵ Louis Couturat, *La Logique de Leibniz*, Paris, 1901, p. 119, tel que cité par Walter Tega, In Annie Becq, *op. cit.*, p. 90.

²⁶ Christine Ehm, *op. cit.*, p. 93.

autant. « Les auteurs du XVIII^e siècle, à commencer par Diderot, reprendront cette conception d'une entreprise collective à caractère philanthropique, visant non seulement à mettre en forme les connaissances, mais encore à fournir les moyens de les accroître²⁷. »

C'est donc finalement au XVIII^e siècle qu'apparaissent les premières encyclopédies que nous qualifierons de modernes. Il y aura bien sûr D'Alembert et Diderot en France, mais il ne faut pas oublier qu'ils furent précédés en Angleterre par Ephraïm Chambers, qui publia en 1726 les deux volumes de la *Cyclopaedia: or, an Universal Dictionary of Arts and Sciences*. Bien que cette encyclopédie fût vite jugée désuète (elle est épuisée dès 1788), c'est le travail de traduction de cette œuvre qui fut à l'origine du projet français. Selon Alain Rey,

Avec Ephraïm Chambers s'ouvre l'ère moderne de l'encyclopédie et le passage du projet d'exposé global, plus ou moins théologique, puis philosophique, à un programme didactique plus systématique et plus précisément utilitaire. [...] Basé comme chez Bacon sur le classement des "facultés" sensibles, imaginatives et raisonnables, l'ouvrage subdivise le savoir en naturel et scientifique (et en sensible ou rationnel) et en artificiel et technique²⁸.

Son approche de la science était particulièrement novatrice et son intérêt pour les théories de Robert Boyle et de Newton marquant. Il puisait dans les travaux de la Royal Society pour privilégier une science libérée de l'occultisme et de la superstition et de faire la promotion des nouvelles théories newtoniennes²⁹. Toutefois, à la différence de Leibniz qui voulait faire un inventaire des connaissances, Chambers désire aller beaucoup plus loin. Dans son article « La modernité de Chambers », Stephen Werner tente de réhabiliter le chercheur, trop souvent oublié ou considéré simplement comme l'influence de l'œuvre de Diderot. Il explique que

²⁷ *Idem*.

²⁸ Alain Rey, *op. cit.*, p. 92.

²⁹ Stephen Werner, dans son article « La Modernité de Chambers » (In Annie Becq, *op. cit.*, p.161-167), fait référence à l'article « Science in English encyclopaedias, 1704-1875 » d'Arthur Hughes (*Annals of Science* 7 (1951), p. 340-370) et le livre de Philip Shorr, *Science and Superstition in the Eighteenth Century: A study of the treatment of science in two encyclopedias of 1725-1750. Chambers Cyclopaedia: London (1728), Zedler's Universal Lexicon: Leipsig (1732-1750)* (Studies in History, Economics and Public Law) 364, New York, 1932.

C'est à l'égard de la vision même d'une encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des connaissances, que se dégage la part la plus large de l'originalité de Chambers. [...] [Son oeuvre est] une tentative pour fonder un nouveau genre encyclopédique ouvert à un champ d'enquête qui ne serait plus celui d'un simple inventaire spécialisé [...], mais une *somme* de toutes les connaissances³⁰.

Il reste que, comme le conclut Werner, la *Cyclopaedia* de Chambers, bien qu'innovante, réflexive et instigatrice du système de renvois – désormais partie intégrante des encyclopédies, est surtout marquante pour l'influence qu'elle a eue sur les encyclopédistes de l'autre côté de la Manche.

En effet, dans les années 1740, l'engouement des Français pour la culture anglaise est grandissant. De plus, la bibliothécomanie envahit une large part de la population, en particulier les nobles et le clergé, qui sont bibliomanes depuis toujours, tout comme les bourgeois nouvellement enrichis et la noblesse d'épée, qui perçoivent les livres comme un signe social valorisant. Cette conjoncture favorable, les libraires l'ont bien comprise. En 1743, Gottfried Sellius et John Mills commandent au libraire parisien André Le Breton une traduction de la *Cyclopaedia* de Chambers, dont il a obtenu le privilège royal en 1740. Après une mésentente entre les parties, Sellius et Mills sont exclus du projet et Le Breton s'associe plutôt avec trois autres libraires parisiens : Michel-Antoine David, Laurent Durand et Antoine Briasson forment l'équipe éditoriale. Ceux-ci confient la traduction à l'abbé Jean-Paul Gua de Malves, mais une autre querelle éclate et le travail sera finalement confié aux deux jeunes collaborateurs de Gua de Malves : un traducteur et écrivain encore inconnu, Denis Diderot, et Jean le Rond d'Alembert, un mathématicien qui assurera la direction de l'aspect scientifique. Mais si la *Cyclopaedia* de Chambers était l'œuvre d'un seul homme, l'*Encyclopédie* sera une entreprise collective, suivant la volonté des libraires qui veulent en finir au plus vite avec cette traduction. C'était toutefois sans compter que, de simple traduction, le projet éditorial deviendrait rapidement une colossale entreprise qui donnerait plutôt naissance à une œuvre originale : l'*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*³¹. Puisque

³⁰ Stephen Werner, « La modernité de Chambers », In Annie Becq, *op. cit.*, p. 163.

³¹ Considérant l'importance historique et littéraire de l'œuvre de Diderot et d'Alembert, nous utiliserons désormais le simple titre *Encyclopédie* (avec une majuscule) pour y faire référence.

« les ouvrages en français visaient un public moins lié à la république des lettres érudites. Ce sera bientôt l'ambition des encyclopédistes : donner une information complète, récente et critique dans une langue moderne d'extension internationale comme l'est le français pour l'Europe des Lumières³². »

Bien qu'on puisse compter au nombre des collaborateurs à l'*Encyclopédie* quantité de célébrités de l'époque, comme Voltaire ou Rousseau, la participation de ceux-ci fut, somme toute, limitée et peu marquante. Les véritables artisans de l'*Encyclopédie* sont, sans aucun doute, la centaine de collaborateurs qui sont aujourd'hui tombés dans l'oubli, bien que connus et respectés à leur époque.

Dès les débuts de l'entreprise éditoriale, le succès de l'*Encyclopédie* est immense et la folie des grandeurs s'empare rapidement des co-directeurs. De cinq volumes prévus en 1745, l'*Encyclopédie* en compte 28 dans sa version définitive de 1751-1772. La vente se fait essentiellement par souscription à la suite de la publication du *Prospectus* de Diderot et le tirage est phénoménal pour l'époque. Toutefois, malgré son succès populaire, l'*Encyclopédie* est attaquée de toutes parts à cause des idées peu orthodoxes qu'elle contribue à diffuser, et son équipe doit surmonter différents obstacles. D'Alembert, entré à l'Académie française en 1754, se brouille avec Diderot et quitte définitivement le projet en 1758. Mais les véritables problèmes surviennent un an plus tard, alors que le privilège d'impression est révoqué par le Conseil du roi, considérant le contenu des volumes déjà parus comme étant subversif. Trois jours plus tôt, Rome avait mis à l'index l'*Encyclopédie* et menacé d'excommunication les catholiques ayant encore un exemplaire en leur possession. Malesherbes, alors magistrat responsable de la censure royale, est obligé de faire saisir les manuscrits restants chez Diderot, mais il l'avertit d'abord et lui permet de cacher ses manuscrits dans sa propre maison. Les derniers volumes sont donc imprimés clandestinement et paraissent dès 1765. Pour les Associés et les co-directeurs, l'histoire se termine ici, mais, trois ans plus tard, le libraire parisien Charles-Joseph Panckoucke achète, bien que Diderot le lui eu déconseillé, les cuivres gravés de

³² François Moureau, *Le roman vrai de l'Encyclopédie*, Coll. Découvertes Gallimard Littérature, Paris, Gallimard, 1990, p. 31.

l'*Encyclopédie* afin d'en entreprendre la réédition, dont il voulait confier la direction à Voltaire. Toutefois, aucun des collaborateurs initiaux de l'*Encyclopédie* ne participe à cette nouvelle entreprise qui n'a pas un grand succès. Panckoucke sera surtout connu pour son *Encyclopédie méthodique* en 166 volumes, publiée dès 1782, dont l'originalité tient essentiellement à l'organisation par sujet plutôt que par ordre alphabétique des articles.

Si l'*Encyclopédie* sert encore de référence aujourd'hui, ce n'est pas tant pour son contenu qui est de valeur inégale, mais davantage pour l'appareil théorique, idéologique et autoréflexif qui l'entoure. Son influence est majeure et sa popularité fut importante à l'époque, devenue le véritable symbole de la pensée des Lumières et le support de leurs idéaux révolutionnaires :

[...] Diderot et d'Alembert ne se sont pas contentés de faire un ouvrage de référence de premier ordre. Ils voulaient également que celui-ci mette en doute et transforme les croyances des individus et la mentalité de la société. À cet égard, l'*Encyclopédie* diffère sensiblement des autres ouvrages du même genre. [...] Aucune encyclopédie antérieure n'avait cherché à saper les fondements du christianisme. Outre quelques articles conventionnels insérés par les rédacteurs pour sauver les apparences, l'*Encyclopédie* contient beaucoup de passages anticléricaux, antichrétiens, sceptiques, déistes, athées³³.

Ainsi, l'*Encyclopédie* a véritablement participé à une révolution philosophique et épistémologique importante. L'approche des Lumières est essentiellement scientifique, rationnelle et exclut Dieu de ses raisonnements. Si Candide apprend à ses dépens que tout n'est pas toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes et que Jacques interroge le déterminisme, les encyclopédistes incluent ces considérations au cœur même des articles :

Le système des encyclopédistes est lui purement rationnel, nourri des convergences de la science empirique lockienne [...] et de la certitude que ni le hasard ni le "fatalisme" ne président aux destinées des choses créées, dont l'homme, ce "centre commun" (article Encyclopédie de Diderot) de l'univers qui a détrôné Dieu³⁴ [...].

Toutefois, si ce programme philosophique et social de l'*Encyclopédie*, qui a inspiré les révolutionnaires français, a largement contribué à sa renommée et à son importance dans

³³ Frank Kafker, « La place de l'Encyclopédie dans l'histoire des encyclopédies », In Annie Becq, *op. cit.*, p. 103-104.

³⁴ *Ibid.*, p. 62-63.

l'histoire des encyclopédies, cette innovation fut rejetée par la suite. En effet, aucune autre n'a adopté de positions idéologiques aussi marquées depuis (sauf peut-être Pierre Larousse au XIX^e siècle). Une des seules véritables influences que l'*Encyclopédie* a pu avoir sur ses successeurs est la notion d'auteur. En effet, c'est la première fois que des articles étaient signés. Diderot, qui devait diriger un grand nombre de collaborateurs, a d'ailleurs fait ce choix pour deux raisons : d'abord pour mettre en évidence la présence de spécialistes renommés parmi les auteurs, puis pour éviter d'avoir à endosser l'opinion de toutes ces personnes.

Ce bref aperçu de l'histoire de l'aventure de Diderot sera particulièrement pertinent à notre analyse puisque les encyclopédies présentes dans les textes de notre corpus correspondent davantage à cette œuvre phare des Lumières qu'à celles produites depuis. Par exemple, l'*Encyclopedia Galactica* d'Asimov est imaginée et construite en fonction d'un programme politique et social bien clair, sur lequel nous reviendrons, qui correspond de manière particulièrement frappante au programme des encyclopédistes. Dans son article « Bibliothèques, encyclopédisme et angoisses de la perte : l'exhaustivité ambiguë des Lumières », Jean-Marie Goulemot explique que différents types de rapport au temps et à la durée sont inhérents au projet encyclopédique, notamment par la création d'une œuvre unique pour éviter la dispersion des savoirs nouvellement acquis, mais surtout par la réponse à une angoisse de la perte présente dans toute société technologique avancée. La perte du savoir signifie alors la régression inévitable de la civilisation. L'ombre de la destruction de la Bibliothèque d'Alexandrie est représentative de cette angoisse chez Diderot, qui mentionne cet événement à de nombreuses reprises dans son œuvre.

[...] Cette histoire des progrès de l'esprit humain, comme l'on dit alors, qu'on ne cesse d'exalter, est perçue en réalité comme une histoire fragile, hésitante, sans cesse menacée de régression. De fait, si l'*Encyclopédie* est pensée comme *Le Livre*, un acte livresque radicalement neuf de possession du monde, l'expression triomphale des avancées du savoir, elle est aussi, au plus secret d'elle-même, fantasmé comme une entreprise de sauvetage, au cas où un cataclysme inconnu, espéré et craint, menacerait de destruction sociétés et techniques. [...] [Il s'agit donc de] rendre possible une reconstruction du monde pour les hypothétiques survivants de l'humanité. On voit ainsi se profiler dans

les marges du projet encyclopédique une menace et un recours, la hantise de la destruction, de la perte, et les voies du salut³⁵.

De ce point de vue, on peut percevoir l'*Encyclopedia Galactica* d'Asimov comme la véritable mise en récit du projet encyclopédique des Lumières, puisque l'objectif inhérent à ce projet dans la série des *Foundation* est précisément cela : sauver l'humanité de la régression permanente à la suite d'un cataclysme, grâce à la production d'un « livre des livres » qui préserverait le savoir nécessaire à la reconstruction.

Il est également intéressant de noter une autre caractéristique spécifique de l'*Encyclopédie* qui apparaît dans notre corpus : l'exposition de découvertes scientifiques récentes à l'intérieur d'un discours didactique traditionnellement passéiste. Frank Kafkaer, en comparant l'œuvre de Diderot et son équipe à ses équivalents d'aujourd'hui, note qu'

il est [...] douteux qu'une future encyclopédie générale puisse être à l'avant-garde du savoir. Avec les progrès du professionnalisme, peu de savants et érudits contemporains accepteraient de publier les résultats les plus récents de leurs recherches d'abord dans une encyclopédie générale. [...] À moins que [...] les savants ne décident de présenter d'abord au grand public plutôt qu'à leurs collègues spécialistes les résultats de leurs recherches les plus récentes, et qu'un génie universel ne soit prêt à consacrer ses talents à des années de compilations fastidieuses, l'encyclopédie générale moderne devra probablement se résigner à n'être qu'une somme de connaissances en grande partie vulgarisées³⁶.

Dans le roman *Les Fourmis* de Werber, mais aussi dans son *Encyclopédie du savoir relatif et absolu*, le contenu scientifique n'apparaît pas comme la vulgarisation d'un savoir passé, mais comme l'occasion de mettre de l'avant des recherches actuelles dont les résultats n'ont jamais été publiés auparavant. C'est que Werber a imaginé ce génie universel dont parle Kafkaer : Edmond Wells. Cette idée d'exclusivité du savoir au sein d'une œuvre de vulgarisation apparaît également, bien que de manière plus métaphorique, chez Borges dans sa nouvelle « Tlön Uqbar Orbis Tertius ». Ainsi, l'*Encyclopédie* des Lumières tient une place centrale dans l'histoire des encyclopédies, mais elle sert également de modèle presque exclusif dans la fictionnalisation moderne de celles-ci. Son modèle nous servira

³⁵ Jean-Marie Goulemot, « Bibliothèques, encyclopédisme et angoisses de la perte : l'exhaustivité ambiguë des Lumières », In Annie Becq, *op. cit.*, p. 290.

³⁶ Frank Kafkaer, « La place de l'Encyclopédie dans l'histoire des encyclopédies », In Annie Becq, *op. cit.*, p. 107-108.

donc de référence afin d'étudier les différentes manifestations du discours encyclopédiques chez Borges, Asimov et Werber.

Mais l'histoire des encyclopédies ne s'arrête pas là. Depuis les Lumières, les projets ambitieux, didactiques, populaires, mais surtout lucratifs, se sont succédés, menant à un véritable raz-de-marée au XX^e siècle avec l'apparition des nouvelles technologies, des formats poches, etc. Depuis le XIX^e siècle, les projets les plus réussis donnèrent naissance à de véritables empires éditoriaux qui multiplièrent les éditions. Par exemple, l'*Encyclopedia Britannica*, publiée dès 1768 par une « société de gentlemen d'Écosse », avait pour objectif premier de découvrir une nouvelle structure qui serait pratique (alphabétique) et didactique (en traités). Au tout début, le projet était essentiellement un collage de textes préexistants, au dire même du rédacteur, mais le prestige grandissant de l'entreprise entraîna, dès 1815 et jusqu'au XX^e siècle, un grand nombre d'auteurs et de spécialistes à rédiger des articles didactiques sur leurs sujets d'étude. Par exemple, Trotsky rédigea l'article « Lénine », Freud celui sur la « Psychanalyse » et Einstein sur l'« Espace-Temps ». Ainsi, les différentes éditions qui se sont succédés ont connu une popularité inégalée.

Bien sûr, l'*Encyclopedia Britannica* est un exemple parmi tant d'autres d'encyclopédies ayant envahi le marché éditorial mondial, mais un nouveau type d'encyclopédie a également vu le jour et proliféré au XX^e siècle, un type d'œuvre qui nous permettra de relier encyclopédisme et bibliothèque totale. Il s'agit des collections encyclopédiques, d'abord représentées par l'*Encyclopédie de la Pléiade* de Gallimard, collection créée par Jacques Schiffrin et plus tard dirigée par Raymond Queneau, puis par les « Que sais-je? » aux PUF ou encore par les « Penguin Books » dans le monde anglo-saxon. Ces séries de livres dits encyclopédiques ont ceci d'intéressant qu'ils proposent des introductions, plus approfondies qu'un simple article encyclopédique, écrites par des spécialistes souvent renommés et comprennent toujours des bibliographies détaillées permettant de retrouver les sources de l'information. Selon Alain Rey,

l'Encyclopédie de la Pléiade, placée par Gallimard sous la responsabilité de Raymond Queneau en 1955 (et jusqu'à sa mort), [...] constitue une collection encyclopédique de structure classique, divisée en volumes disciplinaires [...] ou thématiques. [...] Cette

collection, due à des spécialistes de premier plan, très ouverte aux informations en provenance du monde entier, sensible à la crise du savoir, reste difficilement consultable malgré ses index, et constitue plutôt une bibliothèque de manuels de grande qualité³⁷.

Ainsi, certains des problèmes de l'encyclopédie traditionnelle (sa fermeture sur le monde, causée par la rigidité de sa structure, son homogénéité), sont résolus par cette nouvelle forme. Bien sûr, le côté pratique y perd, mais l'information y gagne en crédibilité, puisqu'il est possible de la dater et d'en confirmer la provenance. De plus, la structure sous forme de traités permet d'aborder plusieurs aspects d'une même thématique, d'exposer les avis multiples et contraires des spécialistes et d'ainsi tenir compte d'une vision plus contemporaine du savoir, relativiste et déhiérarchisé. Il n'est pas dit que cette nouvelle formule règle tous les problèmes de l'encyclopédie (sous forme de collection ou non) qui demeure un genre didactique, rigide et, par essence, axé sur le savoir du passé. Ce survol très rapide et schématique des grands projets encyclopédiques occidentaux nous mène donc tout naturellement à nous interroger sur ce qu'est une encyclopédie contemporaine. Qu'est-ce qui la définit? C'est en se posant cette question qu'il sera possible de se questionner ensuite sur les écarts produits par la fiction.

1.2 Notions théoriques sur l'encyclopédisme et le discours encyclopédique

Le mot « encyclopédie » apparaît dans la langue anglaise en 1531, puis en français chez Rabelais, dans son roman *Pantagruel* en 1532 : « Vous avez veu, comment son seul disciple me a contenté et m'en a plus dit que ie ne demandoy, & d'abundant m'a ouvert et ensemble soulu d'autres doubttes inestimables. En quoy ie vous puy assurer qu'il m'a ouvert le vray puy & abysme de Encyclopedie³⁸. » S'il le tourne en ridicule dès sa naissance par l'aspect grotesque qu'il lui donne dans une critique du pédantisme, Rabelais nous rappelle que le mot « encyclopédie » désigne justement l'irrespect à l'époque des humanistes. Irrespect du savoir religieux, de l'interdiction du grec. Henri Meschonnic,

³⁷ Alain Rey, *op. cit.*, p. 120-121.

³⁸ Rabelais, Jean. *Les horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel Roi des Dipsodes, fils du Grand Géant Gargantua*. Version électronique (numérisée). Wikisource : la bibliothèque livre. Url : 'fr.wikisource.org'. Consulté le 15 janvier 2007. Chapitre 20.

dans sa préface au livre *Tous les savoirs du monde* publié à la suite d'une exposition de la Bibliothèque Nationale de France, explique à ce propos :

À lui seul le mot disait un retour au grec, donc, en effet, l'humanisme, et un rapport non religieux au savoir. Après les interdits portés sur le grec. La fin des modes médiévaux du savoir, qui étaient une organisation théologique du savoir. Le savoir était religieux au sens de Lactance, de l'étymologie chrétienne de *religio* par *religare* : la religion relie les hommes à Dieu, et les hommes entre eux, par un même rapport à Dieu. Il y a une valeur radicalement athéologique dans le mot *encyclopédie*. En ce sens, il marque la découverte d'un nouveau rapport au monde, en même temps qu'un nouveau rapport au savoir, et le désir de savoirs nouveaux³⁹.

Ainsi, l'encyclopédisme moderne, au sens où nous l'entendrons ici, ne pouvait naître que de la Renaissance. La Renaissance n'est-elle pas celle des savoirs, après tout? C'est à cette époque que de nombreux savants et penseurs ont, malgré la vive opposition de l'Église, fait des découvertes fondamentales et amorcé une réflexion rationaliste. Si saint Augustin a incarné la transition entre l'Antiquité et le Moyen-Âge, on peut dire que Rabelais a clos ce Moyen-Âge du savoir – bien qu'il ne faut pas oublier que les projets encyclopédiques ont été nombreux durant cette période. C'est donc à cette époque humaniste que les modes de connaissance commencent à changer. Pour les Grecs, « l'encyclopédie n'est pas d'abord un livre, un discours écrit et figé, mais un cycle d'études à parcourir⁴⁰ »; au Moyen-Âge, elle est une façon d'ordonner les connaissances des Écritures; à la Renaissance, elle permet un retour sur l'Antiquité et, au XVIII^e siècle, elle est le support des idéaux révolutionnaires. Comment s'est-elle définie depuis? Qu'est-ce qu'une encyclopédie? Peu d'intellectuels se sont attelés à la tâche de définir le genre, la plupart s'intéressant surtout à son histoire. Afin de mieux comprendre les différentes implications discursives et philosophiques du texte encyclopédique, nous nous pencherons ici sur deux définitions proposées par des penseurs fort différents : Denis Diderot et Alain Rey. Puis nous nous intéresserons davantage aux théories développées par Henri Meschonnic, dont les réflexions sont beaucoup moins optimistes.

³⁹ Henri Meschonnic, In Roland Shaer, *Tous les savoirs du monde : encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXI^e siècle*, Paris, BNF/Flammarion, 1996, p. 20.

⁴⁰ Alain Rey, *op. cit.*, p. 11.

Dans l'*Encyclopédie*, l'article « Encyclopédie », rédigé par Diderot lui-même, définit les bases, les difficultés et les obstacles, les objectifs, les pièges de la rédaction d'une encyclopédie en général, mais surtout de celle des Lumières en particulier. L'article commence ainsi :

ENCYCLOPÉDIE, s. f. (*Philosoph.*) Ce mot signifie *enchaînement de connoissances*; il est composé de la préposition grecque *en*, & des substantifs *keklos*, cercle, & *paideia*, connoissance. En effet, le but d'une *Encyclopédie* est de rassembler les connoissances éparses sur la surface de la terre; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, & de le transmettre aux hommes qui viendront après nous: afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même tems plus vertueux & plus heureux, & que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain⁴¹.

Voilà une définition bien idéaliste du projet encyclopédique, mais c'est justement son manque de réalisme qui nous permet de mieux comprendre ce que devrait idéalement être une encyclopédie, avant de s'intéresser à ce qu'elle ne sera jamais. Pour Diderot, le but premier d'un tel projet est de rassembler toutes les connaissances humaines de la surface de la Terre. Si cela peut sembler présomptueux, il ne faut pas oublier qu'il vit à une époque où l'être humain croit toujours qu'une telle entreprise est envisageable. Derrière cette volonté de rassembler, qui sous-entend que les connaissances sont éparpillées, se trouve la pensée de Bacon et de Leibniz, dont les encyclopédistes se revendiquent. Selon eux, les connaissances accumulées depuis la Renaissance se sont développés chaotiquement et doivent être amassées, inventoriées, classées pour avoir un quelconque intérêt. Ainsi, les Hommes du XVII^e et du XVIII^e siècle sont de plus en plus conscients du développement exponentiel de leur connaissance et commencent déjà à se sentir dépassés; d'autant plus que les rapports avec les autres civilisations, qui ont des systèmes de savoir différents, sont de plus en plus fréquents. D'ailleurs, l'idée d'universalité se trouve déjà dans la définition de Diderot, lorsqu'il mentionne que ce

⁴¹ Denis Diderot, article « Encyclopédie », In Denis Diderot et Jean D'Alembert, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751-1772, Version électronique (numérisée). *Wikisource: la bibliothèque livre*. Url : 'fr.wikisource.org'. Consulté le 15 janvier 2007. (Je souligne, en caractère gras)

sont les savoirs de toute la surface du globe qui ont leur place dans l'*Encyclopédie*, même si cette universalité se limite ultimement à l'Europe.

Si l'époque où un philosophe pouvait étudier toutes les disciplines est révolue depuis longtemps, c'est parce que les spécialistes se multiplient et travaillent chacun de leur côté à alimenter l'océan des connaissances. Mais rapidement la question se pose : comment accéder aux savoirs issus des multiples laboratoires, bibliothèques et ateliers du monde? Ce sentiment de chaos est insupportable pour les hommes qui ressentent le besoin d'ordonner les choses pour les comprendre, mais aussi pour continuer à se développer. Il s'agit du deuxième élément important de la définition de Diderot : *exposer le système général*. Pour sortir de la forêt labyrinthique du savoir, il faut proposer une carte, une structure intelligible. L'*Encyclopédie* est donc un outil de compréhension, mais surtout d'appréhension du monde. Dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, d'Alembert explique fort habilement :

[L'ordre encyclopédique] consiste à rassembler [nos connaissances] dans le plus petit espace possible, et à placer, pour ainsi dire, le philosophe au-dessus de ce vaste labyrinthe dans un point de vue fort élevé d'où il puisse [...] distinguer les branches générales des connaissances humaines, les points qui les déparent ou qui les unissent; et entrevoir même quelquefois les routes secrètes qui les rapprochent. C'est une espèce de mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur position et leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre; chemin souvent coupé par mille obstacles, qui ne peuvent être connus dans chaque pays que des habitants ou des voyageurs, et qui ne sauraient être montrés que dans des cartes particulières fort détaillées. Ces cartes particulières seront les différents articles de l'*Encyclopédie*, et l'*Arbre ou Système figuré* en sera la mappemonde⁴².

Cette structure bien précise que les encyclopédistes souhaitent faire émerger des systèmes du savoir humain prend la forme d'un arbre, celui de Bacon, revue et corrigée par les Lumières dans un souci de modernisation et de structure encyclopédique (plutôt que généalogique). L'arbre des connaissances de Bacon est inclus à la fin du *Discours préliminaire* aux côtés du « Système figuré », pour que les lecteurs puissent bien en saisir les emprunts et les écarts.

⁴² Jean d'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, Introdut et annoté par Michel Malherbe, Coll. Textes et commentaires, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2000, p. 109.

Le dernier aspect de la définition fournie par Diderot en dit long sur le projet des Lumières et de l'encyclopédisme en général : le but de cet assemblage de connaissances serait la transmission aux générations suivantes d'un savoir qui ne saurait que leur apporter vertu et bonheur. Il faut bien sûr se resituer dans le contexte des Lumières qui plaçaient la raison, le savoir et le progrès au centre de la morale et de l'ordre social. Les autres encyclopédies, sans toutefois avoir la naïveté de le dire ouvertement, ont sans doute un objectif similaire : éduquer le peuple et lui rendre disponible les connaissances nécessaires à son rôle dans la société. Bien sûr, ce but peut sembler paradoxal dans une société d'informations comme la nôtre, mais il est plus pertinent que jamais. Si les hommes ont autrefois ressenti le besoin de mettre de l'ordre dans la surabondance des savoirs par peur du chaos, ce sentiment n'a jamais été aussi puissant qu'au XX^e siècle. Nous quitterons donc Diderot pour en venir à une définition à la fois plus générale (s'appliquant à toutes les encyclopédies) et plus précise, mais surtout plus réaliste. Alain Rey, dans son livre *Encyclopédies et dictionnaires*, fournit une description fort juste et précise, dont nous utiliserons les termes pour définir le discours encyclopédique. Le célèbre rédacteur du dictionnaire *Le Robert* écrit :

[L'encyclopédie est] un *discours*, fondamentalement *didactique*, discours qui peut être suivi, et alors soumis à une organisation interne souvent hiérarchique, ou bien tronçonné, et alors ordonné selon des critères sémantiques ou formels, ce discours étant destiné à procurer, à l'intérieur d'une *culture* et à l'intention d'une catégorie d'*utilisateurs*, un ensemble d'informations liées à un univers de textes et proposant une *image* (ou des images compatibles) d'un *corpus de connaissance*, concernant les choses et/ou le langage qui en parle; ce discours, enfin, assume la forme matérielle d'un *livre* ou d'une série homogène de livres, mais peut se concevoir sous la forme d'une *banque de données* consultable. Ajoutons que cette image des connaissances nécessaires dans et à la culture considérée, indépendamment de son objet rationnel ou rationalisé, présente des caractères évaluatifs – jugements de valeur liés aux idéologies – et des caractères injonctifs – ce qui est le cas de tout discours didactique⁴³.

Ainsi, une encyclopédie est d'abord et avant tout une forme de discours didactique. Cet aspect est particulièrement important en ce qu'il distingue le discours encyclopédique des discours scientifique ou artistique (tous deux issus de l'énonciation créatrice). Si l'objet, le savoir, peut être le même, le discours didactique diffère du discours scientifique par sa

⁴³ Alain Rey, *op. cit.*, p. 9.

finalité. Ce dernier est directement lié à la création et vise à exposer une théorie nouvelle (ou une œuvre d'art, pour le discours artistique), alors que le discours didactique est essentiellement basé sur la communication d'informations qui sont consensuelles, qui appartiennent déjà, avant même leur énonciation, à la *doxa*⁴⁴. Le but est de convaincre sans réserve et non d'ouvrir un débat. Nous verrons plus loin que les encyclopédies fictives à l'étude ne respectent pas cet aspect fondamental de la définition de Rey, tentant de cacher le savoir plutôt que de le transmettre. C'est dans cette distance que tient la tension narrative des textes. Ainsi, un discours didactique nécessite forcément un destinataire (utilisateur) qui appartient à une culture donnée. Ce destinataire est généralement un large public et, selon cette définition, un public qui partage déjà un certain nombre de valeurs et de connaissances. Une encyclopédie peut être universelle (ou du moins le prétendre) par son contenu, mais elle ne peut l'être par son lectorat, toujours ciblé. L'homogénéité de celui-ci n'est pas forcément culturelle (mais elle peut l'être) et peut apparaître à de multiples niveaux : l'âge, le niveau de scolarité, la profession, etc. Par exemple, une encyclopédie qui voudrait traiter d'un sujet universel comme le monde animal ne pourrait le faire de la même façon si elle s'adressait à des enfants d'âge préscolaire, à des adultes peu scolarisés ou à des zoologistes spécialisés. De même, expliquer l'existentialisme à un lectorat français qui a lu *L'étranger* au lycée et l'expliquer à n'importe quel croyant (peu importe la religion) hors de l'Occident pour qui l'athéisme n'est même pas un concept envisageable est fondamentalement différent du point de vue de la didactique, on l'imagine bien. Il est évident que l'approche serait fort différente malgré la volonté de traiter d'un même sujet, qu'il soit scientifique, artistique ou autre.

Le point suivant que Rey souligne dans sa description est l'idée d'« image d'un corpus de connaissances ». Or, une image (au sens premier) possède nécessairement un cadre limité, et donc fini, choisi par un observateur. À l'opposé, le savoir est infini, ou du moins tend vers l'infini. Une image du savoir est donc forcément partielle et le cadrage

⁴⁴ Même dans une encyclopédie comme celle des Lumières, les articles n'ont pas un contenu particulièrement subversif à première vue. Leur subversion tient dans les renvois inattendus, mais surtout dans l'entreprise elle-même de désacralisation du savoir.

qui la délimite, subjectif, puisque déterminé par un sujet. Ensuite, une image est fixe. Elle n'a aucune temporalité (même au cinéma, puisqu'un film n'est qu'une succession d'images fixes). Une encyclopédie est un *instantané* des connaissances acquises et qui font consensus. Par nécessité interne de sa forme didactique, le savoir qu'elle présente est déjà périmé au moment même de la rédaction. Des nouvelles découvertes peuvent être faites entre l'instant où l'auteur commence à écrire l'article et le moment où il le termine; ces découvertes peuvent être à l'origine d'un changement majeur dans le champ de connaissance concerné ou encore, être une impasse dans le labyrinthe du savoir. Ce n'est que le temps qui l'éprouvera et lui permettra ou non d'entrer dans une future encyclopédie. Alain Rey précise plus loin dans son texte que

L'encyclopédisme reflète l'état de la science, avec retard, et redoute la science vivante. Il a besoin d'un ordre, rationnel peut-être, mais surtout stable. Or, par définition, l'ordre scientifique est instable, discutable, alors que le didactisme est par nature – et toujours momentanément – indiscutable. Voilà pourquoi, sans aller jusqu'à dire avec Queneau que "les encyclopédies semblent être le fruit de civilisations finissantes", il faut les envisager dans une hésitation insoluble entre un passé transformable en didactisme et un présent qui le compromet⁴⁵.

Prise pour ce qu'elle est, un outil de conservation du savoir accumulée qui peut servir de base de réflexion pour l'avenir, l'encyclopédie peut être fort utile à l'avancement du savoir, mais sans remise en question critique, elle devient un objet dangereux qui fige la science et empêche son avancement. Pourquoi faire de la recherche fondamentale si les encyclopédies contiennent déjà la vérité? Certaines sociétés décrites par Isaac Asimov se heurtent d'ailleurs à ce problème. Nous y reviendrons.

Finalement, abordons le dernier point important soulevé par Rey : le caractère évaluatif du discours didactique. Si la rhétorique utilisée dans les textes encyclopédiques tend à suggérer une objectivité toute scientifique et un désengagement de la société et de ses idéologies, il n'en est rien. Le discours encyclopédique apparaît comme fondamentalement idéologique, et ce, depuis ses débuts – de saint Augustin à Diderot. Les articles eux-mêmes sont très rarement polémiques, mais la sélection même des informations à transmettre à des non-experts sur des sujets complexes et le formatage en

⁴⁵ Alain Rey, *op. cit.*, p. 88.

articles généralement courts impose au discours une valeur idéologique manifeste. Le simple fait de passer sous silence certains événements ou d'ignorer certaines personnes peut relever d'un véritable désir de propagande. L'exemple le plus évident serait sans doute celui de Staline qui « effaçait » de l'histoire certains individus indésirables, mais les exemples, beaucoup plus banals, et souvent inconscients, sont légion. Il faut donc éviter de prendre le style objectif de la rhétorique encyclopédique pour garante d'une véritable objectivité.

Au-delà de cette description assez complète qui définit l'encyclopédie comme étant un discours didactique figé dans le temps, s'adressant à un public bien précis et cachant sa subjectivité derrière un certain formatage des connaissances, il est possible de réfléchir sur ce que l'encyclopédie symbolise et le rapport qu'elle entretient avec le savoir. Du moins, c'est à cette réflexion que nous convie Henri Meschonnic dans plusieurs de ses textes sur le sujet.

Tout au long de l'Antiquité grecque, alors que l'*enkuklios paideia* (l'encyclopédie) fait encore référence au cercle des connaissances à acquérir, le monde, perçu avec effroi comme chaotique dans sa conception et dans sa construction, doit être expliqué simplement et réduit dans sa complexité insupportable. C'est le rôle des mythes, qui permettent de fournir une réponse simple à un ensemble de questions philosophiques, métaphysiques, scientifiques : de la création du monde au fonctionnement des sociétés, en passant par l'explication de simples phénomènes naturels comme la pluie, le tonnerre, le feu, etc. Ces explications se doivent d'être exhaustives pour contenir le chaos du monde, objectif fort semblable à celui de l'encyclopédisme. Selon Meschonnic,

Le projet encyclopédique suppose de concevoir et contenir l'unité du monde. Projet du mythe. Les mythes sont la première encyclopédie. Narrative, continue. Le théologico-linguistique, forme discursive du théologico-politique. Le monde du divin monothéiste accroît encore la clôture totalité. Puisque, avant que l'ordre de l'alphabet disperse le monde, il en était l'acrostiche cosmique⁴⁶.

⁴⁶ Henri Meschonnic, *Des mots et des mondes : Dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*, Paris, Hatier, 1991, p. 214.

La Bible, et sa prétention d'apporter une explication complète du monde, est donc la continuité logique de cette forme encyclopédique. Toutefois, la Renaissance, le rationalisme, mais surtout les Lumières ont remis en cause le savoir biblique (et donc mythique), brisant par le fait même le cercle parfait de la connaissance du monde, entièrement inclus dans les Écritures. Le savoir tend désormais vers l'infini puisque les objets de savoir sont infinis. Cette idée est très moderne et n'a de sens que dans une société ouverte qui accepte l'idée même de l'infini et non dans une société mythique. Dans ce contexte, les encyclopédies ont une fonction réductive et tentent de recréer le cercle brisé de la connaissance⁴⁷, un peu comme le principe de la liste, paradoxalement, achevée et inachevable. Elles transforment l'infini en totalité par leur objectif même, former un panorama du savoir. Plus le savoir se développera et tendra vers l'infini, plus le contenu des encyclopédies générales sera superficiel, schématique et dépassé par rapport à la recherche de pointe. Dans ce contexte, c'est la bibliothèque qui permet le mieux de contenir le savoir :

[...] l'encyclopédie et la bibliothèque sont inséparables, mais inverses. La bibliothèque est un potentiel, un produit et un en deçà de la recherche : l'encyclopédie reste une *paideia*. La recherche est plus ou moins loin, quelque part dans ses préalables. Et, quitte à ajouter un truisme à ces truismes, les bibliothèques sont sans mesure plus belles que les encyclopédies, parce qu'elles n'ont pas de fin, et que les encyclopédies contemporaines sont plutôt des points d'arrivée. La bibliothèque n'a pas le même rapport au savoir que l'encyclopédie. Elle n'est pas faite de réponses, mais de questions. Le problème de l'encyclopédie est de résister aux réponses, de trouver les questions que cachent les réponses⁴⁸.

On peut donc comprendre la tendance actuelle à la construction d'immenses bibliothèques nationales un peu partout dans le monde. Mais celles-ci peuvent également être des pièges. Si l'encyclopédie est un cercle, la bibliothèque est un labyrinthe où le savoir fini par être inaccessible à force de multiplier les questions sans réponse et les réponses contradictoires. Mais n'est-ce pas là le véritable miroir du monde? Du moins,

⁴⁷ La figure du cercle est constamment utilisée pour définir le discours encyclopédique. Bien que fort pertinente, nous nous intéresserons peu à cette conception puisque les encyclopédies fictives du corpus ne respectent pas ce modèle circulaire. *L'Encyclopedia Galactica* et *l'Encyclopédie du savoir relatif et absolu* demeurent inachevées et l'exemplaire de *l'Encyclopædia Britannica* présentée par Borges dans « Tlön Uqbar Orbis Tertius » a une brèche qui brise le cycle : l'article « Uqbar ».

⁴⁸ Henri Meschonnic, In Roland Shaer, *op. cit.*, p. 23.

c'est ce que semble illustrer « La bibliothèque de Babel » de Borges. Mais le directeur de la bibliothèque nationale argentine n'est pas le seul à le ressentir, de nombreux autres bibliophiles expriment leur malaise, comme Matthew Battles en parlant de la Widener Library située à l'université de Harvard :

In the stacks of the library (this or any other), I have the distinct impression that its millions of volumes may indeed contain the entirety of human experience: that they make not a model *for* but a model *of* the universe. Fluttering down the foot-worn marble stairs that drop into the building's bowels, descending through layer after layer of pungent books, I am often struck by the sense that everything outside must have its printed counterpart somewhere in the stacks⁴⁹.

Le modèle de la bibliothèque cauchemardesque revient dans de nombreux textes de fictions : de Umberto Eco avec son *Roman de la rose* à Italo Calvino dans *Par une nuit d'hiver un voyageur* en passant par Borges, bien sûr, qui est constamment cité pour parler du malaise que provoque la bibliothèque labyrinthique. Umberto Eco s'interroge sur la fonction même d'une bibliothèque dans son texte *De Bibliotheca* et en vient à faire ressortir certaines caractéristiques : d'abord créée dans le simple but de rassembler, la bibliothèque est vite devenue une façon de thésauriser les écrits qui avaient une grande valeur. Il fait également remarquer que si à une époque le but des bibliothèques était de *faire lire*, il a longtemps été de *ne pas faire lire*, en dissimulant les livres, notamment au Moyen-Âge. Toute la tension est là.

L'obsession d'auteurs comme Eco, Calvino, Queneau ou Borges pour les encyclopédies et pour les bibliothèques montre bien toute l'importance que ces deux formes de totalisation du savoir ont eue dans l'histoire de la gestion des connaissances humaines, et ce, depuis l'Antiquité. Mais tous les projets encyclopédiques n'ont pas eu la même renommée et plusieurs se perdent dans les dédales de l'histoire, l'encyclopédie étant un genre conçu pour n'être lu que par une génération de lecteur, dans un lieu et à une époque bien précis. Toutefois, deux grands projets font figure d'exception et inspirent, encore aujourd'hui, les auteurs du monde entier : la fameuse Bibliothèque Royale de la ville d'Alexandrie, disparue entièrement dans les flammes, et l'*Encyclopédie, ou*

⁴⁹ Matthew Battles, *Library : An Unquiet History*, New York/London, W. W. Norton & Company, 2003, p. 6.

Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers de Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, qui annonça les idées de la Révolution française au Siècle des Lumières. Pourquoi ces deux projets en particulier ? Sans doute pour l'idéalisme et l'ambition démesurée qui en anima les instigateurs : totaliser le savoir humain. Il s'agit là d'une utopie, bien évidemment, et les auteurs de fiction l'ont bien compris. Si on admire Diderot pour son ambition, on est également frappé par sa naïveté. Nous verrons, dans les deux prochains chapitres de ce travail, que Borges, Asimov et Werber ont tous trois élaboré des univers fictionnels ayant pour centre une encyclopédie ou une bibliothèque totale. Nous pourrons donc observer quelle place ce discours particulier tient dans les récits et quelles en sont les conséquences philosophiques et épistémologiques.

CHAPITRE II

LE FANTASME DU SAVOIR TOTAL ET LES ENCYCLOPÉDIES FICTIVES

La hantise de la disparition, de l'anéantissement, à l'origine de l'entreprise encyclopédique elle-même, oblige à nuancer l'optimisme souvent affiché par la philosophie. Mais, en même temps, la position critique des Lumières les contraint à condamner les erreurs et les superstitions que véhiculent nombre de livres d'un passé lointain ou même de publication récente. Doit-on conserver ces livres malgré tout ou doit-on les détruire?

Jean-Marie Goulemot, *L'amour des bibliothèques*

L'histoire des encyclopédies est riche en grands projets rassembleurs, mais ce type de discours a également inspiré de nombreux auteurs qui ont intégré des encyclopédies fictives dans leurs œuvres, traversés par l'angoisse de la perte et le fantasme du savoir total. Nous étudierons maintenant comment se met en place l'encyclopédisme chez Borges, Asimov et Werber, qui ont cette obsession en commun. Leurs textes reprennent plusieurs questions similaires : qu'est-ce qui est à l'origine de la création d'une encyclopédie? Qui en est l'instigateur, le moteur? Comment l'encyclopédie se développe-t-elle en tant que projet utopique? Et, finalement, pourquoi ce projet est-il un échec, dans tous les cas?

Le fantasme de la réunion de tous les savoirs qui permettrait d'atteindre une vérité absolue réduisant le doute à néant, sur le monde et sur nous-mêmes, nous hante depuis les débuts des civilisations humaines. Nous entassons de l'information sous différentes formes en écrivant des livres qui tentent de tout résumer, croyances religieuses et théories scientifiques, puis nous nous appuyons sur ces livres pour apprivoiser le chaos de l'univers. C'est le but ultime, voire inavoué, de toute entreprise

encyclopédique, mais aussi des projets de grandes bibliothèques qui visent à démocratiser tout notre savoir. Cette pulsion de la collection, ce fantasme du savoir absolu, va souvent de pair avec une forme de thésaurisation de la connaissance. Amasser de l'information pour la partager, oui, mais aussi pour qu'elle ne disparaisse pas. Cette thésaurisation s'explique par deux phénomènes : l'angoisse de la perte et la conscience du pouvoir qu'entraîne la connaissance. La bibliothèque d'Alexandrie avait de grandes ambitions de démocratisation, mais ses livres n'étaient disponibles qu'à une élite très restreinte.

2.1 L'angoisse de la perte ou de l'accumulation

Depuis l'incendie qui détruisit la Bibliothèque d'Alexandrie et tout son contenu à la fin de l'Antiquité, la crainte de voir le savoir accumulé détruit par un événement ponctuel (guerre, catastrophe, fondamentalisme idéologique ou religieux, etc.) hante l'humanité. Comme nous l'avons mentionné dans notre premier chapitre, Diderot faisait régulièrement référence à la destruction de la Bibliothèque d'Alexandrie dans ses écrits et justifiait en partie la production de l'*Encyclopédie* par cette angoisse de la perte. Elle peut s'expliquer assez facilement par la pulsion de l'évolution perpétuelle, qu'on peut lier au deuxième principe de la thermodynamique, en l'appliquant aux sociétés humaines, qui postule qu'un système évolue toujours vers une plus grande entropie, donc un état plus complexe et plus énergétique. En ce sens, l'homme craindra toujours un retour en arrière, perçu comme une régression culturelle. Les grandes civilisations étant basées sur une accumulation de savoirs sur le monde, la perte de ce savoir est une forme de décadence et annonce sa chute éventuelle. Or, cette peur de la destruction est justement à la base du roman *Foundation* d'Asimov, qui est construit sur le modèle de l'Empire romain (qui prend le nom d'« empire galactique ») : son apogée, mais surtout sa chute.

Comme l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie a mené, idéologiquement, à la création de l'*Encyclopédie* par Diderot, c'est la hantise d'une destruction qui convainc Hari Seldon à faire de même. Lors de son procès, il explique au juge :

The sum of human knowing is beyond any one man; any thousand men. With the destruction of our social fabric, science will be broken into a million pieces. Individuals will know much of exceedingly tiny facets of what there is to know. They will be

helpless and useless by themselves. The bits or lore, meaningless, will not be passed on. They will be lost through the generations. *But*, if we now prepare a giant summary of *all* knowledge, it will never be lost. Coming generations will build on it, and will not have to rediscover it for themselves¹.

Asimov est un rationaliste et le discours qu'il place dans la bouche de Seldon ressemble étrangement aux premières lignes de l'article « Encyclopédie », rédigé par Diderot, qui mentionne vouloir rassembler les savoirs pour éviter que « les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont². » Si Seldon peut prévoir la chute de l'Empire et la rupture de la transmission des connaissances d'une génération à l'autre, c'est qu'il a étudié le fonctionnement des empires et les étapes de leur déclin pour ses travaux sur la psychohistoire³. La transmission de la connaissance est une valeur fondamentale dans une société saine, mais ce n'est pas le cas dans une société décadente : les enfants en savent moins que leurs parents, et plus que leurs propres enfants. Le savoir allant de pair avec la technologie, il est alors inévitable que celle-ci disparaisse graduellement au fil des pannes impossibles à réparer, faute de connaissance. Le maire de Terminus City, Salvor Hardin, que le problème préoccupe particulièrement, confie :

We sit here, considering the Encyclopedia the all-in-all. We consider the greatest end of science is the classification of past data. It is important, but is there no further work to be done? We're receding and forgetting, don't you see? Here in the Periphery they've lost nuclear power. In Gamma Andromeda, a power plant has undergone meltdown because of poor repairs, and the Chancellor of the Empire complains that nuclear technicians are scarce. And the solution? To train new ones? Never! Instead they're to restrict nuclear power⁴.

Un autre cas révélateur de cette situation est celui de la planète Siwenna. Sur cette planète, qui possède toujours l'énergie nucléaire, mais qui se trouve assez loin du centre de la galaxie pour avoir débuté son déclin technologique, les centrales électrogènes sont protégées et entretenues par la *tech-man's guild*, dont l'appartenance est exclusivement

¹ Isaac Asimov, *Foundation*, New York, Bantam Books, 2004 [1951], p. 37-38.

² Diderot, *op. cit.*

³ La psychohistoire est une science inventée par Seldon. Nous en traiterons plus en détail dans le prochain chapitre.

⁴ Asimov, *op. cit.*, p. 87-88.

héréditaire. Mais le savoir lié au fonctionnement fondamental de cette technologie a depuis longtemps disparu au profit d'un savoir technique, permettant uniquement l'entretien et la réparation superficielle, mais en aucun cas le remplacement ou la réparation en cas de bris majeurs. La possession du savoir technologique est devenue une simple forme de valorisation sociale et s'est complètement dissociée du savoir scientifique qui l'a créé. Ainsi se réalise la prophétie (ou plutôt le calcul) de Hari Seldon qui annonçait la brisure de la transmission du savoir.

Le projet encyclopédique se tourne forcément vers le passé, il aspire à rendre compte de toute la connaissance acquise à ce jour et d'en faire un portrait le plus exact possible. Le problème avec un tel projet réside dans le fait qu'il stoppe l'évolution. C'est la double contrainte de la totalisation encyclopédique : à partir du moment où on stoppe le savoir parce qu'on l'a totalisé, on en signale l'échec. On considère l'écrit comme étant porteur de la vérité incontestable, rendant inutile la recherche d'autres questions et d'autres réponses. Mais le projet de l'*Encyclopedia Galactica* s'assume complètement : fixer le savoir, le conserver pour éviter sa disparition et non le considérer comme achevé, fini et absolu. Il ne s'agit pas tant d'une œuvre circulaire que d'un cliché instantané qui servira de fondation à une évolution future. Le choix de la planète Terminus, à la périphérie de la galaxie, paraît fondamental, comme l'explique L. David Allen dans ses *Notes on Asimov's Foundation Trilogy and Other Works* :

The concentration of scientists on Terminus with the First Foundation [...] insures that someplace in the galaxy there will be a world in which education and development in the sciences will continue, despite the political upheaval suffered elsewhere in the galaxy; instead of being scattered throughout the remnants of the Empire, a large number are together in one spot⁵.

L'isolement complet du projet lui évitera d'être entraîné avec l'Empire dans sa chute. Nous verrons d'ailleurs plus loin que ce n'est pas l'unique raison de ce choix, puisque l'*Encyclopedia Galactica* s'avère une fraude. Hari Seldon nous l'annonce très tôt dans l'histoire.

⁵ L. David Allen, *Notes on Asimov's Foundation Trilogy and Other Works*, Lincoln (Nebraska), Cliffs Notes Incorporated, 1977, p. 22.

Si l'angoisse de la perte motive Hari Seldon dans son projet encyclopédique, l'angoisse de l'exhaustivité, d'un surplus de savoir impossible à éliminer, à gérer, à saisir hante les nouvelles de Borges. Alors qu'il explique son rapport aux bibliothèques, Jean-Marie Goulemot formule ce paradoxe : « L'amour des bibliothèques, tel que le définissait si joliment Gaston Bachelard, qui souhaitait une pluie quotidienne de livres en ajoutant le Paradis "n'est-il pas une immense bibliothèque?" », ne parvient pas à écarter l'angoisse née de l'accumulation et de la vanité de ces livres écrits sur des livres⁶. » Cette angoisse de l'accumulation se trouve au cœur même de l'univers borgésien et de ses nouvelles « Tlön Uqbar Orbis Tertius » et « La Bibliothèque de Babel ».

Si la bibliothèque imaginée par Borges semble être inspirée de la célèbre Bibliothèque d'Alexandrie, l'auteur argentin n'apparaît pas aussi optimiste que les Ptolémées quant à la valeur d'une telle quantité d'informations réunies en un seul lieu. Cette bibliothèque totale et universelle correspond au fantasme de n'importe quel bibliophile, dont Borges était, mais son obsession réside surtout dans la démesure et le chaos que provoque cette surabondance. Ce chaos transparait dans le titre même de la nouvelle. L'épisode biblique de la tour de Babel permet de poser l'hypothèse de la genèse de cette Bibliothèque. Dans la Bible, les hommes de Babylone (Babel) se mirent à construire une tour d'une hauteur inimaginable, s'approchant ainsi de Dieu, mais l'arrogance de cette entreprise provoqua sa colère et il fit exploser la tour, éparpillant partout sur la Terre les hommes parlant désormais des langues différentes et ne pouvant plus se comprendre. Le narrateur de la nouvelle de Borges ne connaît rien en dehors de la Bibliothèque, il ne peut donc nous éclairer sur son origine. Mais le lien avec cet épisode biblique permet d'imaginer que les hommes ont pu construire cette Bibliothèque pour mimer le savoir divin (l'acquisition de la connaissance étant le péché originel). Leur punition aurait donc été l'enfermement dans cette Bibliothèque où le savoir est partout, mais inaccessible.

⁶ Jean-Marie Goulemot, *L'amour des bibliothèques*, Paris, Éditions du Seuil, 2006, p. 269-270.

Tout au long du texte, le narrateur souligne la nature cauchemardesque de son monde : « il n'est plus permis de l'ignorer : pour une ligne raisonnable, pour un renseignement exact, il y a des lieues et des lieues de cacophonie insensée, de galimatias et d'incohérences⁷ » et plus loin, « les impies affirment que le non-sens est la règle dans la Bibliothèque et que les passages raisonnables, ou seulement de la plus humble cohérence, constituent une exception quasi miraculeuse⁸. »

Les rayonnages identiques et quasi infinis de la Bibliothèque impliquent une absence totale de hiérarchie entre les œuvres qui sont placées sur un même pied jusqu'à les rendre équivalentes, impossibles à différencier, à appréhender, et plongent les bibliothécaires dans un relativisme insupportable. Cette peur de la déhiérarchisation des textes, et des savoirs qu'ils contiennent, est sans doute précurseur de ce qui deviendra, à la fin du XX^e siècle, le discours dominant des critiques du postmodernisme et de ses excès⁹. Toutefois, le foisonnement d'informations et la crise de sens qui l'accompagne ne datent pas d'hier. À Alexandrie, certains ont essayé de pallier cet aplanissement en écrivant des bibliographies critiques et, dans la Bibliothèque de Babel, certains bibliothécaires (les seuls habitants de ce monde) tentent toute leur vie de trouver un index, un livre qui les résumerait tous, en vain. « The logic of the Library is planned in such a way that it cannot be grasped, and, since the Library is the universe, the logic of the universe is inaccessible. Everything is in the Library but nothing can be found¹⁰. »

Dès l'incipit de la nouvelle de Borges, le narrateur explique que : « l'univers (que d'autres nomment la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, [...]»¹¹. » Ainsi, c'est à une métaphore de l'univers que nous

⁷ Jorge Luis Borges, « La bibliothèque de Babel ». Trad. de l'espagnol par Nestor Ibarra, In *Œuvres complètes*, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Éditions Gallimard, 1993, p. 493.

⁸ *Ibid.*, p. 497.

⁹ Dans les années 2000, on a vu ressurgir cette critique contre la déhiérarchisation des œuvres dans le monde médiatique. En effet, de nombreux penseurs et artistes critiquent ouvertement ce qui est désormais nommé le « Web 2.0 » et qui a permis la démocratisation excessive des moyens de production. Cette prolifération d'œuvres a fait perdre leur valeur aux œuvres d'artistes ou de scientifiques établis : tout le monde pouvant diffuser son « savoir », peu importe ses compétences, il devient impossible d'établir clairement la crédibilité des informations diffusées.

¹⁰ Sarlo, *op. cit.*, p. 72-73.

¹¹ Borges, « La Bibliothèque de Babel », *op. cit.*, p. 491.

convie Borges dans sa description de la Bibliothèque (ou est-ce l'inverse?) : un univers cauchemardesque, dystopique. Toutefois, ce n'est pas l'organisation sociale, un régime politique totalitaire ou même un dérapage de l'évolution technologique qui en font un monde dystopique, mais plutôt son rapport à la connaissance, à l'organisation des savoirs, à la sémiotique. La description physique des lieux, qui évoque les gravures d'Escher et de Piranèse, l'espace clos sur lui-même, labyrinthique et vide de présence humaine qu'ils mettent en scène, contribue également à placer la Bibliothèque dans le paradigme de la dystopie.

La Bibliothèque étant constituée de tous les livres possibles et concevables par la combinaison de caractères, le savoir en est complètement exclu. Logiquement, cette bibliothèque n'est pas exactement infinie, mais tout en donne l'illusion (son apparente périodicité, ses miroirs qui dédoublent, sa forme circulaire). L'atmosphère de la nouvelle est oppressante et insupportable parce que, dans ce monde, « l'univers, à force d'être infini, illimité, insaisissable, de se définir comme le tout auquel on n'arrive jamais, finit par n'être plus rien. La totalité, en s'exacerbant, s'évanouit et se transforme en son contraire¹². »

La réponse à cette angoisse du chaos est typiquement de vouloir y mettre de l'ordre. Or, les habitants de la Bibliothèque n'entreprennent pas la rédaction d'un index ou d'une encyclopédie, et ce, pour deux raisons fondamentales : d'une part, cette encyclopédie existe déjà – puisque tous les livres existent –; d'autre part, il leur est impossible de distinguer les parcelles de savoir contenues dans la Bibliothèque de tout ce qu'elle contient d'erroné. Cela ne les empêche toutefois pas d'être en quête perpétuelle de cette « encyclopédie ». Nous y reviendrons.

Dans une autre nouvelle, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », Borges aborde l'encyclopédisme d'une manière bien plus directe en imaginant l'envahissement du réel par un monde imaginaire, d'abord apparu dans un exemplaire de l'*Encyclopædia Britannica*, puis dans une encyclopédie complètement dédiée à ce monde, *A First Encyclopædia of*

¹² Marcel Le Goff, *Jorge Luis Borges : L'univers, la lettre et le secret*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 93.

Tlön. La raison qui a poussé une société secrète à créer Uqbar, Tlön, puis Orbis Tertius, n'est pas évidente : « Une société secrète et bienveillante [...] surgit pour inventer un pays. Dans le vague programme initial figuraient les *études hermétiques*, la philanthropie et la cabale¹³. » Un des créateurs de Tlön et membre de cette société secrète, Ezra Buckley, semble avoir des motivations bien personnelles, partant d'une simple pulsion prométhéenne : « Buckley ne croit pas en Dieu, mais il veut démontrer au Dieu inexistant que les mortels sont capables de concevoir un monde¹⁴. »

Toutefois, certains indices permettent d'émettre l'hypothèse que Tlön est surtout un projet utopique en réaction à une réalité décevante¹⁵. Ces motivations appartiennent sans doute davantage à l'auteur qu'à la société secrète d'encyclopédistes, mais cette confusion se justifie facilement chez Borges, puisque la frontière entre réalité et fiction y est pour le moins poreuse et que le personnage Borges semble jouer un rôle central quant à la contamination du réel par Tlön. On peut dégager les raisons qui l'ont poussé à imaginer la création d'un monde peuplé d'idéalistes, grâce à la littérature, en comparant la nouvelle aux textes utopiques. Les auteurs de ces textes critiquent la réalité en imaginant les fondements d'un monde idéal qui serait à l'opposé du leur.

Selon Marcel Le Goff, « [...] "Tlön" est le prétexte à partir duquel on s'autorise la plus fabuleuse invention d'un autre monde, dont la naissance est peut-être due, en ces années de guerre cruelle, à l'extrême désespoir qu'engendre le spectacle du monde réel¹⁶. » Les indices qui vont dans ce sens sont nombreux. D'une part, l'étape qui suit Tlön, « cette compilation d'un monde illusoire¹⁷ », se nomme l'*Orbis Tertius*, le « Troisième Monde » en latin, qui peut évoquer, entre autres, le Troisième Reich nazi. Le lien avec les grandes idéologies fascistes et la Deuxième Guerre mondiale va plus loin. Borges décrit les Tlönien(ne)s comme congénitalement idéalistes. Il explique que c'est sans doute une des raisons qui firent que le monde réel résista si peu à l'invasion :

¹³ Jorge Luis Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », Trad. de l'espagnol par Paul Verdoye, In *Œuvres complètes*, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Éditions Gallimard, 1993, p. 463.

¹⁴ *Ibid.*, p. 464.

¹⁵ Cette nouvelle a été écrite en 1940 alors que le contexte sociopolitique mondial était particulièrement oppressant et que les idéologies fascistes et totalitaires dominaient tous les esprits.

¹⁶ Le Goff, *op. cit.*, p. 239.

¹⁷ Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *op. cit.*, p. 464.

Presque immédiatement, la réalité céda sur plus d'un point. Certes, elle ne demandait qu'à céder. Il y a dix ans il suffisait de n'importe quelle symétrie ayant une apparence d'ordre – le matérialisme dialectique, l'antisémitisme, le nazisme – pour enflammer les hommes. Comment ne pas se soumettre à Tlön, à la minutieuse et vaste évidence d'une planète ordonnée¹⁸?

On perçoit bien le désarroi de Borges quant à la facilité avec laquelle le monde accepta ces nouvelles idéologies totalitaires, alors pourquoi ne pas imposer une idéologie idéaliste en lieu et place? Personne ne s'y opposera. Le personnage Borges lui-même semble passif, puisque la nouvelle se termine alors qu'il affirme ne pas se soucier de la transformation de sa planète et continue simplement son travail de traduction. Il faut toutefois noter que cet idéal échappe à certains pièges des grandes idéologies, notamment la pensée unique : sur Tlön, « un livre qui ne contient pas son contre-livre est considéré comme incomplet¹⁹. » On ne peut être plus éloigné du « Petit livre rouge » de Mao (*Citations du Président Mao Zedong*, 1966) ou du *Mein Kampf* de Hitler (1925).

D'autres raisons, beaucoup plus caractéristiques des préoccupations typiquement borgésiennes, peuvent justifier la création de Tlön. Par exemple, le concept d'auteur unique traverse l'œuvre entière de Borges, qu'il remet sans cesse en cause, notamment dans des nouvelles comme « Pierre Ménard, auteur du "Quichotte". » Dans un des articles de la *First Encyclopaedia of Tlön*, on apprend que sur Tlön « la conception du plagiat n'existe pas : on a établi que toutes les œuvres sont l'œuvre d'un seul auteur, qui est intemporel et anonyme²⁰. » Cette particularité de Tlön permet d'échapper à cette conception romantique de l'auteur tout-puissant, créateur unique et inspiré.

2.2 Les encyclopédistes

Très souvent, les grands projets encyclopédiques sont associés à un seul individu, un peu mythique, qui porte sur ses épaules un travail colossal. Dans la réalité, la très grande majorité des encyclopédies publiées sont le produit de la collaboration de grandes équipes, composées souvent de spécialistes de différents domaines. Le cas des

¹⁸ *Ibid.*, p. 466.

¹⁹ *Ibid.*, p. 462.

²⁰ *Ibid.*, p. 461.

encyclopédies fictives est un peu différent puisqu'une aura de mystère entoure souvent leur production et confère à leur créateur une réputation presque mystique, souvent renforcée par la présence de sociétés secrètes, de sectes, autour d'eux. C'est le cas pour l'*Encyclopedia Galactica* dont Hari Seldon est l'instigateur et pour l'*Encyclopédie du savoir relatif et absolu*²¹, création exclusive d'Edmond Wells. On peut percevoir chez ces personnages l'influence de certains encyclopédistes réels, comme Diderot ou Leibniz, par leurs idéaux rationalistes et leurs ambitions totalisantes, et la récurrence des références à des sociétés comme les rose-croix, dont la mention apparaît chez Borges et chez Werber.

Si, par définition, les encyclopédies tendent à vouloir éliminer toute forme de subjectivité en gommant la paternité des articles, il semble paradoxal que ces projets soient souvent associés à des personnalités aussi fortes. La réponse à ce paradoxe tient sans doute dans l'objectif même de ces personnages plus grands que nature : l'encyclopédie est, par essence, utopique. Considérant l'importance qu'ils revêtent dans chacun des textes, il est nécessaire d'observer de manière détaillée comment se définissent ces personnages. Ainsi, après nous être interrogée sur la raison qui motive la création encyclopédique, nous nous intéresserons à ses créateurs.

Hari Seldon est un personnage singulier, sa première apparition dans l'univers fictionnel d'Asimov étant plutôt inhabituelle : d'abord un fantôme, il ne prend vie (aux yeux des lecteurs) que onze ans plus tard. Comme nous l'avons mentionné précédemment, *Foundation* n'est pas d'abord publié sous forme de roman, mais comme une suite de nouvelles parues dans *Astounding Science Fiction* à partir de 1940. Le premier texte publié est devenu le deuxième chapitre du roman. Ce détail a son importance, puisque cette fameuse nouvelle se déroulait 50 ans après la mort d'Hari Seldon. Isaac Asimov n'a décidé d'écrire le chapitre introductif, « The Psychohistorians », qui montre les derniers mois de la vie du psychohistorien, qu'à la demande de son éditeur.

²¹ Nous utiliserons désormais l'acronyme *ESRA* pour faire référence à l'*Encyclopédie du savoir relatif et absolu*, acronyme proposé par Bernard Werber dans sa préface au *Livre secret des fourmis*.

Comment découvrons-nous Hari Seldon²² à la lecture du roman? En exerçant, à la limite même du paratexte, se trouve un extrait de l'article « Hari Seldon » de l'*Encyclopedia Galactica*. On est frappé par l'étrange absence d'informations pertinentes le concernant :

Hari Seldon – ...born in the 11,988th year of the Galactic Era; died 12,069. The date are more commonly given in terms of the current Foundational Era as – 79 to the year 1 F.E. Born to middle-class parents on Helicon, Arcturus sector (where his father, in a legend of doubtful authenticity, was a tobacco grower in the hydroponic plants of the planet), he early showed amazing ability in mathematics. Anecdotes concerning his ability are innumerable, and some are contradictory. At the age of two, he is said to have... ...Undoubtedly his greatest contributions were in the field of psychohistory. Seldon found the field little more than a set of vague axioms; he left it a profound statistical science... ...The best existing authority we have for the details of his life the biography written by Gaal Dornick who, as a young man, met Seldon two years before the great mathematician's death. The story of the meeting... **ENCYCLOPEDIA GALACTICA**²³.

Ainsi, Seldon nous est d'emblée présenté comme un banal mathématicien qui aurait fait une grande découverte, un peu par hasard et un peu grâce à un génie naturel. Ce qui attire toutefois l'attention est cette mention d'une « légende » à propos de ses origines paternelles. Comment un simple mathématicien peut-il générer des légendes sur ses origines? L'autre élément qui frappe à la lecture est la présence de coupures dans le texte qui excluent toutes les anecdotes, tous les détails sur sa vie qui contribueraient à le rendre plus humain, plus réel. Ces coupures sont assez amusantes puisqu'elles surviennent au cœur même de phrases qui s'annonçaient particulièrement révélatrices. Ainsi, cet exerçant annonce ce personnage qui se révélera être un mystérieux savant devenu prophète, dont on sait très peu de choses en dehors de sa découverte majeure : la psychohistoire.

Au fil du texte, Seldon apparaît sous différents angles qui correspondent à plusieurs figures archétypales : le scientifique, l'idéaliste et le prophète. S'il se révèle d'abord et avant tout comme un véritable scientifique (dans la première partie), il devient rapidement un mythe dans les chapitres subséquents. Cette mythification qui tire son

²² De nombreux lecteurs d'*Astounding Science Fiction* furent déçus de voir se matérialiser le (déjà) mythique Hari Seldon dans la peau d'un vieil homme manipulateur.

²³ Isaac Asimov, *Foundation*, Trad. de l'anglais par Jean Rosenthal, Coll. Présence du Futur, Paris et New York, Éditions Denoël et Doubleday, 1966 [1951], p. 3. Je reproduis l'article intégralement, les points de suspension y compris.

origine de l'ignorance (voulue par Seldon lui-même) des personnages à son égard ne permet pas de s'en faire une idée très précise ou réaliste. Mais revenons d'abord à son rôle social de savant. « The Psychohistorians » se conclut sur un procès où Seldon doit défendre ses conclusions scientifiques, à savoir que la chute de l'Empire galactique et de sa capitale, Trantor, est imminente. Assertion qui est perçue comme une trahison et une menace à la cohésion de l'Empire. Son interrogatoire se déroule ainsi :

Q. You are sure that your statement represents scientific truth? A. I am. Q. On what basis? A. On the basis of the mathematics of psychohistory. Q. Can you prove that this mathematics is valid? A. Only to another mathematician. Q. (with a smile) Your claim then is that your truth is of so esoteric a nature that it is beyond the understanding of a plain man. It seems to me that truth should be clearer than that, less mysterious, more open to the mind. A. It presents no difficulties to some minds. The physics of energy transfer, which we know as thermodynamics, has been clear and true through all the history of man since the mythical ages, yet there may be people present who would find it impossible to design a power engine. People of high intelligence, too²⁴.

Cette réaction est courante chez les savants de pointe à qui on demande de vulgariser leurs découvertes pour des profanes qui n'ont pas les bases théoriques pour comprendre. Cette incapacité est fort mal perçue (dans la réalité, comme dans *Foundation*) par le public, d'autant plus que la psychohistoire est facilement associée aux sciences occultes (la divination, par exemple). Seldon est d'ailleurs surnommé Raven Seldon, évoquant Cassandre : « they call him Raven. Slang, you know. He keeps predicting disaster²⁵. » Or, Seldon ne prédit pas le désastre pour provoquer la panique ou pour jouer au prophète, mais par idéalisme. Alors que le juge lui demande pourquoi ils devraient se préoccuper d'un problème qui n'aura aucune conséquence avant plusieurs générations, il répond que c'est par simple humanisme, terme bien peu souvent associé à la recherche scientifique, et en particulier aux mathématiques. Mais devant quel autre choix est placé Seldon? Sa mort approche et il devra confier la suite de son projet aux futures générations, ce qui demande beaucoup d'idéalisme et d'abnégation. À la suite du procès, Seldon fonde une communauté d'encyclopédistes sur la planète Terminus, et ce sont eux qui seront véritablement les artisans de l'*Encyclopedia Galactica* :

²⁴ *Ibid.*, p. 32.

²⁵ *Ibid.*, p. 17.

All my project; my thirty thousand men with their wives and children, are devoting themselves to the preparation of an "Encyclopedia Galactica." They will not complete it in their lifetimes. I will not even live to see it fairly begun. But by the time Trantor falls, it will be complete and copies will exist in every major library in the Galaxy²⁶.

Le chapitre suivant, « The Encyclopedists » (première nouvelle de la série écrite et publiée par Asimov), s'ouvre sur une courte description de l'organisation de la Fondation : le *Board of Trustees*, constitué exclusivement d'encyclopédistes dirigé par le Dr Lewis Pirenne, gère l'*Encyclopedia Foundation Number One*. Cette fondation est située sur la planète Terminus et en occupe toute la surface. Mais avec la succession des générations, les encyclopédistes ayant fait des enfants, toute une communauté doit cohabiter avec la fondation encyclopédique sur une planète isolée et sans ressource. Sous le *Board of Trustees*, le maire, Salvor Hardin, doit gérer les affaires municipales et la politique locale. Tout ce deuxième chapitre met essentiellement en scène deux crises politiques sur Terminus : une interne, entre les encyclopédistes et le maire de Terminus; une externe, entre la Fondation et un royaume voisin plutôt barbare, Anacreon.

Le *Board of Trustees* est dans une situation hasardeuse, comme un laboratoire de génétique implanté au centre d'une communauté rurale à l'époque féodale. Leur savoir scientifique, mais surtout technique, leur confère un certain pouvoir sur les peuples plus ou moins barbares qui les entourent, mais leur statut de savant n'a aucune valeur dans la hiérarchie féodale, essentiellement basée sur la noblesse de sang et les hauts faits d'armes. La menaçante planète Anacreon correspond bien à ce modèle : un royaume dont l'économie est surtout paysanne. Lorsqu'un ambassadeur anacreonien vient visiter la Fondation, il est choqué par l'absence de titre de noblesse du Dr Pirenne.

Le problème des encyclopédistes devient vite évident : ils refusent le rôle politique qu'ils ont à jouer pour ne s'intéresser qu'à la production de leur encyclopédie. La figure d'Hari Seldon redevient alors centrale : à chaque « crise Seldon », un hologramme préenregistré du psychohistorien apparaît dans un caveau pour conseiller ses encyclopédistes. Ceux-ci ont une confiance aveugle en leur fondateur qui apparaît, tel un spectre, en prophète tout-puissant. Les disciples de Seldon, les encyclopédistes,

²⁶ *Ibid.*, p. 38.

placent leur mission au-dessus de toutes autres considérations, ce qui ne manque pas d'exaspérer le maire, Salvor Hardin. Leur manque total de réalisme s'exprime bien dans leur façon de définir la Fondation aux visiteurs : « A State-supported scientific institution and part of the personal domain of his august majesty, the Emperor²⁷ »; et plus loin: « Terminus is not a planet, but a scientific foundation preparing a great encyclopedia²⁸. » Bien sûr, cela n'impressionne personne dans cette région de la galaxie, seule la politique peut venir à bout de la crise.

Au fil des chapitres, qui s'écoulent sur plusieurs générations, les stratégies de la Fondation changent pour maintenir leur hégémonie dans la région périphérique de la galaxie : une de ses stratégies est d'implanter une nouvelle religion, Hari Seldon jouant le rôle de prophète. Certaines manifestations langagières de ses peuples en sont une conséquence évidente : « In the name of the Galactic Spirit and of his prophet, Hari Seldon, and of his interpreters, the holy men of the Foundation²⁹. » Le mythe Seldon dépasse largement les limites de ce premier roman. Il est la clé de voûte de l'univers complexe de la série *Foundation* qui compte désormais sept romans, mais il est également devenu un des personnages les plus célèbres de l'âge d'or de la Science-fiction américaine.

Dans le roman *Les Fourmis*, un personnage similaire à Hari Seldon sert de moteur au projet encyclopédique : Edmond Wells³⁰, dont le nom évoque H.G. Wells, célèbre auteur de science-fiction. À l'image de Seldon, un personnage plus grand que nature, son mythe dépasse largement les détails de son existence (fictive). Comme *Foundation*, *Les Fourmis* débute avec un extrait d'une encyclopédie fictive, dans ce cas, l'*ESRA*. L'article n'est pas une biographie de Wells, mais un texte qu'il a signé. En effet, Edmond Wells est l'unique auteur de tous les articles de son encyclopédie, contrairement aux projets de

²⁷ *Ibid.*, p. 59.

²⁸ *Ibid.*, p. 62.

²⁹ *Ibid.*, p. 158.

³⁰ Tout comme Hari Seldon a pu l'être pour Asimov, le personnage d'Edmond Wells est central dans l'œuvre de Bernard Werber et revient dans plusieurs de ses romans, comme la série débutant avec *Les Thanatonautes* et celle avec *Nous, les dieux*.

la Fondation, et de la création de Tlön (comme nous le verrons un peu plus loin), qui sont des créations essentiellement collectives.

Alors que s'ouvre le récit, Edmond Wells vient tout juste de mourir, tué par des guêpes. Le protagoniste de la première partie, son neveu, Jonathan Wells, qui vient d'hériter de sa maison, se renseigne sur cet étrange oncle qu'il n'a pas vraiment connu. Cette façon de découvrir la figure centrale du récit contribue à sa mythification aux yeux de Jonathan et aux yeux des lecteurs, tout comme pour Hari Seldon. Gilbert Millet écrit qu'« Edmond Wells, figure autour de laquelle tourne l'action, [...] n'est qu'un fantôme³¹. » Ainsi, les seules informations que nous ayons pour le définir sont les témoignages de ceux qui l'ont connu et les extraits de *l'ESRA* qui ponctuent le récit. Au fil du texte, on comprend rapidement que Wells était un homme asocial, passionné (voire même obsédé), rationnel, mais surtout très idéaliste. L'idéalisme scientifique semble être au centre de toute sa vie et de toutes ses actions : « [...] il essayait d'obtenir le "savoir absolu". [Sa soeur], croyant dès l'âge de dix ans aux vies antérieures, pensait qu'il était une réincarnation d'Einstein ou de Léonard de Vinci³². » Si cette dernière comparaison peut surprendre, elle contribue à transformer le personnage en mythe en l'associant à des savants qui ont eu une très grande importance dans l'histoire des sciences, mais la ressemblance va plus loin. À la fin de sa vie, Einstein était obsédé par l'idée de découvrir une théorie des champs unifiés, une explication globalisante des forces à l'œuvre dans l'univers. Ainsi, à l'image d'Einstein, Edmond Wells est en quête du savoir absolu, qui semble avoir pour lui une valeur transcendante. Toutefois, ce n'est pas par la religion ou la révélation qu'il tente de l'atteindre, mais par une méthode scientifique expérimentale très stricte. Cette obsession pour l'exhaustivité lui vient d'un désir profond de comprendre l'univers (du Big Bang au fonctionnement des cellules) et le rapproche des encyclopédistes qui aspirent, par définition, à une certaine forme d'exhaustivité (par accumulation).

³¹ Gilbert Millet, *Étude sur Les Fourmis de Bernard Werber*, Coll. Résonances, Paris, Ellipses, 2007, p. 57.

³² Bernard Werber, *Les Fourmis*, Coll. Le Livre de poche, Paris, Albin Michel, 1991, p. 18.

C'est dans une encyclopédie d'un genre bien particulier que Wells confine toutes ses découvertes. S'il est en quête d'absolu, une découverte l'obsède et transforme sa vie : la possibilité de communiquer avec les fourmis, qu'il considère comme une civilisation à part entière : « c'est une sorte de Christophe Colomb qui a découvert un autre continent entre nos orteils³³. » Ce motif du continent appliqué aux sciences est d'ailleurs récurrent chez Werber (voir *Les Thanatonautes*).

Wells ne revient jamais de son voyage sur le continent des fourmis, puisque son alliance avec elles causera sa perte, l'obligeant à passer le flambeau à son neveu et à la communauté qui se regroupe autour de lui. Leur philosophie étant celle du maître : « Il faut penser différemment, si on réfléchit comme on en a l'habitude on n'arrive à rien³⁴. » Cette communauté, forcée de vivre en harmonie puisque le retour en arrière est impossible, se trouve à partager une énergie inhabituelle. Jonathan en discute d'ailleurs avec un des nouveaux arrivants :

– Nous avons parfois l'impression de produire une énergie commune où chacun peut librement puiser. C'est étrange. – J'ai déjà entendu parler de ça, à propos des rose-croix et de certains groupes francs-maçons, [...]. Ils nomment ça *egregor* : le capital spirituel du "troupeau". Comme une bassine où chacun déverse sa force pour en faire une soupe qui profite à chacun³⁵...

Ce lien qu'établit l'auteur entre les rose-croix et la communauté des *Fourmis* est récurrent puisque cette société secrète semble croiser bien souvent le chemin des encyclopédistes : Leibniz aurait été, selon certains, un rosicrucien³⁶ et Borges établit le même genre de rapport que Werber entre la société secrète qui publie l'*Encyclopédie de Tlön* et les disciples de Christian Rosenkreutz. L'Ordre rosicrucien est une société secrète, à l'image des francs-maçons, qui s'intéressait tout particulièrement à l'alchimie. Les origines de l'Ordre sont nébuleuses : les historiens font remonter sa naissance au début du XVII^e siècle, alors qu'un groupe de protestants allemands s'est réuni autour de

³³ *Ibid.*, p. 281-282.

³⁴ *Ibid.*, p. 19.

³⁵ *Ibid.*, p. 296-297.

³⁶ Les avis divergent sur ce point. Jean-Michel Robert affirme que c'est le cas, alors que Renée Bouveresse émet des doutes à ce sujet.

trois textes fondateurs anonymes, dont les célèbres *Notae chymiques de Christian Rosenkreutz*, ce dernier étant un mystérieux pèlerin allemand du XV^e siècle qui aurait étudié l'occultisme au Moyen-Orient. Les rosicruciens actuels prétendent toutefois que l'origine de leur Ordre est beaucoup plus lointaine.

Considérant le mystère et l'incertitude qui entourent les rose-croix, il n'est pas très surprenant que Borges s'y soit intéressé et l'ait intégré à une de ses nouvelles, « Tlön Uqbar Orbis Tertius. » Beatriz Sarlo explique que

Formed by language, Tlön has its origins in one of Borges's favourite forms of textuality : the encyclopaedia, in this case a pirate copy of Borges's beloved *Encyclopaedia Britannica*. It also emerges from the activity of a sect, an organizational form that also fascinated him³⁷.

Dans cette nouvelle, la société secrète qui a inventé Uqbar, puis Tlön, grâce à une encyclopédie, est très peu décrite puisque le personnage Borges n'apprend son existence qu'à la toute fin. Toutefois, dans son enquête il croise rapidement le nom de Johannes Valentinus Andrea, qui serait l'auteur d'un des trois livres ayant servi à la rédaction de l'article « Uqbar », présent dans l'exemplaire unique de l'*American Cyclopaedia*. Borges nous apprend ensuite, grâce à un livre de De Quincey, que Andrea serait « un théologien allemand qui, au début du XVII^e siècle, avait décrit la communauté imaginaire de la Rose-Croix – que d'autres fondèrent ensuite à l'instar de ce qu'il avait préfiguré lui-même³⁸. » Dans la réalité, la paternité d'Andrea est incertaine bien qu'il ait lui-même revendiqué, dans sa biographie, l'écriture des *Notae chymiques de Christian Rosenkreutz*. Dans le récit de Borges, il semblerait qu'Andrea aurait fait partie de cette communauté qui créa Tlön puisqu'il affirme que « c'est de cette première époque que date le livre curieux d'Andréa³⁹. » Par cette simple mention, Borges évoque toute une histoire parallèle qui se serait déroulée dans l'ombre, jusqu'au récent envahissement par Tlön. Alors qu'ils discutent entre eux des possibles origines de Tlön, Borges et ses amis se demandent :

Quels furent les inventeurs de Tlön? Le pluriel est inévitable, car l'hypothèse d'un seul inventeur – d'un Leibniz infini travaillant dans les ténèbres et dans la modestie – a été

³⁷ Beatriz Sarlo, *op. cit.*, p. 68-69.

³⁸ Jorge Luis Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *op. cit.*, p. 454.

³⁹ *Ibid.*, p. 464.

écartée à l'unanimité. On conjecture que ce *brave new world* est l'œuvre d'une société secrète d'astronomes, de biologistes, d'ingénieurs, de métaphysiciens, de poètes, de chimistes, d'algébristes, de moralistes, de peintres, de géomètres... dirigés par un obscur homme de génie⁴⁰.

Dans le « post-scriptum de 1947 » (qui a vraisemblablement été écrit en 1940 comme l'ensemble du récit), on apprend finalement la vérité sur les inventeurs d'Uqbar et de Tlön. Au-delà de cette société secrète, dont firent partie George Berkeley et Dalgarno, Ezra Buckley fournit l'impulsion qui transforma le simple projet (européen) de création d'un pays en entreprise colossale (américaine) d'invention d'une planète. Toutefois, Buckley n'a rien de commun avec les grands encyclopédistes idéalistes, au contraire. Fataliste et défenseur de l'esclavage, son projet encyclopédique tient davantage d'un fantasme de création athée que d'un espoir en l'humanité et sa pérennité. De plus, c'est lui qui décide de garder secrète Tlön, pour une raison un peu obscure d'ailleurs (le narrateur parle simplement de son nihilisme). *L'Encyclopédie de Tlön* est l'opposé d'une véritable encyclopédie et les raisons évoquées dans *Foundation* et dans *Les Fourmis* pour éviter sa diffusion ne tiennent pas ici. En effet, *L'Encyclopédie de Tlön* n'est pas le réceptacle des savoirs du monde, mais la description d'un monde fantasmé. Il est intéressant de noter que Borges qualifie les créateurs d'Orbis Tertius (la version définitive de Tlön) de « modestes démiurges », faisant référence à la nature prométhéenne de la création encyclopédique aussi bien qu'à son hermétisme.

2.3 L'aventure utopique de l'encyclopédisme

Une encyclopédie est, au sens propre, utopique. Son objectif étant de réunir tout le savoir du monde (ou même d'un domaine précis), son aboutissement est un projet impossible qui ne peut avoir de réalité physique (d'où le non-lieu). Le modèle de l'utopie (ou de la dystopie) apparaît d'ailleurs régulièrement dans les romans et les nouvelles à l'étude. Dans chacun des récits, il existe ce non-lieu, ce centre du labyrinthe, qui contient le savoir : les encyclopédistes s'organisent souvent autour de ce centre en communautés. Mais l'impossibilité de l'encyclopédie n'est pas que théorique, son organisation l'est

⁴⁰ *Ibid.*, p. 456-457.

également : la cohabitation et la collaboration d'une multitude d'auteurs spécialistes, qui doivent mettre de côté compétition et ambitions personnelles pour travailler de pairs, sont loin d'aller de soi. Un bon exemple de cet idéalisme de l'encyclopédisme est le projet proposé par Leibniz :

La Bibliothèque de Hanovre dont il a la charge doit servir de base à l'élaboration d'une Encyclopédie, toujours à jour des dernières découvertes. Ce projet d'une Encyclopédie universelle est l'un de ses grands rêves et c'est à Hanovre que Leibniz entrevoit la possibilité de le réaliser. Il veut aussi organiser des Archives d'État, fonder des sociétés pour l'avancement des sciences, des journaux scientifiques et surtout créer des académies. Devant la nécessité de coordonner et de classer les connaissances humaines, il devient membre des sociétés scientifiques existantes [...] Beaucoup de projets que Leibniz ne réalisera pas⁴¹.

L'entreprise leibnizienne sert de modèle à l'encyclopédisme fictif : visées absolues et échec inévitable. Dans cette section, nous nous intéresserons plus précisément au premier aspect, l'idéalisme du projet encyclopédique, alors que son échec sera l'objet de la section suivante.

Les expériences utopiques fascinent Bernard Werber et tiennent une grande place dans son univers. Il définit l'utopie dans son *Livre des fourmis* : « Le mot Utopie a été inventé en 1516 par l'Anglais Thomas More. Du grec *U*, préfixe négatif et *topos*, endroit. Utopie signifie donc en grec "Qui ne se trouve en aucun endroit"⁴². » D'autres articles à propos de tentatives historiques de créer un modèle social moins aliénant se multiplient dans les livres de Werber. Dans le roman *Les Fourmis*, le concept d'utopie tient une place double : l'obsession de Jonathan Wells et l'œuvre de son oncle Edmond.

En effet, Jonathan Wells a cette volonté ancienne d'adopter un mode de vie communautaire, ce qui explique l'aisance avec laquelle il s'adapte à sa nouvelle existence :

Vous savez, longtemps j'ai cherché une manière de faire coexister mes amis autour de moi. J'ai tenté les communautés, les squats, les phalanstères... Je n'y arrivais jamais. J'avais fini par penser que je n'étais qu'un doux utopiste, pour ne pas dire un imbécile.

⁴¹ Jean-Michel Robert, *Leibniz, vie et œuvre, suivi de L'Éloge de Leibniz par Fontenelle*, Coll. Agora. Paris, Pocket, 2003, p. 57.

⁴² Bernard Werber, *Le livre secret des fourmis : Encyclopédie du savoir relatif et absolu*, Paris, Albin Michel et Le Livre de Poche, 1993, p. 256.

Mais ici... ici il se passe des choses. Nous sommes bien obligés de cohabiter, de nous compléter, de penser ensemble. Nous n'avons pas le choix : si nous ne nous entendons pas, nous mourrons. Et il n'y a pas de fuite possible. Or, je ne sais pas si cela vient de la découverte de mon oncle ou de ce que nous apprennent les fourmis par leur simple existence au-dessus de nos têtes, mais pour l'instant notre communauté marche du feu de Dieu⁴³!

Cette communauté s'articule autour du savoir : son partage et sa quête. C'est *L'Encyclopédie du savoir absolu et relatif* en elle-même qui réunit les différents personnages pour former la communauté, puisque c'est ce qui pousse Jonathan à continuer le travail de son oncle. *L'ESRA* nous est révélée à travers les articles qui ponctuent le texte (et le contaminent parfois, par de longs passages didactiques qui interrompent le récit), mais aussi par ce qu'en disent les personnages. Jonathan explique qu'elle comprend 288 chapitres et porte en elle les germes d'un dialogue inédit avec une civilisation animale. Cette communication est utopique puisqu'il ne s'agit pas simplement de maîtriser une langue, pour comprendre un peuple. Si Wells a pu créer une interface permettant de dialoguer avec la reine des fourmis, le bruit culturel qui entrave la communication est bien trop important pour que s'établisse une véritable compréhension mutuelle. Cette incompréhension mène les deux interlocuteurs à leur perte : la reine Belo-kiu-kiuni est assassinée par sa fille Chli-pou-ni, qui refuse toute communication avec les humains et les condamne du même souffle.

D'une certaine façon, c'est *l'ESRA* qui fait naître la civilisation myrmécéenne, puisque les lecteurs n'admettent pas d'emblée l'existence d'une telle civilisation, particulièrement ceux qui ne sont pas entomologistes. Si le titre de l'encyclopédie, qui fait référence au caractère paradoxalement absolu et relatif du savoir, nous permet de comprendre sa nature idéaliste, très peu de détails concernant la matérialité de *l'ESRA*, sa création ou son contenu exact sont révélés. Cette indétermination est sans doute liée à son développement continu, autant pour les personnages que pour l'auteur lui-même. Il ne faut pas oublier que *l'ESRA* a une nature double : fictive et réelle, et la frontière entre les deux est difficile à tracer. Werber explique dans sa préface au *Livre des fourmis*, publié en 1993, comment cette idée est apparue et s'est développée :

⁴³ *Ibid.*, p. 296.

J'ai commencé à rédiger l'Encyclopédie à l'âge de 14 ans. C'était un gigantesque fourre-tout dans lequel je jetais tout ce qui me plaisait. Par la suite, je devins journaliste scientifique dans un hebdomadaire parisien et je rencontrai les plus grands chercheurs mondiaux. Dès lors, l'Encyclopédie s'enrichit encore d'informations parfois exclusives. [...] Dans le roman, j'attribuai cette Encyclopédie du savoir relatif et absolu (ESRA pour les initiés) à un certain professeur Edmond Wells qui n'a jamais existé. Mais l'Encyclopédie, elle, est bien réelle⁴⁴.

Cette entreprise revêt certaines caractéristiques du postmodernisme (l'écriture par fragments, l'abandon de la hiérarchie des savoirs, la réécriture de l'Histoire d'un point de vue marginal – celui des utopistes, des alchimistes, des savants fous et des fourmis), mais on ne peut pas qualifier le texte de postmoderne pour autant, puisque la conception absolue du savoir demeure présente dans la pensée rationaliste qui le traverse. En affirmant qu'il a eu accès aux plus grands spécialistes pour son encyclopédie, mais qu'il ne faut pas la prendre au sérieux, Werber entretient volontairement l'ambiguïté. Nous verrons dans le dernier chapitre de ce travail que cette incertitude quant à la réalité de cette encyclopédie, mais surtout quant à sa crédibilité scientifique crée un effet de lecture des plus intéressants.

Le cas de *Foundation* diffère de celui des *Fourmis*. Contrairement à l'*ESRA*, l'*Encyclopedia Galactica* n'a pas de véritable matérialité puisqu'aucun des personnages ne manipule l'encyclopédie. Elle demeure un simple projet tout au long du récit, les seuls extraits accessibles aux lecteurs apparaissant en exergue de chaque chapitre. Lors de la première occurrence, une note de bas de page explique d'où sont tirés ces extraits : « All quotations from the Encyclopedia Galactica here reproduced are taken from the 116th Edition published in 1020 F.E. by the Encyclopedia Galactica Publishing Co., Terminus, with permission of the publishers⁴⁵. » Si ces indications d'édition semblent précises, elles sont plus ambiguës qu'il n'y paraît. D'une part, lorsqu'il est confronté à cette référence, le lecteur n'est pas en mesure de comprendre à quel calendrier réfère cette date, ni ce qu'est Terminus. Si l'on comprend rapidement que « 1020 F.E. » signifie 1020 de la *Foundation*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 9-11.

⁴⁵ Asimov, *op. cit.*, p. 3.

Era, aucun des romans de la série des *Foundation* ne va aussi loin dans la chronologie et le projet d'encyclopédie est très vite abandonné, aussi tôt que l'an 50 F.E. Au tout début du deuxième chapitre, Lewis Pirene, président du *Board of Trustees of the Encyclopedia Committee*, évoque ce qu'ils ont accompli jusque-là :

Fifty years now; fifty years to establish themselves and set up Encyclopedia Foundation Number One into a smoothly working unit. Fifty years to gather the raw material. Fifty years to prepare. It had been done. Five more years would see the publication of the first volume of the most monumental work the Galaxy had ever conceived. And then at ten-year intervals – regularly – like clockwork – volume after volume. And with them there would be supplements; special articles on events of current interests, until⁴⁶ –

Mais rien ne prouve, en dehors des extraits – qui sont à la limite du paratexte, puisqu'ils ne sont jamais évoqués dans la narration –, que ces prévisions ne se soient jamais réalisées. Les crises politiques qui secouent la Fondation et les révélations posthumes d'Hari Seldon laissent plutôt présumer le contraire. Aucune réponse ne sera apportée à cette indétermination. *L'Encyclopedia Galactica* n'est pas une série de tomes reliés, bien rangés dans une bibliothèque, et ne le sera jamais. Elle renvoie à un ensemble de connaissances sans matérialité, sur une planète dont on ignore presque tout : Terminus ne possède pas de ressource naturelle, se situe loin du centre politique de l'Empire et s'oppose à la barbarie des planètes voisines. Un véritable non-lieu.

L'encyclopédie a un rôle essentiellement métaphorique dans le récit : le savoir comme bouée de sauvetage contre la décadence et la régression culturelle et technologique. Cet aspect utopique du projet évoque sans doute l'*Encyclopédie des Lumières*. « The first colonists settled on the planet Terminus in the belief that Seldon's Plan would diminish the barbaric interregnum if the most important knowledge of the Galaxy could be gathered in a giant encyclopedia for future generations⁴⁷. » Cette référence aux générations futures rappelle les « neveux » de Diderot qui, « devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux & plus heureux⁴⁸ » et exprime l'idéal rationaliste des Lumières, idéal que partage ouvertement Asimov.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 50.

⁴⁷ Jean Fiedler et Jim Mele, *Isaac Asimov*, New York, Frederick Ungar Publishing Co., 1982, p. 7.

⁴⁸ Diderot, *op. cit.*

Toutefois, contrairement à l'*Encyclopédie* de Diderot, l'*Encyclopedia Galactica* est essentiellement un projet d'accumulation des savoirs et non de synthèse ou d'organisation, un peu comme la Bibliothèque d'Alexandrie : « For the First Foundation, with its enormous task of compiling an encyclopedia of all knowledge, Asimov had in mind the Library at Alexandria, founded about 300 B.C. after the death of Alexander the Great and during the breakup of his empire⁴⁹. » Considérant qu'Asimov prétend s'être basé sur *The Decline and Fall of the Roman Empire* de Gibbon pour construire sa série *Foundation*, cette analogie n'est pas très surprenante. La destruction de la Bibliothèque d'Alexandrie annonçait sans doute le déclin de Rome en affaiblissant la périphérie de l'Empire (l'Égypte est bien loin de Rome), situation qui est semblable à celle de Terminus dans l'Empire galactique. Toutefois, Asimov n'est pas le seul à être fasciné par la mythique bibliothèque, puisque Borges s'en inspire également pour imaginer sa Bibliothèque de Babel.

Si l'univers représenté par le narrateur peut sembler bien sombre et la vision qui s'en dégage paraître pessimiste, la courte nouvelle évoque tout de même les grands textes utopiques. La version préliminaire à la nouvelle, « La Bibliothèque totale », s'ouvre sur cette phrase : « Le caprice, l'imagination ou l'utopie de la Bibliothèque totale comportent certains traits qu'il n'est pas difficile de prendre pour des vertus⁵⁰. » Elle est à l'image de l'univers : remplie de signes indécodables, de prime abord. Elle contient tout, mais on ne peut le comprendre aisément. Comme les hommes du XVII^e et du XVIII^e siècle, les habitants imaginés par Borges commencèrent graduellement à considérer la raison comme la réponse à la compréhension de l'univers :

Ce principe rationaliste, dont on peut encore suivre le fil depuis Leibniz jusqu'à Wittgenstein et, aujourd'hui, Searle, est donc poussé par l'ironie borgésienne jusqu'au paradoxe. La Bibliothèque contient "tout ce qu'il est possible d'exprimer", car toutes les combinaisons possibles des vingt-cinq éléments fondamentaux sont actualisées dans les ouvrages que consignent les étagères. Tout ce qui est rationnel est réel. Étant donné

⁴⁹ Joseph F. Patrouch Jr, *The Science Fiction of Isaac Asimov*. New York, Doubleday & Company Inc., 1974, p. 66-67.

⁵⁰ Borges, « La Bibliothèque totale », *Sur*, n° 59, août 1939, p. 13-16, tel que cité (et traduit) par Borges, *op. cit.*, p. 1578.

l'espoir soulevé par la découverte de cette loi garantissant l'intelligibilité du monde et de la pénétrabilité de tous les livres, on proclama donc *urbi et orbi* que "la Bibliothèque comprend tous les livres". On voit que c'est l'aventure extravagante du *rationalisme* que nous conte ici Borges⁵¹.

Cette découverte de la totalité de la Bibliothèque réjouit d'abord les habitants, tout comme le rationalisme a pu apporter un vent d'optimisme en Occident. Mais l'euphorie est de courte durée puisque Borges n'allait pas s'arrêter là :

Quand on proclama que la Bibliothèque comprenait tous les livres, la première réaction fut un bonheur extravagant. Tous les hommes se sentirent maîtres d'un trésor intact et secret. Il n'y avait pas de problème personnel ou mondial dont l'éloquente solution n'existât quelque part : dans quelque hexagone. L'univers se trouvait justifié, l'univers avait brusquement usurpé les dimensions illimitées de l'espérance. [...] À l'espoir éperdu succéda, comme il est naturel, une dépression excessive. La certitude que quelque étagère de quelque hexagone enfermait des livres précieux, et que ces livres précieux étaient inaccessibles, sembla presque intolérable⁵².

Pour un rationaliste, l'idée que l'univers perde son intelligibilité par son impossibilité à être décrypté est terrifiante. Et, puisque sa seule source de savoir se trouve dans les livres (aussi illisibles qu'ils puissent être), il part en quête de celui qui détiendrait une signification supérieure. Dans la nouvelle, cette quête a trois objets, selon les époques évoquées par le narrateur : les Justifications, le Livre des livres et l'Homme du Livre. Le premier type, les Justifications, sont des « livres d'apologie et de prophétie qui justifiaient à jamais les actes de chaque homme et réservaient à son avenir de prodigieux secrets⁵³. » Il est évident que personne ne trouva jamais de tels livres, bien qu'ils existent, puisque tous les livres existent. Considérant l'absence de classement dans la Bibliothèque, il faudrait les consulter tous pour en trouver un, et, même en posant l'hypothèse que c'est possible d'y arriver de son vivant, rien ne permettrait de l'identifier ensuite. Une quasi-infinité de Justifications mensongères, pour une seule véridique. Le deuxième objet de la quête des bibliothécaires nomades est bien plus intéressant en ce qui nous concerne, il s'agit du Livre des livres, le Catalogue des catalogues, autrement dit l'encyclopédie absolue de la Bibliothèque. « [Les] mystiques [...] prétendent que l'extase leur révèle une

⁵¹ Raphaël Lellouche, *Borges ou l'hypothèse de l'auteur*, Paris, Balland, 1989, p. 224.

⁵² Borges, « La Bibliothèque de Babel », *op. cit.*, p. 494-495.

⁵³ *Idem.*

chambre circulaire avec un grand livre également circulaire à dos continu, qui fait le tour complet des murs; mais leur témoignage est suspect, leurs paroles obscures : ce livre cyclique, c'est Dieu⁵⁴. » Mais c'est aussi l'encyclopédie idéale, utopique, du moins cette circularité le laisse penser, ainsi que ce lieu inconcevable : il ne peut exister de salle circulaire dans un monde composé uniquement d'hexagones qui s'emboîtent, sans compter son accès impossible considérant l'absence de porte pour y pénétrer, ultime non-lieu. Même dans les corridors de la Bibliothèque, cette hypothèse du livre circulaire est traitée avec circonspection : elle est vite rejetée par le narrateur, sa description se limitant à une simple parenthèse. Ce qui semble retenir davantage l'attention des bibliothécaires est ce Livre des livres, semblable à tout autre, mais les expliquant tous. Différentes méthodes pour le dénicher sont proposées, mais celle de l'Homme du Livre est tout particulièrement problématique :

Sur quelque étagère de quelque hexagone, raisonnait-on, il doit exister un livre qui est la clef et le résumé parfait *de tous les autres* : il y a un bibliothécaire qui a pris connaissance de ce livre et qui est semblable à un dieu. Beaucoup de pèlerinages s'organisèrent à sa recherche, qui un siècle durant battirent vainement les plus divers horizons⁵⁵.

Le raisonnement est tautologique : on ne peut trouver le livre, alors trouvons l'homme qui a lu le livre, mais celui-ci n'a pas pu le trouver, puisqu'il est introuvable. L'axiome de départ est faux. Ce n'est pas parce qu'il y a trop de livres qu'on ne peut trouver un Catalogue des catalogues, mais parce qu'il est impossible de distinguer le vrai du faux. Cette confusion s'instaure en règle dans l'univers borgésien. Tlön en est un autre exemple notable.

Le cas de « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » s'oppose aux autres utopies étudiées jusqu'ici puisqu'elle réussit, littéralement. De non-lieu, elle envahit le réel et le colonise. « Au début était le Verbe⁵⁶. » Rien n'est plus vrai chez Borges puisqu'une bonne partie de son univers fictionnel est basé sur ce principe. Le langage est à l'origine de tout et

⁵⁴ *Ibid.*, p. 492.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 496.

⁵⁶ « L'Évangile selon saint Jean », In *La Bible de Jérusalem*, chapitre 1, verset 1, Québec, Éditions Anne Sigier, 1979, p. 1841.

précède la réalité. Cette logique apparaît à trois niveaux différents dans la nouvelle : l'auteur Borges crée un monde fictif où le personnage Borges fait une étrange découverte, un article encyclopédique sur un pays qui n'existe pas; cet article mène à une encyclopédie complète qui est à l'origine de la création du monde de Tlön; finalement, les habitants de ce monde, les Tlönien, utilisent une langue qui exclut toute forme de causalité, ce qui permet de provoquer l'existence de tout ce qui est énoncé. Intéressons-nous particulièrement au deuxième cas, puisqu'il concerne l'encyclopédiste.

L'article « Uqbar » apparaît d'abord comme une singularité dans un exemplaire de l'*American Cyclopaedia*, normalement produite en série, comme toutes les autres encyclopédies. Par définition, une encyclopédie exclut l'unicité puisqu'elle entend démocratiser, pour le plus grand nombre, un savoir normalisé et consensuel. La simple existence d'un exemplaire unique va à l'encontre de ce principe, d'où la surprise des protagonistes dans le récit. L'unicité confère d'ailleurs une aura à cet exemplaire qui n'est pas sans rappeler cette aura de l'œuvre d'art, disparue à « l'ère de la reproductibilité technique », chère à Walter Benjamin.

Au fil de la nouvelle, le monde fictif d'Uqbar, puis de Tlön, se développe grâce aux renvois, non pas encyclopédiques (intratextuels), mais bien bibliographiques (intertextuels). Le développement, puis l'envahissement de Tlön se font au cours d'une enquête du personnage Borges et de ses amis qui traquent les références, d'un livre à l'autre, de Andrea à De Quincey, en passant par Berkeley. Ce labyrinthe intertextuel est essentiellement langagier et nous ramène à la création d'Uqbar et de Tlön, survenue à « la conjonction d'un miroir et d'une encyclopédie⁵⁷ ». Ces mondes imaginaires sont profondément ancrés dans le langage, tout comme notre monde, suivant la tradition judéo-chrétienne. Tlön n'a pas été créé par un Dieu unique, mais plutôt par une secte qui agit en tant qu'auteur collectif :

The existence of Tlön is based on an *als ob* presupposition, which is itself based on the power of language to produce a reality, or at least what from an idealist point of view might be called a reality. Formed by language, Tlön has its origins in one of Borges's favourite forms of textuality : the encyclopaedia, in this case a pirate copy of Borges's

⁵⁷ Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *op. cit.*, p. 452.

beloved *Encyclopaedia Britannica*. [...] The *First Encyclopaedia of Tlön* is a textual utopia, the perfect realm of philosophical fiction⁵⁸.

Uqbar, la version réduite et préliminaire de Tlön, est créé grâce à l'arbitraire du langage qui permet d'insérer dans l'ordre alphabétique, imposé par l'encyclopédie, une (quasi) infinité de mots. Dans le gouffre sémiotique qui s'ouvre entre deux signes, entre *Upsal* et *Ural-Altai Languages*, surgit un monde : Uqbar. C'est à l'intérieur même de ce monde que Tlön apparaît ensuite : « la littérature d'Uqbar était de caractère fantastique, ses épopées et ses légendes ne se rapportaient jamais à la réalité, mais aux deux régions imaginaires de Mlejnas et de Tlön⁵⁹... » Il est donc d'abord une région imaginaire d'un pays inventé, avant de devenir planète par les soins de Buckley. Cet emboîtement est intrigant, puisqu'il figure l'infini, celui du langage et de l'imaginaire, mais inquiète également. « Ce n'est pas d'imaginer des pays d'utopie qui inquiète en soi, c'est la tendance au réel de cet imaginaire, son intrusion sur le mode de l'existant qui soudain arrête et trouble⁶⁰. » Nous pouvons même ajouter que c'est la facilité avec laquelle il envahit le réel qui est troublante. Le personnage Borges explique, à la fin de la nouvelle, que « déjà dans les mémoires un passé fictif occupe la place d'un autre, dont nous ne savons rien avec certitude – pas même qu'il est faux⁶¹. »

2.4 L'échec du projet

Les projets encyclopédiques (réels et fictifs) sont donc utopiques par essence, l'échec à long terme est inévitable, comme nous le montrent Asimov et Werber. L'évolution du savoir se présente sous forme de continuum et elle tend à être infinie : il est donc vain de tenter de le fixer. Il ne pourra jamais s'agir que de l'image instantanée d'un ensemble de connaissances omettant son évolution.

Qu'est-ce ce qui explique l'échec de ces encyclopédies fictives? La structure labyrinthique (sans fil d'Ariane) inscrite dans *Les Fourmis* et dans « La Bibliothèque de

⁵⁸ Sarlo, *op. cit.*, p. 68-69.

⁵⁹ Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *op. cit.*, p. 454.

⁶⁰ Bernard Chouvier, *Jorge Luis Borges : l'homme et le labyrinthe*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1994, p. 100-101.

⁶¹ Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *op. cit.*, p. 466.

Babel » explique en partie cet échec. Ce labyrinthe cache un monstre (comme il se doit) : le pouvoir quasi infini que procure le savoir. Les encyclopédistes l'ont bien compris et ont entrepris la thésaurisation de leur œuvre, le cachant au centre d'une structure (physique) infranchissable (*Les Fourmis* et « La Bibliothèque de Babel ») ou derrière une organisation sociale sans faille (*Foundation* et « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius »). Cette dissimulation du savoir accumulé nous ramène au début de ce chapitre : si l'angoisse de la perte sert de motivation aux grands projets encyclopédiques, elle incite également à éviter la dispersion qui pourrait résulter de mouvements sociaux ou individuels (certaines communautés et certaines personnes ne valorisent pas le savoir de la même façon). Elle pose également la question du public qui se trouve complètement occultée dans les projets d'encyclopédies fictives, ce qui détourne le but même de tels projets : la diffusion d'un corpus de connaissance à une catégorie d'utilisateurs. Ces encyclopédies ne doivent pas être lues, un système complexe est d'ailleurs déployé pour empêcher la lecture. Edmond Wells fait tout pour éviter que quiconque tombe sur son *Encyclopédie du savoir relatif et absolu*; chez Borges, le labyrinthe est érigé en système; chez Asimov, le savoir théorique est dissimulé derrière l'obscurantisme de la religion et le pragmatisme du commerce.

Au fil de ses expériences sur les fourmis, le savant fictif Edmond Wells en vient rapidement à la conclusion que le savoir acquis ne peut être partagé avec quiconque : il juge trop dangereuse la tentation d'appliquer la structure sociale myrmécéenne à l'humanité et craint la réaction des humains en apprenant l'intelligence d'une autre espèce animale⁶². Toutefois, sa méfiance envers l'humanité est antérieure à sa découverte : « – Il paraît aussi qu'il écrivait une encyclopédie. – Ça, c'est plus ancien. [...] Je ne crois pas qu'il l'ait jamais montré à qui que ce soit. Connaissant Edmond, il a dû [la] cacher au fin fond de l'Alaska avec un dragon cracheur de feu pour le protéger⁶³. » Ce n'est pas en Alaska qu'il l'a cachée, mais au fond d'un réseau de corridors souterrains

⁶² On peut facilement imaginer la réaction des grandes religions monothéistes anthropocentristes.

⁶³ Werber, *Les Fourmis*, *op. cit.*, p. 35.

datant des persécutions contre les protestants, additionnés de portes à sens unique et de pièges. Dans une lettre accompagnant l'*ESRA*, Edmond Wells encourage son neveu à imiter Dédale en construisant un labyrinthe dans le but de protéger ses découvertes. Cette réalisation a pour effet de créer une communauté prisonnière du labyrinthe, mais détentrice d'un savoir unique (l'identité réelle des fourmis et le moyen de communiquer avec elles).

Au premier regard, la cave imaginée par Bernard Werber, sous l'appartement de la famille Wells ressemble à ce terrible labyrinthe. [...] On remarquera l'inversion du mythe grec. Il ne s'agit pas de se protéger d'un monstre en l'enfermant mais de protéger un secret en empêchant des gens moins désintéressés de s'en emparer et de tout gâcher [...]. Rempart qui dissimule ce qui doit rester caché, le labyrinthe joue dans *Les Fourmis* un autre rôle, [...] : celui qui s'y engage se confronte avec lui-même, devient meilleur et accède au secret que dissimule en son cœur le labyrinthe : celui de la communication entre les espèces⁶⁴.

Rite initiatique, le labyrinthe transforme ainsi ceux qui réussissent à le traverser. D'abord plongés dans leur inconscient, ils doivent faire face à leurs ombres qui les empêchent de « penser autrement », leitmotiv d'Edmond Wells, habileté qu'ils prouvent en résolvant l'énigme des allumettes⁶⁵. Chacun des personnages qui composeront finalement la communauté surmonte cette épreuve psychologique, notamment Lucie Wells, la femme de Jonathan, qui doit faire face à ses démons tout au long de sa descente :

Comme elle s'enfonçait de plus en plus loin dans cet univers des ténèbres, elle sentit la peur la gagner. Cette interminable descente le long du pas de vis de l'escalier avait fini par la plonger dans un état second, où il lui semblait s'engouffrer de plus en plus profondément à l'intérieur d'elle-même. [...] Des images de son enfance resurgirent. [...] Elle continuait de tourner, de descendre. D'avoir reconnu sa propre culpabilité avait libéré son corps de la peur et de ses douleurs oppressives⁶⁶.

Plus équilibrés, les personnages atteignent le centre du labyrinthe, mais le fil d'Ariane est coupé et le retour en arrière impossible. Ils vivent dans un isolement tel que, lorsque le fragile équilibre qui régit la vie de la petite communauté est brisé, la situation devient vite

⁶⁴ Millet, *op. cit.*, p. 98-99.

⁶⁵ Werber y fait souvent référence. Pour traverser une porte, il faut résoudre une énigme très simple en apparence : « Comment faire quatre triangles avec six allumettes ? » La réponse oblige à réévaluer sa façon de résoudre des problèmes puisqu'elle implique la troisième dimension : la pyramide.

⁶⁶ Werber, *Les Fourmis*, *op. cit.*, p. 111-112.

catastrophique. Dans son étude des *Fourmis*, Gilbert Millet explique l'échec symbolique de la cité Bel-o-kan et de la communauté humaine qui en dépend :

Bel-o-kan serait une sorte de tour de Babel au-dessus de Jonathan et des siens, un moyen d'accéder à la connaissance. Dans la Bible, les hommes étaient punis de leur orgueil les poussant à s'élever vers le ciel. La tour s'écroulait et la dispute s'introduisait avec l'intention des langues. Bel-o-kan est détruite, à la fin du roman, comme pour châtier les fourmis d'avoir voulu communiquer avec les hommes⁶⁷.

La fourmilière est à la fois l'arbre de la connaissance, puisqu'elle permet aux hommes d'acquérir un savoir, et la tour de Babel, puisqu'elle permet de contourner la différence langagière fondamentale qui entrave la communication entre ces deux civilisations animales que sont les Hommes et les fourmis. Est-ce une punition de Dieu qui cause la perte de cette utopie communicationnelle ou n'est-ce pas parce qu'elle est justement utopique? Pourquoi les utopies sont forcément des échecs? Pourquoi n'arrivent-elles pas à trouver un lieu? Sans doute parce que l'organisation sociale qu'elles proposent constitue un changement trop radical qui va à l'encontre de la nature humaine. De plus, leur perfection ne laisse aucune place à l'erreur, aux clinamens, aux changements, à l'évolution... On en revient à ce fantasme du cercle, image esthétique parfaite, qui poussa même un rationaliste comme Galilée à rejeter l'idée képlérienne d'une révolution elliptique des planètes. Dans *Les Fourmis*, c'est la pulsion destructrice des jeunes enfants abandonnés par leurs parents qui viendra à bout de la communauté utopique. Si les fourmis arrivent à vivre en communauté purement anarchique, il est impossible pour un humain (et sans doute pour tout mammifère) de nier ses instincts liés au besoin de pouvoir et de hiérarchie.

Les mythes judéo-chrétiens et gréco-romains, comme celui du labyrinthe, sont importants dans l'œuvre de Werber, mais tout l'univers de Borges en est aussi imprégné. Ce motif du labyrinthe a d'ailleurs été l'objet d'un grand nombre d'analyses et de critiques⁶⁸. S'il s'agit d'une question particulièrement riche, il ne nous semble pas

⁶⁷ Millet, *op. cit.*, p. 51-52.

⁶⁸ Voir entre autres Bernard Chouvier, *op. cit.* et Christian Nicaise, *La Bibliothèque totale de Jorge Luis Borges*, Bassac, L'instant perpétuel, 1990, 31 p.

pertinent de répéter ici ce que d'autres ont déjà écrit et qui nous éloignerait un peu de notre propos. Nous nous limiterons donc à relever ce qui nous semble plus directement lié à l'encyclopédisme, sans perdre de vue qu'il s'agit d'un sujet beaucoup plus large.

C'est presque une évidence d'associer la Bibliothèque de Babel au motif du labyrinthe qui apparaît autant dans la structure narrative de la nouvelle que dans la bibliothèque qu'elle décrit. Le centre de ce labyrinthe est incertain et inatteignable, il métaphorise la Vérité qui apparaît impossible à atteindre au centre d'un monde de livres qui ne signifient rien (ou du moins qu'on ne peut décoder). Cette Vérité serait écrite dans un livre (puisqu'ils contiennent tout); or le principe même de ce livre exclut sa propre existence. Selon Lellouche, « c'est une allusion aux paradoxes russelliens. Le catalogue des catalogues fait partie des ensembles qui ont la curieuse propriété de s'inclure eux-mêmes s'ils ne s'incluent pas eux-mêmes, et réciproquement⁶⁹. » Puisque la Bibliothèque est l'univers et que son centre est purement théorique, ce labyrinthe borgésien a peu à voir avec le labyrinthe imaginé par Werber que nous avons décrit plus haut. « Ni fil d'Ariane ni temps linéaire, la bibliothèque n'est pas un lieu d'initiation. Rien que le "cerveau noir" de Piranèse multiplié à l'infini par un jeu de miroirs, et dans la pénombre creuse l'aveugle qui fatigue un labyrinthe de mots⁷⁰. » C'est un labyrinthe purement sémiotique dans un monde a-sémiotique. Nous y reviendrons.

Dans la nouvelle « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », c'est autant le lecteur que les personnages qui peinent à atteindre le centre du labyrinthe. Celui-ci se compose de fausses attributions textuelles et d'une confusion volontairement maintenue entre le réel et la fiction :

Borges orders this material through two of his favorite devices : false attributions to a mixture of existing and invented texts, and the introduction of many of his real-life friends. Thus the borders between what really happened, what could have happened and what could never happen are interwoven by means of a method of verisimilitude which gives status to an invention with the name of a real existing person, and attributes to

⁶⁹ Lellouche, *op. cit.*, p. 220.

⁷⁰ Nicaise, *op. cit.*, p. 9.

books whose nature is ambiguous (they could exist, they appear to be existing books) the origin of a fabulous situation or a necessary quotation⁷¹.

Dans cette nouvelle en particulier, il semble que ce soit Tlön qui se cache au centre du labyrinthe; or, en l'atteignant, celui-ci envahit complètement le réel. « Tlön est peut-être un labyrinthe, mais un labyrinthe ourdi par des hommes et destiné à être déchiffré par les hommes⁷². » La facilité de Tlön à dominer le réel tiendrait donc à cette opposition au labyrinthe de la Nature (ou de Dieu, peu importe... Borges était agnostique), en ce qu'il peut être appréhendé par l'Homme, étant la création d'hommes. L'impossibilité d'atteindre le centre (la Vérité) du labyrinthe naturel (la réalité) pousse la société à le remplacer par une utopie plus spécifiquement humaine, et donc maîtrisable. Mais la structure labyrinthique des récits n'est pas la seule explication de l'échec encyclopédique. Asimov apporte un autre éclairage sur cet échec.

Le cas de *Foundation* est assez différent des précédents et le motif du labyrinthe n'y apparaît pas de façon évidente⁷³. La première chose qui frappe à la lecture du premier livre de la série *Foundation* est l'ampleur de l'univers imaginé par Asimov et l'ambition un peu démesurée d'Hari Seldon et de son entourage : amoindrir la chute d'un empire galactique grâce à une encyclopédie totale semble nettement au-delà des capacités d'un seul homme, vieillard de surcroît, ou même de quelques milliers de chercheurs. C'est que les véritables objectifs de cette fondation encyclopédique sont cachés au lecteur, tout comme à ses propres artisans d'ailleurs⁷⁴. Dès le deuxième chapitre du roman, c'est-à-dire une cinquantaine d'années après les débuts de la Fondation, Hari Seldon apparaît dans le caveau pour révéler aux encyclopédistes une vérité particulièrement dévastatrice :

⁷¹ Sarlo, *op. cit.*, p. 64.

⁷² Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *op. cit.*, p. 466.

⁷³ Il serait toujours possible de tordre le texte un peu et d'en déduire une éventuelle structure labyrinthique, mais ça nous paraît pour le moins stérile.

⁷⁴ Ce travail à l'aveugle nous rappelle cette communauté imaginée par Leibniz qui aurait conçu son Encyclopédie dans l'ignorance de ses projets de Caractéristique universelle. Il explique : « L'Encyclopédie est un corps, où les connaissances humaines les plus importantes sont rangées par ordre. Cette Encyclopédie étant faite selon l'ordre que je me propose, la Caractéristique sera très quasi toute faite, cependant ceux qui y travailleront n'en sauront pas le dessein, croyant travailler seulement à une Encyclopédie. » (Leibniz cité par Robert, *op. cit.*, p. 69-70.)

It is fifty years now since this Foundation was established – fifty years in which the members of the Foundation have been ignorant of what it was they were working toward. It was necessary that they be ignorant, but now the necessity is gone. The Encyclopedia Foundation, to begin with, is a fraud, and always has been! [...] It is a fraud in the sense that neither I nor my colleagues care at all whether a single volume of the Encyclopedia is ever published. It has served its purpose, since by it we extracted an imperial charter from the Emperor, by it we attracted the hundred thousand humans necessary for our scheme, and by it we managed to keep them preoccupied while events shaped themselves, until it was too late for any of them to draw back⁷⁵.

Le but de Seldon n'a jamais été de publier une quelconque encyclopédie, mais il n'en a pas moins mobilisé des milliers de savants et une somme colossale d'informations sur une petite planète en périphérie de la galaxie. *L'Encyclopedia Galactica* est inutile puisque c'est le savoir réuni pour la concevoir qui importe, ainsi que sa position dans l'Empire. L'encyclopédie est une forme de diffusion du savoir, de sa vulgarisation; or, dans un monde décadent qui ne valorise plus l'acquisition de savoirs, cette forme de diffusion est vite devenue obsolète. Le but ultime de Seldon n'en est pas moins clair : s'assurer que le savoir ne disparaisse pas complètement, malgré la mauvaise volonté des peuples devenus barbares. Il veut minimiser la régression afin de permettre une reprise plus rapide de la civilisation sur des bases qui n'auraient pas complètement disparu. Il a donc imaginé d'autres outils de propagation des connaissances (surtout technologiques) : la religion et le commerce.

À la suite de l'échec des encyclopédistes, le maire Salvor Hardin de Terminus City prend la tête de la Fondation et imagine une solution à la deuxième crise Seldon qui menace son monde. Le troisième chapitre, « The Mayors », s'ouvre sur l'explication du chapitre précédent : pour éviter d'être envahi par une puissance voisine, Hardin a proposé la technologie atomique à toutes les autres puissances de la région, afin de rééquilibrer les forces. Toutefois, ces royaumes en périphérie de la galaxie ont déjà régressé vers un système féodal, et nul habitant de ces planètes ne saurait faire fonctionner, entretenir ou réparer une technologie aussi avancée. L'idée est donc de former des techniciens sur Terminus, mais en évitant de leur communiquer les bases théoriques de la physique quantique. Les instructeurs enseignent donc que cette énergie

⁷⁵ Asimov, *op. cit.*, p. 93-94.

est une manifestation divine et l'entretien des installations prend la forme de rites religieux. Lorsqu'ils sont de retour dans leur monde, les prêtres sont vénérés et loyaux à la Fondation, qui est perçue comme étant la Terre sainte du prophète Seldon. Cette ruse fonctionne à merveille : lorsque l'éminence grise d'Anacreon, Wienis, demande à son neveu, le jeune roi, d'attaquer la Fondation afin d'accéder à tout ce que celle-ci cache, il répond : « It would be... uh... sort of blasphemous, you know, to attack the Foundation. I mean... [...] I mean, if there were really a Galactic Spirit, he... uh... it mightn't like it. Don't you think⁷⁶? » C'est d'ailleurs ce pouvoir sur les fidèles qui permettra à la Fondation de se maintenir, puisqu'au moment où Wienis lance son attaque, les très nombreux prêtres d'Anacreon se révoltent et coupent l'énergie de toute la planète à l'exclusion des églises. Dans un système de monarchie de droit divin, le roi est puissant, mais l'Église l'est encore davantage.

À la suite de cet épisode, la religion devient un outil indispensable qui accompagne désormais le commerce en pleine expansion dans le secteur : des marchands ambulants (*Traders*) de la Fondation ont pour mission de distribuer le plus largement possible la technologie de la planète mère et les croyances qui l'accompagnent. Toutefois, cette stratégie a ses limites puisqu'elle devient un obstacle dans des sociétés déjà dominées par une religion antitechnologique (la planète Askone dans le chapitre « The Traders ») ou par un dictateur peu enclin à partager le pouvoir (la planète Korell dans le chapitre « The Merchant Princes »). La solution devient donc le pur commerce, qui semble ultimement aussi efficace que la religion dans le maintien pacifique du pouvoir. En passant des accords secrets avec les dirigeants et en rendant la population dépendante de certains outils technologiques, il devient aisé d'organiser une révolte populaire par un simple blocus commercial. Mais aucune solution n'est présentée comme étant absolue, puisque le roman se termine en ces termes : « There will be other crises in the time to come when money power has become as dead a force as religion is now⁷⁷. »

⁷⁶ *Ibid.*, p. 129.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 296.

Au fil des chapitres, on voit apparaître le véritable objectif d'Hari Seldon : la diffusion du savoir, et non la réalisation d'une encyclopédie. Les moyens de diffusion du savoir sont infinis et la littérature peut en être un des plus efficaces. Si Asimov ne l'utilise pas dans la série *Foundation*, ses romans en sont pourtant une démonstration manifeste, tout comme les romans de Werber, et les nouvelles de Borges, d'une certaine façon. On peut alors se demander si le thème de l'encyclopédie n'est pas une manière d'aborder la transmission du savoir dans la fiction, ce qui fera l'objet de notre prochain chapitre.

CHAPITRE III

L'ENCYCLOPÉDIE FICTIVE : INTERFACE ENTRE SAVOIR ET FICTION

La science est d'origine en conflit avec les récits. À l'aune de ses propres critères, la plupart de ceux-ci se révèlent des fables. Mais, pour autant qu'elle ne se réduit pas à énoncer des régularités utiles et qu'elle cherche le vrai, elle se doit de légitimer ses règles du jeu. C'est alors qu'elle tient sur son propre statut un discours de légitimation, qui s'est appelé philosophie.

Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*

Né peut-on [...] imaginer la littérature comme un orage de savoirs, comme le balayage désordonné de forces en mouvement à la surface de la langue et qui mêlent les souvenirs, brouillent les clivages et rassemblent comme au hasard ce qui ne saurait se rassembler?

Michel Pierssens, *Savoir à l'œuvre*

Si les encyclopédies sont consensuelles, généralement axées vers le passé, il n'en va pas de même pour les textes de fiction qui les intègrent. Comme nous venons de le voir, les encyclopédies fictives de Borges, Asimov et Werber travaillent cette définition de l'encyclopédie canonique. Dans tous les cas, les créateurs refusent la diffusion de leurs découvertes, qui ne prennent jamais la forme d'une encyclopédie aboutie et ne permettent pas de fermer le cercle encyclopédique. Ce rapport entre fiction et savoir a grandement évolué depuis Platon qui affirmait, dans *La République*, que l'artiste n'est qu'un créateur d'illusions, mais ne connaît pas le réel ni n'agit jamais sur lui. Mais l'étude des savoirs dans la littérature a beaucoup progressé depuis. Nous commencerons donc ce chapitre par un bref aperçu de quelques-unes des théories épistémocritiques, pour ensuite nous intéresser plus longuement à leur application dans les textes.

3.1 Quelques fondements théoriques

La présence de connaissances scientifiques au cœur de la littérature pose différentes questions qui alimentent les débats épistémocritiques. Dufief-Sanchez nous rapporte les propos de Noelle Batt concernant les enjeux de ce débat :

Comment penser, en l'état actuel de la réflexion épistémologique, les rapports complexes entre la littérature et les savoirs, entre la littérature et la connaissance? Comment évaluer "la hiérarchie enchevêtrée" dans laquelle sont impliqués les *savoirs à l'œuvre* d'une époque donnée et les configurations sémanticoformelles [sic] du langage littéraire qui, selon les cas, les anticipent, les conservent ou les contestent!¹

Selon Dufief-Sanchez, lorsque l'écrivain se tourne vers le savoir livresque plutôt que vers le monde, c'est son rapport à la connaissance qui est en cause. C'est parce que le monde paraît inaccessible qu'il doit se tourner vers cet objet de savoir. Le savoir encyclopédique apparaît alors comme un objet de substitution. Mais est-ce que cette substitution ne dit pas quelque chose de ce monde, supposé inaccessible? La science qui se retrouve au cœur de la fiction n'est-elle pas justement une façon de le saisir?

Dans notre monde, la science s'exprime généralement par des canaux prédéterminés, avec des codes qui garantissent une (supposée) objectivité, et s'adresse à un groupe d'interlocuteurs ciblés. Pour utiliser la terminologie de Bourdieu, la science est généralement perçue comme un champ de production restreint² : en somme, elle s'adresse à ceux qui la font. Alors, quelles sont les sciences qui apparaissent dans la littérature? Michel Pierssens nous prévient qu'il ne faut pas s'intéresser d'abord à l'orthodoxie de ces sciences, à leur valeur canonique, mais bien à leurs objets, autour desquels se développe un champ épistémique. Or, les objets de la littérature sont infiniment variés et surtout hétérogènes. Cela crée une « instabilité épistémologique qui exige naturellement de déplacer l'opposition trop rapide des "vraies" sciences aux "pseudosciences" [...]. Notre visée n'est donc pas de trancher du vrai et du faux, de

¹ Noelle Batt, Présentation des Actes de ce colloque, publiés partiellement dans « TLE » (Théorie, Littérature, Enseignement), n°10 : *Épistémocritique et cognition I*, automne 1992, p. 5.), tel que cité par Véronique Dufief-Sanchez (dir. publ.), *Les écrivains face au savoir*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2002, p. 6.

² Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité : cours du collège de France 2000-2001*, Paris, Raison d'agir et Seuil, 2001, 237 p.

l'orthodoxie ou de la déviation; elle est bien plutôt de saisir la fécondité singulière d'un régime épistémique donné dans une situation d'écriture donnée³. » Cette hétérodoxie des sciences contenues dans la littérature s'exprime notamment par une grande hybridité qui n'existe pas (ou très peu) dans des disciplines scientifiques traditionnellement cloisonnées. Sociologie, psychologie, physique, biologie, mathématiques se confondent et s'alimentent souvent à l'intérieur même des textes. « C'est à *des* savoirs que nous avons à faire, plutôt qu'au Savoir unique et majuscule.⁴ »

Un autre aspect important de la science contenue dans la fiction est son absence de neutralité, à l'image des encyclopédies qui ne sont jamais idéologiquement neutres. Le « [...] texte littéraire [...] s'inscrit dans une stratégie de légitimation qui lui est dictée par le contexte historique. Le texte n'est ni un point de départ, ni un aboutissement, ni même un lieu de passage privilégié, mais une province circonscrite au sein du discours social – ou des idéologies⁵. » Cette instrumentalisation du discours scientifique dans le texte de fiction tient essentiellement à la différence fondamentale qui sépare la forme scientifique de celle artistique : « La première étudie, constate, comprend, cherche à se modeler *sur* le monde et en ce sens vise l'objectivité; alors que la seconde invente, déguise ou ment, modèle *le* monde, et par conséquent se place du côté de la subjectivité⁶. »

Cette distinction n'empêche pas certaines similarités de rapprocher ces deux modes de connaissances. Selon Aldous Huxley, les artistes et les scientifiques partagent une créativité indéniable et, selon nous, une imagination nécessaire à cette créativité. L'artiste imagine un monde différent, alors que le scientifique se doit d'imaginer le fonctionnement de son monde avant de prouver ou de réfuter son hypothèse. Tous deux ont d'ailleurs une action similaire sur le réel : ils l'expérimentent et le pensent, et se

³ Michel Pierssens, *Savoir à l'œuvre : essais d'épistémocritique*, Coll. Problématiques, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1990, p. 9.

⁴ *Ibid.*, p. 8.

⁵ Alain Vaillant (dir.), *Écrire/Savoir : littérature et connaissances à l'époque moderne*, Coll. Lieux littéraires, Saint-Étienne, Éditions Printer, 1996, p. 10-11.

⁶ Jean-François Chassay, *Imaginer la science : Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*, Montréal, Éditions Liber, 2003, p. 16-17.

doivent de partager une pratique et une éthique. Jean-François Chassay ajoute qu'on peut donc parler d'expérimentation dans le cas de ces deux pratiques.

La dernière similitude entre les champs scientifiques et littéraires que nous proposons est l'intérêt qu'ils portent à la narration. Joseph Slade explique que les psychanalystes, les anthropologues et les sociologues étudient des histoires, personnelles ou collectives, et s'intéressent particulièrement à leur narration, qui est souvent plus révélatrice que leur contenu. Les scientifiques (ceux des sciences « dures ») s'intéressent aussi aux récits, d'une certaine façon : « Even physicists and chemists and paleontologists and astronomers "read" the book of nature (Paracelsus called it reading "signatures") in order to translate its messages into forms that are frequently literary⁷. » S'il ne s'agit pas de récits fictifs, c'est tout de même l'histoire de l'univers, de la vie, du climat qui les intéressent.

Les différents penseurs qui se sont penchés sur la question ont identifié de nombreuses marques de la science dans la littérature. Selon Stephen Weininger⁸, les théories scientifiques peuvent altérer la perception du monde de l'auteur (comme la cosmologie galiléenne, les théories de l'évolution de Darwin, la relativité d'Einstein, etc.), mais la science peut, plus simplement, servir de simple métaphore pour décrire le monde. Pour Aldous Huxley, la science moderne et la technologie fournissent aux auteurs « a cornucopia of "raw material" for the imagination⁹. » Pour sa part, Chassay considère que l'activité scientifique fournit différents modèles, formes et métaphores, en plus de certaines figures canoniques de l'histoire des sciences qui servent souvent de référence (directe ou indirecte) à la création de personnages fictifs. Il parle d'ailleurs d'une forme textuelle hybride,

qu'on peut qualifier de "fictions scientifiques" : ils cherchent à rendre compte des modifications de la conscience, des perceptions produites par ce que les sciences révèlent du monde; ils interrogent les possibilités et les effets de la connaissance

⁷ Joseph W. Slade, *Beyond The Two Cultures : Essays on Science, Technology, and Literature*, Ames (Iowa), Iowa State University Press, 1990, p. 6.

⁸ À ce sujet, voir Stephen J. Weininger, « Introduction : the evolution of literature and science as a discipline », In Frederick Amrine (éd.), *Literature and science as modes of expression*, Dordrecht et Boston, Kluwer Academic Publishers, 1989, p. xiv-xv et Chassay, *op. cit.*, p. 19.

⁹ Weininger, *op. cit.*, p. xiv-xv.

scientifique à travers les états du langage, sa logique, ses contraintes, ses limites; ils utilisent les développements de la recherche scientifique pour les besoins de l'intrigue romanesque¹⁰.

Le rapport entre le texte et les savoirs est complexe. L'écriture fait naître « une *crise* permanente des savoirs qu'elle mobilise », crise qui met en cause autant le texte, que le sujet et la langue. Il faut donc éviter de ramener l'épistémocritique « à simplement repérer l'empreinte univoque et exclusive de telle ou telle “science” ou doctrine identifiable, dont il suffirait de désigner la marque sur le récit ou le poème, demeurés passifs¹¹. »

Une question demeure : comment? De quelle façon apparaît le savoir dans les textes de fiction? Michel Pierssens propose une réponse : le concept d'*agent de transfert* (ou d'*interface*¹²) qui permet de créer une surface de contact entre deux réalités (la fiction et le savoir). Il définit ces agents de transfert comme « des entités susceptibles d'opérer la traduction réciproque de l'épistémique en littérature et du texte en savoir¹³. » Un peu plus loin, il précise une caractéristique importante « de tous ces opérateurs de transfert, [...] la *figuralité*. Ils s'offrent à la fois comme des objets “concrets” (puisqu'ils peuvent s'incarner dans des “choses” dont les noms sont là, dans le texte) et comme les composants d'une structure plus complexe [...]»¹⁴.

Cette double nature de l'interface nous permet de faire un lien avec l'encyclopédie fictive qui nous apparaît à la fois comme un objet concret qui contient un savoir à l'intérieur même de la fiction, et comme un ensemble de discours qui traversent les récits. Lellouche l'évoque dans son analyse de la « Bibliothèque de Babel » : le « livre n'est pas un objet comme un autre, mais un objet qui contient un *savoir*. Non pas un objet fictionnel ordinaire, mais un objet spirituel¹⁵. » Puisque le savoir travaille le texte à différents niveaux (narratif, discursif, thématique), nous nous intéresserons à la façon dont les auteurs (avec plus ou moins d'habileté) utilisent et mettent en jeu les savoirs,

¹⁰ Chassay, *op. cit.*, p. 19.

¹¹ Pierssens, *op. cit.*, p. 13.

¹² Nous privilégierons le terme « interface » à l'avenir, qui nous semble mieux convenir à notre contexte.

¹³ Pierssens, *op. cit.*, p. 9.

¹⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹⁵ Lellouche, *op. cit.*, p. 231.

particulièrement scientifiques, notamment par l'entremise des projets encyclopédiques qu'ils intègrent.

3.2 Les mathématiques de « La Bibliothèque de Babel »

Les nouvelles de Borges sont généralement qualifiées (à juste titre) de fantastiques, métaphysiques, philosophiques. L'aspect scientifique (en particulier mathématique) est plus rarement évoqué, bien qu'il serve souvent de toile de fond. Dans la « Bibliothèque de Babel », les mathématiques sont omniprésentes et génèrent le récit. Si Borges ne leur donne qu'une importance anecdotique et qu'il ne se préoccupe pas de la précision des calculs et des principes qu'il met en scène, c'est que leur importance est ailleurs. Il ne s'agit pas de savoir combien de livres peuplent la bibliothèque, ni quelle forme elle peut prendre, mais bien quel lien les mathématiques permettent-elles d'établir avec l'Histoire, et quelles conséquences sur la conception du monde de ses habitants cela a-t-il ? Les principes et les théorèmes agissent comme une intertextualité scientifique, faisant ainsi, par la simple évocation de concepts, référence à Leucippe, Lulle, Leibniz, Pascal, etc. Nous commencerons par un bref aperçu de l'histoire du concept de bibliothèque totale¹⁶ avant de voir comment il se développe chez Borges.

La logique combinatoire remonte loin dans l'histoire, jusqu'à Aristote qui faisait référence à Leucippe, mais l'idée de l'utiliser pour trouver des réponses concrètes date plutôt de Raymond Lulle, philosophe mystique et missionnaire espagnol du XIII^e siècle, et de son *Ars magna Lulli*. Son idée était qu'en énumérant toutes les possibilités d'une caractéristique, il serait possible d'en déduire la vérité (la couleur du sang, par exemple). Lulle essaya en vain de créer une machine capable de combiner ces caractéristiques et d'ainsi obtenir une réponse mécanisée. On peut dire qu'il est l'ancêtre de la symbolique logique. D'ailleurs, plusieurs penseurs célèbres s'intéressèrent à ses travaux : Giordano Bruno, Athanasius Kirchner, Gottfried Wilhelm Leibniz, pour ne nommer que ceux-là. Leibniz eut d'ailleurs l'intuition que la machine de Lulle pouvait fonctionner si le nombre

¹⁶ Voir Willy Ley, « Postscript to "The Universal Library" », p. 244-247, In Clifton Fadiman (Ed.), *Fantasia Mathematica : Being a set of stories, together with a group of oddments and diversions, all drawn from the universe of mathematics*, New York, Copernicus, 1997 [1958], 298 p.

de questions et de possibilités était limité, mais surtout si chaque possibilité était clairement définissable (comme un nombre) et non une caractéristique indéfinie (comme une couleur). Il inventa donc sa célèbre machine à calculer (un peu après Pascal) qui lui ouvrit les portes de la *Royal Society* en 1673. Le premier à avoir associé des lettres aux nombres ainsi calculés et à en déduire des propositions et des concepts fut le psychologue et philosophe Gustav Theodor Fechner (1801-1887). C'est grâce à lui que la fiction entre en jeu.

En 1901, l'écrivain de science-fiction allemand Kurd Lasswitz publia une nouvelle intitulée « The Universal Library », inspirée par les travaux de Fechner. Cette nouvelle met en scène un professeur de mathématique qui discute avec son éditeur et imagine avec lui une bibliothèque qui contiendrait tous les livres possibles¹⁷. Cette nouvelle est surtout axée sur l'aspect mathématique du problème. Le professeur décide de calculer la longueur et le volume d'une bibliothèque contenant tous ces livres, et arrive à une taille qui dépasserait de plusieurs fois celle de l'univers. À sa suite, Theodor Wolff proposa une simplification du problème en réduisant la taille des volumes à de simples pages de 1000 positions et en limitant le jeu de caractères à seulement 25, ce qui donne un résultat presque aussi inimaginable que le calcul de Lasswitz. George Gamow eut même l'idée de proposer une machine (une presse rotative à papier continu) qui pourrait imprimer l'ensemble des possibilités.

On en arrive à Borges, qui affirme dans « La Bibliothèque totale¹⁸ » (publiée dans *Sur* en 1939), s'être inspiré de la nouvelle de Lasswitz. Il s'agit davantage d'une généalogie de l'idée, un genre d'étude préliminaire à la création de « La Bibliothèque de Babel », que d'une véritable nouvelle. Dans ce texte préparatoire, il explique que

Certains exemples qu'Aristote attribue à Démocrite et à Leucippe [...] préfigurent clairement [la Bibliothèque totale], mais son inventeur tardif est Gustav Theodor Fechner et Kurd Lasswitz le premier à l'exposer. [...] Ses connexions sont illustres et multiples : elle est liée à l'atomisme et à l'analyse combinatoire, à la typographie et au

¹⁷ Lasswitz propose des livres de 500 pages, avec 40 lignes par page et 50 caractères par lignes. Ces livres possèdent donc un million de caractères. Il évalue qu'il faudrait cent caractères typographiques différents pour exprimer toutes les idées possibles.

¹⁸ Une traduction de ce texte apparaît dans les notes de l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade. Voir Borges, *op. cit.*, p. 1578-1581.

hasard. Dans son ouvrage *La Course avec la tortue* (Berlin, 1929), le docteur Theodor Wolff estime qu'il s'agit d'une dérivation, ou d'une parodie, de la machine mentale de Raymond Lulle. J'ajouterai pour ma part qu'elle est un avatar typographique de cette doctrine de l'Éternel Retour qui, adoptée par les stoïciens ou par Blanqui, par les pythagoriciens ou bien par Nietzsche, revient éternellement¹⁹.

L'absence frappante dans les sources de Borges est bien sûr Leibniz, qu'il se contente de mentionner vaguement en rapport à la notation binaire, alors que ses théories sont intimement liées à la logique de la Bibliothèque. Lellouche explique que la doctrine découverte par un des bibliothécaires promet

un déchiffrement de l'univers – *interpretatio naturae* d'un livre de la nature "écrit en langage mathématique" (Bacon-Galilée) –, prélude au postulat leibnizien de son universelle intelligibilité, [qui] justifie en un sens la fantaisie borgésienne, comme métaphysique "typographique" de l'Univers-Bibliothèque. Le Leibniz auquel Borges (ne) se réfère (pas) est, bien sûr, celui de *De Arte combinatoria*²⁰.

Le *De Arte combinatoria* est ce traité où Leibniz considère l'idée de l'art combinatoire qui permettrait de formuler tous les énoncés possibles en associant à l'infini les symboles correspondants aux idées simples (la Caractéristique universelle).

Les nouvelles de Borges se composent presque exclusivement de références aux théories de Leibniz, Pascal ou Lulle et d'intertextes de toutes sortes qui forment la matière même de sa fiction. Si ce réseau textuel est plus explicite dans « Tlön Uqbar Orbis Tertius », il n'en est pas moins générateur du récit de « La Bibliothèque de Babel » qui s'appuie tout entier sur l'histoire des sciences, et de la combinatoire en particulier.

Comme nous le rappelait Lellouche, Leibniz traverse anonymement la Bibliothèque de Babel, mais le principe de cette dernière diffère de la Caractéristique universelle par son rapport au sens du monde et des signes. Alors que d'un côté, la Caractéristique leibnizienne réduit le sens du monde à quelques symboles combinables qui peuvent résumer toutes les pensées, de l'autre, la Bibliothèque est un univers composé de signes qui n'ont aucun référent ne renvoyant donc qu'à eux-mêmes (à moins qu'un être supérieur n'en possède la clé de décodage), rendant impossible l'expression d'une pensée quelle qu'elle soit.

¹⁹ *Ibid.*, p. 1578-1579.

²⁰ Lellouche, *op. cit.*, p. 223.

Cette logique de la construction de la Bibliothèque est expliquée par le narrateur comme une découverte historique :

Il y a cinq cents ans, le chef d'un hexagone supérieur mit la main sur un livre aussi confus que les autres [...]. Le contenu fut [...] déchiffré : c'étaient des notions d'analyse combinatoire, illustrées par des exemples de variables à répétition illimitée. Ces exemples permirent à un bibliothécaire de génie de découvrir la loi fondamentale de la Bibliothèque. Ce penseur observa que tous les livres, quelque divers qu'ils soient, comportent des éléments égaux : l'espace, le point, la virgule, les vingt-deux lettres de l'alphabet. Il fit également état d'un fait que tous les voyageurs ont confirmé : *il n'y a pas, dans la vaste Bibliothèque, deux livres identiques*. De ces prémisses incontrouvables il déduisit que la Bibliothèque était totale, et que ses étagères consignent toutes les combinaisons possibles des vingt et quelques symboles orthographiques (nombre, quoique très vaste, non infini), c'est-à-dire tout ce qu'il est possible d'exprimer, dans toutes les langues²¹.

Revenons donc à la base du principe qui génère tous ces livres pour voir comment il influence ce monde fictif. La construction de la Bibliothèque de Babel part du principe mathématique de l'analyse combinatoire qui consiste à considérer l'ensemble des configurations possibles issues de la combinaison d'un nombre fini d'éléments²². Dans le cas de la Bibliothèque, ces éléments sont des signes typographiques (les lettres de l'alphabet latin²³ et quelques signes de ponctuation) et les configurations possibles sont les livres créés à partir de la combinaison de ces signes typographiques. Or, un problème sémiotique se pose : si les livres sont issus d'une logique mathématique, ils ne respectent pas pour autant la logique linguistique de la combinatoire. D'une part, en linguistique, il est possible de combiner des signes sur l'axe syntagmatique et d'ainsi créer un très grand nombre de mots, de phrases ou de livres signifiants, toutefois la lettre et le signe de ponctuation ne sont pas des signes linguistiques, puisqu'ils ne peuvent faire sens par eux-

²¹ Borges, « La Bibliothèque de Babel », *op. cit.*, p. 493-494.

²² Une remarque en note de bas de page de l'éditeur de la version de la « Bibliothèque de la Pléiade » indique que « le manuscrit original du présent texte ne contient ni chiffres ni majuscules. La ponctuation a été limitée à la virgule et au point. Ces deux signes, l'espace et les vingt-deux lettres de l'alphabet, sont les vingt-cinq symboles suffisants énumérés par l'inconnu. » (Borges, « La Bibliothèque de Babel », *op. cit.*, p. 492.) En écrivant le texte, à la manière dont les livres de la Bibliothèque sont écrits, Borges fait agir la logique des axiomes de la fiction sur le texte. Ainsi, le texte apparaît comme un véritable manuscrit rédigé par le narrateur avant de mourir. Le savoir agit dans le texte, mais aussi sur le texte.

²³ Certains critiques parlent plutôt de l'alphabet hébreu (à cause du nombre de lettres et de la quête d'une langue adamique, souvent associée à l'hébreu), mais considérant que la première version du texte était rédigée en suivant scrupuleusement les règles typographiques énoncées dans l'histoire, il nous semble plus logique qu'il s'agisse de l'alphabet latin, naturellement utilisé par Borges dans la version originale espagnole, qui peut très bien se passer de certaines lettres sans changements majeurs.

mêmes. D'autre part, la construction syntaxique exige de respecter un certain nombre de règles (phonétiques, étymologiques, grammaticales) différentes dans chaque langue pour que les configurations puissent faire sens. Le résultat de cette combinatoire mathématique appliquée au langage donne une quantité de livres qui s'approche de l'infini, mais dont la quasi-totalité ne signifie rien sur un plan sémiotique. Bien sûr, puisque tous les livres existent, un grand nombre d'entre eux sont compréhensibles par ceux qui connaissent la langue dans laquelle ils sont écrits (ou plutôt la langue que le hasard leur a attribuée). Mais comment atteindre le savoir dans cet océan de livres signifiants et non signifiants? Il n'existe pas d'index pour s'y retrouver, ni de clé qui permettrait un éventuel décodage.

Dans les couloirs infinis de la Bibliothèque, les théories sur les origines et la signification ultime de cette construction provoquent des débats théologiques et philosophiques entre les bibliothécaires qui se regroupent par croyance. Une des théories qui circule est celle de l'encodage divin.

Inutile d'observer que les meilleurs volumes que j'administre ont pour titre *Tonnerre coiffé*, *La Crampe de plâtre*, et *Axaxaxax mlö*. Ces propositions, incohérentes à première vue, sont indubitablement susceptibles d'une justification cryptographique ou allégorique; pareille justification est verbale, et, *ex hypothesi*, figure d'avance dans la Bibliothèque. Je ne puis combiner une série quelconque de caractères [...] qui dans quelque-une de ses langues secrètes ne renferme une signification terrible. Personne ne peut articuler une syllabe qui ne soit [...] dans l'un de ces langages le nom puissant d'un dieu²⁴.

Cette hypothèse du cryptage qui justifie l'illisibilité des livres de la Bibliothèque semble une vaine tentative d'échapper au non-sens dans lequel sont plongés les bibliothécaires : si le monde est incompréhensible, c'est que quelqu'un l'a voulu ainsi et l'a crypté²⁵ pour quelques desseins improbables. Pour Lellouche,

l'interprétation des sens cachés, secrets, le postulat de la richesse du sens, sont là pour *sauver* les textes du non-sens. C'est même un devoir que d'aller jusqu'à supposer des

²⁴ *Ibid.*, p. 497.

²⁵ Ce raisonnement se retrouve constamment dans les discours des grandes religions, le christianisme notamment. La Bible est écrite en parabole qu'il faut décrypter, les voies du Seigneur sont impénétrables et les preuves scientifiques de l'évolution de la vie sont de faux indices, mis là pour tester notre foi aveugle (théorie du dessein divin). Il ne faudrait donc jamais se fier à nos observations dans un monde qui est crypté par Dieu. Ce qui est certain néanmoins c'est que si un tel écrivain divin existe, il refuse toute forme de pacte avec ses lecteurs, puisqu'il leur refuse toute redondance, pour ne garder que le bruit.

langues secrètes, afin de conférer un sens (certes illisible et inconnu) aux textes qui en sont apparemment dépourvus. La cryptographie prodigue des langues afin de donner du sens aux messages inintelligibles²⁶.

Toutes les langues ne sont-elles pas secrètes pour un non-initié? L'arbitraire du signe au sein du langage fait des langues naturelles un code en apparence indéchiffrable pour quiconque n'en posséderait pas les bases.

Mais la combinaison des signes linguistiques ne fait pas que figurer la cacophonie langagière qui caractérise l'humanité, elle est également le reflet de l'agencement de l'univers. En effet, on peut réduire l'univers à l'ensemble (infini?) des combinaisons possibles d'atomes. C'est la cosmogonie de Leucippe (et de Démocrite), telle que décrite dans la *Physique* d'Aristote que « Borges paraphrase, [...] selon laquelle le monde est formé par la conjonction fortuite d'atomes homogènes qui diffèrent par la forme, l'ordre et la position²⁷. » L'univers s'est donc construit par la logique combinatoire. Dans un monde sans créateur, toutes les possibilités coexistent et ultimement entrent en compétition afin d'éliminer celles qui ne fonctionnent pas. Seules quelques lois fondamentales décrites par la physique limitent les possibilités (selon nos connaissances actuelles), tout comme les quelques axiomes qui déterminent le nombre de caractères et leur nature, ainsi que la longueur des lignes, des pages et des livres, dans la Bibliothèque. Mais la question (métaphysique) demeure : ces possibilités sont-elles infinies?

À l'image de la connaissance qu'ont les hommes de l'univers, les habitants de la Bibliothèque ne s'entendent pas sur sa nature finie ou infinie. Le narrateur utilise le miroir comme symbole de cette incertitude :

Dans le corridor il y a une glace, qui double fidèlement les apparences. Les hommes en tirent la conclusion que la Bibliothèque n'est pas infinie; si elle l'était réellement, à quoi bon cette duplication illusoire? Pour ma part, je préfère rêver que ces surfaces polies sont là pour figurer l'infini et pour le promettre²⁸...

Dans les deux cas, les personnages considèrent leur environnement comme sémiotique. Si une glace est présente, ce ne peut être le fruit du hasard, quelqu'un a forcément décidé

²⁶ Lellouche, *op. cit.*, p. 227.

²⁷ Nicaise, *op. cit.*, p. 19-20.

²⁸ Borges, « La Bibliothèque de Babel », *op. cit.*, p. 491.

de l'y placer pour donner l'illusion de l'infini ou encore le promettre. L'hypothèse que le miroir s'y trouve par hasard, à l'image de la construction des livres (ou de l'existence de telle espèce ou de telle molécule), n'est même pas énoncée. Ce n'est pas l'infini qui terrifie les habitants de la Bibliothèque, c'est l'absence de sens de cet infini. Cette conception des choses ressemble fort à l'histoire des religions qui apparaissent pour donner un sens à ce qui semble ne pas en avoir.

Toutefois, deux passages nous indiquent que cet univers pourrait être naturel (sans l'intervention humaine ou divine) et donc a-sémiotique²⁹. Premièrement, une courte phrase, assez banale, parle de l'éclairage dans la Bibliothèque : « Des sortes de fruits sphériques appelés "lampes" assurent l'éclairage. Au nombre de deux par hexagone et placés transversalement, ces globes émettent une lumière insuffisante, incessante³⁰. » Aussi anodine soit-elle, cette évocation des lampes comme étant des fruits, laisse à penser qu'elles ne sont pas la création de l'homme pour s'éclairer (d'autant plus qu'elles n'éclairent pas suffisamment), mais bien l'aboutissement de la logique évolutive par la sélection naturelle. Bien que ces fruits aient été instrumentalisés par l'homme, il semble qu'il ne s'agisse pas d'une quelconque avancée technologique, mais plutôt d'une forme de commensalisme où l'homme profite de sa lumière sans nuire à la plante.

Un autre passage suggère que la Bibliothèque est peut-être naturelle en faisant référence au contenu des livres : les symboles typographiques.

Je connais un district barbare où les bibliothécaires répudient comme superstitieuse et vaine l'habitude de chercher aux livres un sens quelconque, et la comparent à celle d'interroger les rêves ou les lignes chaotiques de la main... Ils admettent que les inventeurs de l'écriture ont imité les vingt-cinq symboles naturels, mais ils soutiennent que cette application est occasionnelle et que les livres ne veulent rien dire par eux-mêmes³¹.

Lorsqu'il parle de symboles naturels, veut-il parler d'une langue divine, originelle, adamique? Ou de la nature de ces symboles, apparus par hasard sur une plante

²⁹ Si la création est le fruit du hasard et non d'une volonté dirigée, les éléments qui le composent peuvent devenir des signes seulement si on leur attribue une signification (à moins qu'on adopte une perspective matérialiste, bien sûr).

³⁰ *Ibid.*, p. 491.

³¹ *Ibid.*, p. 493.

quelconque qui produit des livres en guise de fruits, puis imités par l'Homme pour développer son langage? Les deux hypothèses sont plausibles : les références à la quête d'une langue adamique sont nombreuses, mais cette idée de lampes-fruits confirmerait plutôt la deuxième hypothèse.

Outre les symboles et la logique combinatoire, d'autres branches des mathématiques jouent un rôle dans le récit de Borges, notamment la géométrie. La nature infinie de la Bibliothèque – ou du moins son illusion – tient beaucoup dans sa géométrie, qui revêt d'ailleurs une grande importance philosophique. Par sa structure circulaire, elle permet de relier le concept de bibliothèque totale à celui d'encyclopédie. Cette idée de l'infini est surtout portée par l'éternelle répétition de pièces décrites comme des figures et des solides géométriques identiques. Le narrateur nous explique que

La distribution des galeries est invariable. Vingt longues étagères, à raison de cinq par côtés couvrent tous les murs moins deux; leur hauteur, qui est celle des étages eux-mêmes, ne dépasse guère la taille d'un bibliothécaire normalement constitué. Chacun des pans libres donne sur un étroit corridor, lequel débouche sur une autre galerie, identique à la première et à toutes³².

Cette description précise et vague à la fois nous donne l'étrange sensation d'entrer dans une gravure d'Escher à la géométrie impossible. Sarlo explique que cette structure géométrique qui évoque l'éternelle répétition figure l'infini : un espace qui ne peut être expérimenté par le voyageur sinon intellectuellement, puisque l'infinité de la Bibliothèque est une hypothèse théorique ou un objet de foi. Il ajoute que « Borges quotes Pascal without mentioning his name : “The Library [Pascal : the universe] is a sphere whose exact centre is any one of its hexagons [Pascal : is everywhere] and whose circumference is inaccessible³³.” » Ce lien avec Pascal et sa géométrie de l'univers montre bien la nature philosophique des mathématiques chez Borges. Dans la nouvelle, le narrateur ajoute d'ailleurs que,

pour les idéalistes, les salles hexagonales sont une forme nécessaire de l'espace absolu, ou du moins de notre intuition de l'espace. Ils estiment qu'une salle triangulaire ou pentagonale serait inconcevable. (Quant aux mystiques, ils prétendent que l'extase leur

³² *Ibid.*, p. 491.

³³ Sarlo, *op. cit.*, p. 71.

révèle une chambre circulaire avec un grand livre également circulaire à dos continu, qui fait le tour complet des murs; mais leur témoignage est suspect, leurs paroles obscures : ce livre cyclique, c'est Dieu)³⁴.

Cette circularité de la bibliothèque lie l'encyclopédisme à la religion. Selon Alain Rey, « le triomphe du monothéisme dans le monde judaïque, chrétien et arabe fournira un fondement stable au déploiement englobant du connaissable. L'univers est circulaire, la perfection est ronde. L'objet est alors un créé, et la totalité des objets une création³⁵. »

3.3 La linguistique dans « Tlön Uqbar Orbis Tertius »

Si les mathématiques traversent la « Bibliothèque de Babel », c'est plutôt la linguistique qui domine « Tlön Uqbar Orbis Tertius ». À l'image d'un article encyclopédique décrivant un pays par sa géographie, sa démographie, son histoire, son régime politique, la description (et donc la création) de Tlön réunit différentes disciplines, mais porte une attention particulière aux langages de Tlön et à sa philosophie. Alors qu'il en trace le portrait, le narrateur explique que « les peuples de cette planète sont – congénitalement – idéalistes. Leur langage et les dérivations de celui-ci – la religion, les lettres, la métaphysique – présupposent l'idéalisme³⁶. » On perçoit bien l'importance qui est accordée à la langue en tant qu'élément fondateur de l'identité culturelle.

Est-ce que le langage précède les idées, ou l'inverse? C'est le plus vieux des débats, mais il semble évident que le langage d'un peuple se construit sur sa façon de percevoir et d'expliquer le monde. L'idéalisme apparaît au cœur même de la formation des mots et des règles grammaticales qui les combinent. Borges arrive à communiquer un savoir linguistique indéniable, même si les langues qu'il analyse sont purement fictives. C'est le fonctionnement même du langage qui est mis de l'avant.

[...] Le signifiant est plus qu'en rapport arbitraire avec un sens, il est porteur d'un être. Mais sa découverte, autant que son déroulement, nécessite un cheminement d'ordre quasi initiatique. Un tel cheminement est celui que propose Borges dans ces textes. Mais,

³⁴ Borges, « La Bibliothèque de Babel », *op. cit.*, p. 492.

³⁵ Rey, *op. cit.*, p. 51.

³⁶ Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *op. cit.*, p. 457.

pour ne pas se perdre dans un tel labyrinthe, un fil d'Ariane est indispensable : à travers la création d'un pays imaginaire, Uqbar, puis d'une véritable planète, Tlön, c'est tout le fonctionnement de la mentalité idéologique qui est donné à voir³⁷.

L'idéologie est au cœur du langage, de la doxa³⁸. Dans *1984*, George Orwell imagine la *newspeak* (*novlangue* en traduction française), langue imposée par le pouvoir politique qui modifie radicalement la pensée des personnages en éliminant certains mots, et donc certains concepts comme la liberté ou la paix. Les langues de Tlön sont également porteuses d'une idéologie sociale profondément ancrée dans la psyché de ses locuteurs. « L'auteur met en scène, sur le mode fantastique, une forme de mentalisation spécifique, ainsi que l'ambiguïté du rapport qu'il entretient avec elle. Pour le dire autrement, Tlön se présente comme une parabole de cette forme spéciale d'idéologie qu'est la *doxologie*³⁹. » Voyons d'abord comment ces langues sont décrites dans la nouvelle, pour ensuite observer la construction de cette doxologie.

Après s'être interrogé sur la réalité et l'origine d'Uqbar et de Tlön, le personnage Borges prend finalement possession d'un des volumes de la *First Encyclopædia of Tlön* dans lequel sont décrites longuement les deux *Ursprache*⁴⁰ qui sont à l'origine des langues tlöniennes des deux hémisphères. La syntaxe de ces langues en dit long sur l'idéalisme congénital des Tlönien, puisque aucune des langues de cette planète n'admet le substantif : l'une se construit autour du verbe et l'autre, autour des adjectifs qui, lorsqu'ils s'additionnent, peuvent correspondre à un objet. Ces deux façons différentes de concevoir la phrase indiquent un rapport au temps radicalement différent du nôtre : la négation totale de la continuité, et donc du rapport de causalité. Il est impossible

³⁷ Chouvier, *op. cit.*, p. 99-100.

³⁸ « On peut concevoir la doxa comme un savoir conventionnel, standardisé, un ensemble relativement systématique de mots, d'expressions, de débats, sur lequel la plupart des gens semblent s'entendre. La doxa se définit ainsi comme ce qui est figé dans la langue, ce que l'on ne prend même pas la peine d'énoncer avec précision parce que cela va de soi. Elle est donc une forme efficace de l'idéologie dominante. » (Jean-François Chassay, « Doxa », p. 154, In Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du Littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 634 p.)

³⁹ Chouvier, *op. cit.*, p. 99-100.

⁴⁰ L'Office québécois de la langue française propose le terme de « protolangage » pour traduire le mot allemand *Ursprache*, qui fait référence à la reconstruction linguistique des origines historiques d'un ensemble de langues (l'indo-européen pour la majorité des langues occidentales, par exemple). Nous utiliserons toutefois le mot allemand, tout comme Borges, puisque la traduction ne fait pas l'unanimité.

d'associer un substantif à une chose, puisque qu'elle n'a aucune identité en dehors du temps. Ce rapport étrange entre le temps et la causalité bouleverse la sémiotique tlönienne : « [...] ils ne conçoivent pas que le spatial dure dans le temps. La perception d'une fumée à l'horizon, puis du champ incendié, puis de la cigarette à moitié éteinte qui produit le feu, est considérée comme un exemple d'associations d'idées⁴¹. » On voit bien que le langage ne permet pas le processus de signification indicielle (au sens de Peirce), puisque la fumée ne peut référer au feu si la continuité temporelle est brisée. « Pour eux, le monde n'est pas une réunion d'objets dans l'espace; c'est une série hétérogène d'actes indépendants. Il est successif, temporel, non spatial⁴². »

Tout comme la *newspeak* permet le révisionnisme historique et l'abolition du concept de liberté, les langues tlöniennes modifient la perception du temps et le regard que les Tlönien portent sur les choses (ou peut-être est-ce leur perception qui a influencé la formation du langage?). Borges utilise le concept de doxologie en créant un langage qui, parce que déterminé par l'idéologie même, impose au locuteur une conception (idéaliste) de la réalité. Contrairement à la *newspeak* qui est un instrument de pouvoir inventé par les Hommes, les langues tlönien sont antérieures à la réalité, puisqu'elles la produisent :

Des siècles et des siècles d'idéalisme n'ont pas manqué d'influer sur la réalité. [...] L'élaboration méthodique des *brönir*, [objets dédoublés produits par les attentes des Tlönien], a rendu des services prodigieux aux archéologues. Elle a permis d'interroger et même de modifier le passé, qui maintenant n'est pas moins malléable et docile que l'avenir⁴³.

Ce pouvoir du langage sur la réalité explique, selon le narrateur, que les habitants du monde réel aient accepté si facilement d'être envahis par Tlön : dans ce monde, c'est l'homme par son langage qui crée le réel. Tlön est « un labyrinthe ourdi par des hommes et destiné à être déchiffré par les hommes⁴⁴. » Tout comme dans la Bible, au début était le Verbe, mais dans Tlön ce n'est pas celui de Dieu, mais plutôt celui des Hommes. Dans

⁴¹ Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *op. cit.*, p. 458.

⁴² *Ibid.*, p. 457.

⁴³ *Ibid.*, p. 462.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 466.

la nouvelle, la langue précède toujours l'existence à plusieurs niveaux : Borges utilise les mots pour rédiger son texte de fiction; la communauté secrète crée une encyclopédie qui donne naissance à Tlön; et les Tlönien modifient leur réalité par leur utilisation du langage.

À la fin du récit, Borges annonce une version plus achevée de l'*Encyclopédie de Tlön*, l'*Orbis Tertius*, écrite dans une langue de Tlön. Cette volonté de décrire un peuple dans sa propre langue est fondamentale dans la construction de l'identité collective, particulièrement dans les cas de colonisation. Dans plusieurs pays, il a fallu attendre longtemps après la décolonisation pour voir apparaître des livres et des dictionnaires rédigés dans les langues nationales. Cette étape fait partie d'un processus important dans l'affirmation identitaire. Dans le cas de Tlön, c'est l'inverse, puisque c'est grâce à cette langue que la colonisation du réel est possible : « Si nos prévisions sont exactes, d'ici cent ans quelqu'un découvrira les cent tomes de la *Seconde Encyclopédie* de Tlön. Alors l'anglais, le français et l'espagnol lui-même disparaîtront de la planète. Le monde sera Tlön⁴⁵. »

3.4 La psychohistoire, une science multidisciplinaire

Si Borges intègre différents types de savoir dans son œuvre, la science apparaît toujours en filigrane. Isaac Asimov⁴⁶ est beaucoup plus explicite à ce sujet. Se décrivant lui-même comme un rationaliste, il est convaincu que la démocratisation de la science, par le biais de la littérature, permettra à ses lecteurs d'être plus éclairés et mieux armés en tant que citoyens. Touponce affirme que, « it is important to recognize that these narrative structures of enlightenment – providing knowledge through narrative – play the most important unifying roles in Asimov's enormous body of work and serve to legitimize science in our society as well⁴⁷. » Toutefois, les œuvres de science-fiction d'Asimov ne sont pas des traités de chimie, ni des ouvrages de vulgarisation scientifique. Elles permettent de communiquer une conscience de l'importance du savoir, ainsi

⁴⁵ *Ibid.*, p. 466-467.

⁴⁶ Asimov a un doctorat en chimie et a enseigné la biochimie à la Boston University School of Medicine en début de carrière. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages scientifiques et de vulgarisation.

⁴⁷ Touponce, *op. cit.*, p. 4.

qu'une disposition aux sciences et à leur fonctionnement, mais elles n'expliquent pas les bases de la physique quantique, ni du matérialisme historique, sinon en trame de fond, brodées dans la trame narrative. C'est que la fiction futuriste ne peut qu'imaginer la science et les découvertes du futur, qui demeurent de purs fantasmes. Toujours selon Touponce, « [...] if we would predict future discoveries, they would be present discoveries. These assumptions thus present us with a kind of theoretical history, corresponding to theoretical physics⁴⁸. »

Comme dans beaucoup de romans de science-fiction qui se déroulent dans un futur lointain, *Foundation* met en scène plusieurs objets technologiques futuristes dont le fonctionnement est plus de l'ordre de l'imaginaire que de la technoscience. Il pourrait s'avérer pertinent d'analyser ce type d'objet, mais les explications techniques sont presque toujours déficientes et il ne s'agit pas là d'une des forces d'Asimov. Joseph F. Patrouch cite d'ailleurs Asimov lui-même qui utilise l'expression « pocket-frannustan » pour parler de tous ces gadgets technologiques qui apparaissent, comme par magie, à la fin des récits, pour résoudre les énigmes⁴⁹. Toutefois, les sciences (pures et sociales) ont une place beaucoup plus importante dans les récits d'Asimov que ces simples gadgets, notamment grâce à la psychohistoire, clé de voûte de la série *Foundation*.

La psychohistoire est une science inventée par Hari Seldon, d'abord purement théorique dans sa thèse de doctorat, puis développée tout au long de sa vie pour en découvrir les applications possibles à la réalité de l'Empire galactique. Dans le premier tome de la série *Foundation*, on apprend peu de choses sur les détails de la psychohistoire. L'article de l'*Encyclopedia Galactica* explique qu'il s'agit d'une

branch of mathematics which deals with the reactions of human conglomerates to fixed social and economic stimuli... Implicit in all these definitions is the assumption that the human conglomerate being dealt with is sufficiently large for valid statistical treatment. The necessary size of such a conglomerate may be determined by Seldon's First

⁴⁸ *Ibid.*, p. 76.

⁴⁹ « I was told that “by its very nature” science fiction would not play fair with the reader. In a science fiction story... the author would have his detective whip out an odd device and say, “As you know, Watson, my pocket-frannistan is perfectly capable of detecting the hidden jewel in a trice” [...] You don't spring new devices on the reader and solve the mystery with them. » (*Asimov's Mysteries*, p. x, tel que cité par Patrouch, *op. cit.*, p. 78.)

Theorem which... A further necessary assumption is that the human conglomerate be itself unaware of psychohistoric analysis in order that its reactions be truly random... The basis of all valid psychistory lies in the development of the Seldon functions which exhibit properties congruent to those of such social and economic forces as⁵⁰...

Cet article rempli d'ellipses, comme tous les autres, dit peu de choses sinon que la psychohistoire est une science mathématique qui s'intéresse aux réactions des masses humaines suffisamment larges et nécessairement ignorantes d'être un objet d'étude. Nous verrons un peu plus loin pourquoi ces deux conditions sont fondamentales.

Lorsque « The psychohistorians » s'ouvre, cette science a déjà été développée par le mathématicien et seules les conséquences de son développement nous sont montrées : la création de la Fondation encyclopédique sur Terminus. C'est dans le roman *Forward the Foundation* (1988) que les détails mathématiques de la psychohistoire sont davantage exposés. On y apprend que Hari Seldon et quelques collaborateurs ont d'abord analysé toute l'histoire galactique, en particulier les événements inattendus, grâce à une série d'ordinateurs puissants qui en ont déduit des équations. Elles sont ensuite traitées par le « Premier Radiant » (un super calculateur), puis filtrées par des formules « chaotiques » (qui limitent les effets du chaos, intrinsèques à un système aussi complexe). Ce processus permet de véritablement calculer l'avenir à partir de quelques variables. Cette explication, techniquement crédible, évoque plusieurs disciplines scientifiques : la météorologie, la démographie, les sciences économiques, la génétique, etc. Toutes ces sciences utilisent aujourd'hui des ordinateurs hyperpuissants afin de maîtriser la complexité trop grande de certains systèmes et d'en prédire l'évolution.

La psychohistoire considère l'humanité⁵¹, son objet d'étude, comme la chimie et la physique quantique considèrent la matière et ses atomes. Il suffit que les humains

⁵⁰ Asimov, *op. cit.*, p. 19.

⁵¹ Dans l'œuvre d'Isaac Asimov, la Galaxie n'est peuplée que d'êtres humains qui l'auraient colonisée sur une très longue période de temps. Cette galaxie humaine a d'ailleurs été imaginée par Asimov au départ, puis reprise par plusieurs, alors que les auteurs de science-fiction de l'époque s'intéressaient plutôt aux extra-terrestres. Cette idée lui serait venue à la suite d'une mésentente avec Campbell, son éditeur, à propos des caractéristiques à attribuer aux extra-terrestres. (Campbell aurait eu des tendances xénophobes.) Le fait que la galaxie selon Asimov n'est peuplée que d'humains n'est pas qu'anecdotique, puisque le fonctionnement de son Empire galactique vient souligner la redondance dans l'évolution humaine, qui ne fait que tourner en rond, au bout du compte.

soient en quantité suffisante pour pouvoir prédire leurs mouvements, comme on peut prévoir l'évolution d'une solution ou les changements de la matière. Toutefois, comme il est impossible de prédire avec précision les mouvements d'un atome dans une solution ou la position/vitesse d'une particule subatomique, il est impossible pour les psychohistoriens de connaître les détails de l'avenir d'un individu ou d'un petit groupe d'individus⁵². L'autre condition *sine qua non* à la psychohistoire est l'ignorance de ceux qui sont observés (et donc la non-ingérence directe des psychohistoriens). Cette influence de l'observateur sur les résultats de ses expériences fait référence au principe d'incertitude de Heisenberg (*Uncertainty principle*).

According to this principle, a scientific observer cannot know both the position and the velocity of subatomic particles. Using light energy to measure the position alters the velocity of particles; in measuring velocity, without altering the energy level of the system, one cannot determine position. No improved technology can ever remove this fundamental uncertainty from scientific knowledge.⁵³

Appliqué à la psychohistoire, le principe d'incertitude nous révèle que l'observateur (le psychohistorien) influe nécessairement sur son objet d'étude, les individus et les masses, qui, informés de leur propre avenir, risquent de le modifier (possiblement pour le pire). Pour pallier ce problème, il faut donc que l'observateur s'efface complètement et laisse l'humanité dans l'ignorance de ses découvertes, non sans influencer son évolution par d'autres moyens que la révélation directe. Seldon et ses collègues optent donc pour deux fondations : une qui plante le germe du savoir à un bout de la galaxie (*l'Encyclopedia galactica*), et l'autre (secrète) qui observe les changements et agit en conséquence. Selon Lang, cette application des lois de la physique aux êtres humains est loin d'être nouvelle :

This same assumption is made by political scientist Harold Lasswell, psychologist B.F. Skinner, mechanical engineer Frederick Taylor, and natural scientists Robert Millikan and Arthur Little. (Isaac Asimov, *Foundation and Empire* (1952; rpt. New York : Avon Books, 1966), p. 219.) Significantly, in the writings of all of these men is the notion that an elite can and should objectively study the facts of human behavior in order to then enter the world of human affairs and, in a godlike manner, manipulate mankind for its

⁵² Asimov déroge parfois à cette règle sans trop d'explications, mais elle demeure vraie dans l'ensemble.

⁵³ Susan Strehle, *Fiction in the Quantum Universe*, Chapel Hill et London, The University of North Carolina Press, 1992, p. 192. Il faut toutefois préciser que l'expérience de Heisenberg, nommée « l'interprétation de Copenhague », a été largement reniée en cause et est sujette à débat dans les milieux scientifiques.

own good. For the doctrinaire Skinner and somewhat more naive Asimov, utopia is a benevolent dictatorship of extremely rational men who act only according to scientific laws⁵⁴.

S'il est vrai que certains aspects de l'organisation sociale proposée par Asimov se rapprochent des théories de penseurs comme B. F. Skinner, il ne faudrait pas le démoniser inutilement. Il ne propose pas de dictature rationaliste, comme le laisse entendre Lang. Seldon, à la lumière de ses découvertes, ne suggère pas de diriger l'Empire, il se contente de semer un germe de savoir à la périphérie de la Galaxie. Cette solution est plus élégante, il faut en convenir, et tient compte de la nature humaine (qui pourrait se targuer d'être suffisamment rationnel, sans tomber dans le despotisme, pour diriger l'humanité à son insu?), puisque sa Fondation maintient son influence grâce à la religion et au commerce, deux systèmes profondément ancrés dans les sociétés actuelles. Les « crises Seldon » (ces moments historiques où tout peut basculer) sont d'ailleurs toujours résolues par la logique historique, et non par l'intervention d'un savant tout-puissant. « [...] Seldon crises are not solved by individuals but by historic forces. Hari Seldon, when he planned our course of future history, did not count on brilliant heroics but on the broad sweeps of economics and sociology⁵⁵. »

Ainsi, les principes chimiques et physiques qui planent sur la psychohistoire (étude des masses plutôt que des individus), conduisent directement aux sciences sociales (*soft science*), qui jouent un très grand rôle dans l'oeuvre d'Asimov, souvent qualifiée de *social science fiction* ou encore de *soft science fiction*. *Foundation* décrit l'évolution d'une société, les forces en jeu, les tractations politiques et économiques, et non les détails du voyage spatial ou du terraformage⁵⁶.

De nombreux critiques ont analysé la psychohistoire comme l'aboutissement léniniste du matérialisme historique de Marx. Dans un discours, Lénine a affirmé que le

⁵⁴ Leonard Alan Lang, « The Impact of Classical Science on American Literature : the Creation of an Epic American Hero in Science Fiction », Thèse de doctorat, Minnesota, University of Minnesota, 1978, p. 52-53.

⁵⁵ Asimov, *op. cit.*, p. 289-290.

⁵⁶ Les éléments technologiques et scientifiques (particulièrement astrophysiques) sont beaucoup plus importants dans les livres publiés dans les années 1980 qui font suite à la série et mettent un peu de côté l'aspect social.

historical materialism made it possible for the first time to study with scientific accuracy the social conditions of the life of the masses and the changes in these conditions. [...] Marxism indicated the way to one all-embracing and comprehensive study of the processes of the rise, development, and decline of socio-economic systems [...] Marx drew attention and indicated the way to a scientific study of history as a simple process which, with all its immense variety and contradictions, is governed by definite laws⁵⁷.

Si une approche marxiste de la littérature n'est pas notre propos, la psychohistoire et le matérialisme historique semblent partager un certain nombre de bases théoriques (les critiques ne s'entendent pas à ce sujet) qui permettraient de mieux comprendre l'évolution des sociétés. Toutefois, les solutions proposées par Asimov (il prétend ne pas avoir lu sur le marxisme et s'être inspiré uniquement de la théorie cinétique des gaz) diffèrent radicalement de celles de Marx.

Si Marx parle de révolution prolétarienne, et donc de changements radicaux et fondamentaux de la structure sociale, Asimov semble plutôt préconiser le minimalisme (théorie qu'il développe dans *Forward the Foundation*) qui consiste à effectuer des changements mineurs pour que les conséquences en soient calculables et non indésirables. Autrement dit, il veut éviter les dérapages révolutionnaires imprévisibles qui ont suivi toutes les grandes révolutions sociales de l'Histoire.

Selon l'analyse d'Elkins, le système social que propose Asimov (et Heinlein) est antidémocratique et se rapproche de l'utopie de Saint-Simon.

[Asimov] envisions a society organized not according to the principles of equality but according to a hierarchy of merit. It is a society similar to the one urged by Saint-Simon, the French utopian thinker; he also argued for a society governed by *savants* (mathematicians, chemists, engineers, painters, writers, etc.), who would have [...] the right to determine human destiny⁵⁸.

S'il est vrai qu'Asimov accorde beaucoup d'importance à l'intelligence et au savoir, aux individus qui maîtrisent leur science ou leur art, il faut éviter d'en tirer des conclusions trop hâtives en ce qui concerne l'opinion de l'auteur à ce sujet, ou même à ce qui

⁵⁷ V.I. Lenin, « Karl Marx : A Brief Biographical Sketch with an Exposition of Marxism, » *Selected Works* (New York : International Publishers, 1967), p. 13, tel que cité par Charles Elkins, « Asimov's *Foundation* : Historical Materialism Distorted into Cyclical Psychohistory », In Joseph D. Olander et Martin Harry Greenberg (dir.), *Isaac Asimov*, New York, Taplinger Publishing Company, 1977, p. 101.

⁵⁸ Elkins, *op. cit.*, p. 105.

transparaît dans ses livres. Dans la plupart de ses écrits (il y en a une quantité phénoménale), Asimov prône plutôt la large diffusion du savoir et l'éducation des citoyens⁵⁹, et non la thésaurisation d'un savoir détenu par un groupe restreint de privilégiés. Même dans *Foundation*, des bémols doivent être apportés à l'analyse d'Elkins. Le *Board of Trustees*, ce gouvernement de Terminus qui pourrait s'apparenter aux propositions de Saint-Simon, est bien vite ridiculisé, dès les premières pages. Le manque de réalisme politique des membres du *Board* en fait des dirigeants incapables et prétentieux qui perdent tout leur pouvoir dès la première crise. Or, c'est Seldon lui-même qui a créé volontairement cette situation en les plaçant sur une planète sans ressources naturelles.

La sociologie et l'économie ne sont pas les seules sciences sociales à traverser *Foundation*, l'Histoire prend également une très grande importance, autant comme thématique que comme structure narrative. C'est le *Decline and Fall of the Roman Empire* de Gibbon qui a inspiré cette histoire de chute d'un empire galactique (surtout les premiers épisodes), même si Asimov s'en éloigne assez rapidement. L'idée de départ était d'écrire un livre d'Histoire, 40 000 ans dans notre futur, qui se pencherait sur la fin d'un Empire. Plusieurs ont constaté que cet univers imaginé par Asimov était très (trop) semblable au nôtre, ne tenant pas compte de l'évolution d'une humanité qui se projetterait aussi loin dans l'avenir. Or, c'est exactement ce qui ressort de cet univers fictif : des sciences historiques, Asimov retient la cyclicité de l'évolution humaine qui ne cesse de répéter les mêmes erreurs, siècle après siècle. Lang s'y intéresse justement :

If Asimov's description of life [in the future] seems amazingly similar to life in the West during the past few hundred years, it is not owing to Asimov's dull imagination, for a primary lesson of the series is that history endlessly repeats itself. It is the mission of the Seldon Plan and its executors to break these cycles [...]⁶⁰.

⁵⁹ « His general intellectual stance, though, encompasses an ebullient, upbeat view of life that has much in common with that of the philosophers and encyclopedists of the eighteenth century, and all his important works resonate with the spirit of the Enlightenment. [...] he finds significance in his life and influences the world, convincing enough rational people (he hopes) to make a difference. [...] he argues that science popularization is necessary to the scientist. Indeed, he regards it as the first duty of any scientist not engaged in research. » (Touponce, *op. cit.*, p. 2-3.)

⁶⁰ Lang, *op. cit.*, p. 48.

Outre la simple thématique historique, la structure du roman imite également celle d'un livre d'Histoire, utilisant des séparations liées à des périodes importantes, marquées par des événements précis et datés, et à la succession de différents groupes au pouvoir : la découverte et la fondation en -2 F.E. (« The Psychohistorians »); la colonisation en 50 F.E. (« The Encyclopedists »); l'organisation politique en 80 F.E. (« The Mayors »); le développement de l'économie et les premiers accords avec les voisins en 135 F.E. (« The Traders »); l'âge d'or du commerce et la ploutocratie en 155 F.E. (« The Merchant Prince »). Outre sa structure similaire, le ton est aussi celui des historiens (modernes), s'intéressant davantage aux causes des événements, aux accords, aux tractations, à la politique, qu'aux détails des batailles, à la biographie des personnages.

The atomic bomb would not have been used without the decision being made to use it. For Asimov, that decision-making is more significant than the flash, thunder, and destruction that followed. In the Foundation Series he gets behind – under – action to the causes of action. He moves us from the arena of activity to the understanding of the significance of that activity. The Foundation Series, with its endless series of people sitting around tables talking, deciding lines of action, is about politics⁶¹.

Il s'agit davantage d'une réflexion sur les grands mouvements historiques qu'un véritable roman de science-fiction traditionnel (surtout ceux associés au *soap opera*). C'est le point de vue et les outils d'analyse qui sont originaux. Un de ces outils est la logique symbolique, introduite par le personnage de Salvor Hardin dans le chapitre « The Encyclopedists ».

La logique symbolique ne joue pas un grand rôle dans l'ensemble du roman, mais elle permet néanmoins de résoudre en partie une des « crises Seldon ». Leibniz, s'il n'est pas le premier à avoir parlé de logique symbolique, a grandement contribué à son développement et à sa forme moderne, sa Caractéristique universelle en est un très bon exemple. Comme nous l'avons dit précédemment, il s'agit (simplement!) de remplacer les idées par des symboles et d'ensuite assembler ces idées pour aboutir à des raisonnements.

⁶¹ Patrouch, *op. cit.*, p. 71.

Dans *Foundation*, l'explication de la logique symbolique se résume à une unique phrase : « [...] there is a branch of human knowledge known as symbolic logic, which can be used to prune away all sorts of clogging deadwood that clutters up human language⁶². » Si la référence est pour le moins laconique, c'est qu'Asimov ne connaissait rien à cette discipline et ne croyait pas vraiment en son efficacité. Campbell pensait que la « [...] symbolic logic would “unobscure the language and leave everything clear.” », mais Asimov préférait se référer à la théorie cinétique des gaz « “where the individual molecules in the gas remain as unpredictable as ever, but the average action is completely predictable⁶³.” » Néanmoins, bien que très peu présente dans le texte, la logique symbolique donne à Salvor Hardin la possibilité de convaincre les encyclopédistes du bien-fondé de ses opinions à propos de leurs ennemis (qui ne jouent pas franc-jeu) ou des représentants de l'Empire (qui manient la langue de bois). Les savants qui dirigent la Fondation ne connaissent rien à la politique, et l'intuitif Hardin se doit de transformer la réalité en symboles qu'ils sont à même de saisir. « I didn't really need to for myself because I knew what it was all about, but I think I can explain it more easily to five physical scientists by symbols rather than by words⁶⁴. »

Comme on a pu le voir, la logique symbolique et les autres sciences sociales sont omniprésentes dans la science-fiction d'Asimov, mais la vulgarisation des sciences pures tient également une grande place dans ses écrits. Asimov a suivi une formation scientifique avancée avant d'arriver à la littérature, tout comme un grand nombre d'écrivains. Werber est d'ailleurs de ceux-là, puisqu'il a amorcé sa carrière dans le journalisme scientifique.

⁶² Asimov, *op. cit.*, p. 80.

⁶³ James Gunn, *Isaac Asimov : The Foundations of Science Fiction*, Lanham, The Scarecrow Press Inc., 1996, p. 32-33.

⁶⁴ Asimov, *op. cit.*, p. 80-81.

3.5 *Les Fourmis* : entomologie et éthologie

Toutes les œuvres (littéraires ou non) de Bernard Werber sont traversées par l'idée de vulgarisation scientifique⁶⁵. Plusieurs disciplines apparaissent et renseignent les lecteurs sur différentes théories, recherches, observations. La science est omniprésente et présentée beaucoup moins subtilement que chez Asimov ou Borges. De longs passages didactiques ponctuent le texte sans justification apparente, sinon de permettre le partage d'un savoir entre l'auteur et ses lecteurs. La science est « loin d'être diabolisée, [elle] apparaît, lorsqu'elle est pratiquée par des esprits ouverts [...] comme une manière de se situer en harmonie avec la nature⁶⁶. »

La quantité d'informations que contiennent ses livres est phénoménale, mais prête bien sûr à caution. Aucune source documentaire n'est fournie et de nombreux éléments demanderaient des recherches longues et fastidieuses pour prouver ou démentir ces informations. De plus, le fantastique côtoie souvent la science et la limite est bien difficile à tracer. C'est d'ailleurs à cause de cette incertitude et de l'absence presque complète de critiques savantes à ce sujet que nous en dirons peu de choses. Il faudrait également ajouter à ces raisons que la science n'est paradoxalement pas un enjeu très problématique dans le roman de Werber, bien qu'elle traverse le roman et le domine largement.

À la simple lecture du titre, il n'est pas très difficile d'imaginer quel est le sujet principal du roman. Fiction entomologique et éthologique, elle met en scène des savants qui s'intéressent aux fourmis, mais surtout, et plus exceptionnellement, des fourmis en tant que personnages. « – Pourquoi les insectes? – Et pourquoi pas? Les insectes exercent une fascination ancestrale⁶⁷, » se justifie un des savants. Millet explique que,

Dans *Les Fourmis*, Bernard Werber intègre l'entomologie à travers des personnages, par exemple le professeur Daniel Rosenfeld du "Centre CNRS entomologie de

⁶⁵ « Bernard Werber a exercé le métier de journaliste scientifique. Dans sa biographie figure aussi un séjour en Côte-d'Ivoire où il étudie, auprès d'un scientifique, le professeur Leroux, des colonies de fourmis magnans. C'est donc un regard de spécialiste qu'il jette sur les insectes dont il fait le héros de son roman. » (Millet, *op. cit.*, p. 90.)

⁶⁶ Millet, *op. cit.*, p. 111-112.

⁶⁷ Werber, *Les Fourmis*, *op. cit.*, p. 73.

Fontainebleau” (p. 74), capable de donner un point de vue sur des faits qui échappent aux profanes. [...] L’auteur lui-même se fait entomologiste. Il répertorie, classe et décrit différents types d’insectes⁶⁸.

En plus de s’intéresser à la morphologie et au comportement des fourmis, Werber dresse l’historique de la perception humaine des insectes, considérés tour à tour comme une simple nuisance, le diable, des divinités minuscules ou un symbole d’honnêteté.

Toutes ces connaissances scientifiques que Werber déploie dans son texte apparaissent sous différentes formes, et tout l’intérêt est là. Nous avons dégagé quatre stratégies textuelles pour cette intégration : les extraits de l’*ESRA*⁶⁹; la fictionnalisation du savoir grâce à la personnification des fourmis; les passages purement didactiques intégrés dans le récit des fourmis; et certains dialogues dans la trame narrative principale.

Comme nous l’avons déjà mentionné, le roman s’ouvre sur un extrait de l’*ESRA* : un article qui compare les populations humaines aux populations fourmis, en terme de nombre et de morphologie. L’encyclopédie est donc ici utilisée comme une porte d’entrée vers le monde des fourmis et de leur étude, mais aussi comme un avertissement : il faut abandonner les préjugés que l’on peut avoir sur ces insectes avant de lire ce roman qui est une remise en perspective de l’importance que s’attribue l’humain dans l’histoire de la planète.

En plus de l’*ESRA*, le roman fait alterner deux histoires : celle des humains et celle des fourmis. En mettant en scène une communauté myrmécéenne, Werber fictionnalise les découvertes récentes en entomologie et en éthologie. Si les chercheurs ont pu étudier le fonctionnement des fourmilières, leur organisation sociale, leurs mœurs, le roman *Les Fourmis* présente une fourmilière fictive, l’utilise comme décor et imagine la vie qui s’y déroule. Plusieurs éléments qui décrivent la fourmilière et son fonctionnement sont scientifiquement fondés, mais d’autres sont uniquement des suppositions ou des inventions au service de la fiction. Ces éléments plus imaginaires sont souvent assez faciles à détecter, mais aussi plus intéressants sur un plan littéraire. Ils introduisent une façon radicalement différente de concevoir le monde, en imaginant

⁶⁸ Millet, *op. cit.*, p. 91.

⁶⁹ On se rappelle qu’il s’agit de l’*Encyclopédie du savoir relatif et absolu*.

comment une fourmi peut percevoir son environnement. Par exemple, de nombreux passages traitent de la notion du temps chez les fourmis qui serait liée uniquement à la variation de température : deux fourmis se donnent rendez-vous à 25°-temps ou parlent d'une durée de 2°-temps. Pour un animal à sang froid, ça semble assez logique, mais allez vérifier sans pouvoir communiquer avec elles! L'intérêt de cette partie du récit tient aussi aux rapports que ces insectes établissent avec la science et ses applications :

[...] la science des fourmis permet des victoires guerrières. Il est question d'armes de toutes sortes, y compris bactériologiques [...]. L'enthousiasme des fourmis rappelle celui des scientifiques de la fin du XIX^e siècle : "C'est une victoire de la technologie et de l'intelligence!" (p. 135)⁷⁰.

Les deux autres stratégies d'intégration du savoir utilisées dans le roman sont beaucoup moins fréquentes ou originales. Dans le premier cas, il arrive à l'occasion que l'action s'interrompe, parfois assez longuement, pour décrire en détail un animal ou une plante rencontrée en chemin. Le résultat est qu'on en apprend beaucoup sur les escargots et les araignées, mais qu'on a une vague impression de se promener dans un jeu éducatif pour enfant, dans lequel on peut cliquer sur des éléments de l'histoire pour en apprendre plus. Si l'information est souvent intéressante, la posture didactique peut déranger.

Le dernier cas est beaucoup plus classique en littérature, puisqu'il s'agit du dialogue entre les personnages qui sont en quête d'informations et ceux qui la possèdent. Le narrateur nous rapporte les pensées un peu candides de Jonathan Wells à ce sujet : « Jonathan ne savait pas vraiment dialoguer. Il considérait que la discussion était faite pour servir de vase communicant. Il y en a un qui sait, le vase plein, et un qui ne sait pas, le vase vide, lui-même en général⁷¹. » On pourrait finalement ajouter que la télévision, citée à quelques reprises, permet l'inclusion d'extraits didactiques concernant d'autres sujets que les fourmis, en particulier les coutumes étrangères (mises en parallèle avec celles des fourmis, évidemment).

⁷⁰ Millet, *op. cit.*, p. 112-114.

⁷¹ Werber, *Les Fourmis*, *op. cit.*, p. 77-78.

3.6 La science empirique et le savoir livresque

Que son intégration soit habile ou non, le savoir joue un grand rôle dans la construction des textes de fiction, comme on peut le voir avec ceux de Borges, Asimov ou Werber. Après avoir analysé un peu plus en détail la façon dont ce savoir s'articule, il faut maintenant aborder un sujet commun à Werber et à Asimov, indirectement lié à l'encyclopédisme : la méthode scientifique. Il s'agit là d'un très vieux débat, qui date de l'Antiquité grecque, opposant deux conceptions différentes de la science et de la façon d'acquérir le savoir : l'empirisme et l'apriorisme⁷². Paulson décrit la problématique à l'époque de Galilée, époque où l'empirisme a commencé à prendre une place plus importante :

In his *Dialogue Concerning the Two Chief World Systems*, Galileo has his Copernican confront his Ptolemaic adversary with the following demand: "So put forward the arguments and demonstrations, Simplicio – either yours or Aristotle's – but not just texts and bare authorities, because our discourses must relate to the sensible world and not to one on paper." (Galileo, *Dialogue Concerning the Two Chief World Systems – Ptolemaic and Copernican*, trans. S. Drake, 2d ed. (Berkeley, 1967), p. 113.) The practice of observation and experiment in the physical world implied that in certain domains the authority of precursors was insufficient⁷³.

Cette opposition entre l'observation et la recherche livresque est sous-entendue chez Werber et largement discutée et mise en cause chez Asimov. L'objectif de l'*Encyclopedia Galactica* est fort différent de celui de l'*Encyclopédie du savoir relatif et absolu*. Le projet d'Hari Seldon dépend de la capacité de la Fondation à établir une encyclopédie qui synthétiserait tout le savoir accumulé dans l'Empire, ce qui n'a rien à voir avec la science empirique ou le processus de découverte par hypothèses. Le projet Seldon se rapproche beaucoup plus de la définition traditionnelle de l'encyclopédie telle que définie par Alain

⁷² Nous entendons par apriorisme la conception aristotélicienne d'acquisition du savoir basée sur l'étude des textes des anciens qui ont déjà fait des recherches dans le domaine, par opposition à l'empirisme qui s'appuie sur l'expérimentation et les observations directes. Dans la réalité, ces deux approches ne s'opposent pas forcément, puisque la véritable méthode scientifique nécessite de faire des recherches livresques d'abord (afin de connaître ce qui s'est déjà fait dans le domaine), puis expérimenter à partir d'hypothèses de travail. Toutefois, l'opposition demeure souvent dans la fiction comme un éternel débat entre deux camps. Un bon exemple est la série des *Null-A* (Å) de A.E. Van Vogt qui se construit sur cette opposition.

⁷³ William R. Paulson, *The Noise Of Culture : Literary Texts in a World of Information*, Ithaca et London, Cornell University Press, 1988, p. 9.

Rey : l'instantanée d'un corpus de connaissances consensuelles pour un public donné. Si la Fondation encyclopédique est naturellement passéiste et donc aprioriste, Asimov critique cette conception de la science par la bouche de Salvor Hardin, indigné par l'attitude d'un éminent archéologue :

Lord Dorwin thought the way to be a good archaeologist was to read all the books on the subject — written by men who were dead for centuries. He thought that the way to solve archaeological puzzles was to weigh the opposing authorities. [...] Don't you see that there's something wrong with that? [...] And you men and half of Terminus as well are just as bad. We sit here, considering the Encyclopedia the all-in-all. We consider the greatest end of science is the classification of past data. It is important, but is there no further work to be done⁷⁴?

Ainsi, la fonction même de l'*Encyclopedia Galactica*, qui est une forme de thésaurisation du savoir, impose une conception de la science. La tension vient surtout de ce que l'origine du projet est justement de contrer la décadence inhérente à une science, disons-le, passablement réactionnaire.

Pour Edmond Wells, auteur de l'*Encyclopédie du savoir relatif et absolu*, l'objectif diffère. Son but est la préservation et la collection des savoirs qu'il a lui-même pu amasser, découvrir, expérimenter dans sa vie de chercheur. L'*Encyclopédie* est pour lui la mise en forme de ses propres connaissances. Ainsi, quelqu'un pourrait éventuellement poursuivre ses recherches sans avoir à les reprendre de zéro. Il ne s'agit donc pas de fixer des connaissances, de résumer tout ce qui existe et d'affirmer une vérité immuable, mais bien de documenter un processus. Certains chapitres sont d'ailleurs des extraits de son journal de laboratoire. Par exemple, il rapporte un extrait de sa première conversation avec une fourmi à l'aide de son automate nommé Docteur Livingstone, agrémentée de remarques sur les manipulations de son expérience :

EXTRAITS DE CONVERSATION : Extrait de la première conversation avec une *formica rufa* de type guerrière.

HUMAIN : Me recevez-vous?

FOURMI : crrrrrrrr.

HUMAIN : J'é mets, me recevez-vous?

(N.B. : plusieurs réglages ont été modifiés. En particulier, les émissions étaient beaucoup trop puissantes, elles asphyxiaient le sujet. Il faut mettre le bouton de réglage d'émission

⁷⁴ Asimov, *op. cit.*, p. 87.

sur 1. Le bouton de réglage de réception, en revanche, doit être poussé au 10 pour ne pas perdre une molécule.)

HUMAIN : Me recevez-vous?

FOURMI : Bougu.

HUMAIN : J'émets m'entendez-vous?

FOURMI : Zgugnu. Au secours! Je suis enfermée⁷⁵.

En plus du déroulement de ses expériences, Wells inclut dans son encyclopédie des réflexions philosophiques et fait des retours sur des articles antérieurs qu'il juge erronés. Sémiotiquement, l'encyclopédie des *Fourmis* n'est pas un instantané de connaissances existantes, le paradigme du savoir, puisqu'il se déploie plutôt sur l'axe syntagmatique, dans le temps. Il représente le processus d'acquisition de connaissances par le savant, mais aussi par le lecteur. Dans l'article intitulé « Épisode », Edmond Wells écrit : « Je me suis trompé. Nous ne sommes pas égaux, nous ne sommes pas concurrents. La présence des humains n'est qu'un court "épisode" dans leur règne sans partage sur la Terre⁷⁶. » Rhétorique étrange pour un article d'encyclopédie. La première phrase semble indiquer au lecteur que l'auteur a changé d'idée par rapport à un article antérieur, qu'il avait donc eu tort et que son expérience a raffiné son savoir.

Il est intéressant de noter que cette structure syntagmatique liée à la science empirique n'est présente que dans la version romanesque de l'*ESRA*, les autres versions qui ont été publiées indépendamment utilisent des formes radicalement différentes. Quelles raisons justifient cette différence? Serait-ce lié à la structure romanesque elle-même? Le roman n'a-t-il pas en commun avec la recherche scientifique cette façon de dévoiler le savoir au fur et à mesure du processus de lecture/recherche, le lecteur/chercheur comblant peu à peu les vides, réévaluant certaines informations non fondées et éliminant les préjugés et les pistes sans issue? Ce lien que l'encyclopédie fictive permet d'établir avec le lecteur fera l'objet de notre dernier chapitre.

⁷⁵ Bernard Werber, *Les Fourmis*, op. cit., p. 284.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 304.

CHAPITRE IV

DE L'ENCYCLOPÉDIE FICTIVE À LA XÉNOENCYCLOPÉDIE : FAIRE CROIRE À UN MONDE IMAGINAIRE

Ce livre a son lieu de naissance dans un texte de Borges. Dans le rire qui se voue à sa lecture toutes les familiarités de la pensée – de la nôtre : de celle qui a notre âge et notre géographie –, ébranlant toutes les surfaces ordonnées et tous les plans qui assagissent pour le foisonnement des êtres, faisant vaciller et inquiétant pour longtemps notre pratique millénaire du Même et de l'Autre.

Michel Foucault, *Les mots et les choses*

Un texte n'est vraiment pas un cristal. Et s'il l'est, la coopération de son Lecteur Modèle fait partie de sa structure moléculaire.

Umberto Eco, *Lector in fabula*

Les savoirs, notamment scientifiques, ont de nombreuses fonctions dans un texte littéraire, autant thématiques, discursives que narratives. Comme nous l'avons déjà dit, l'inclusion de discours encyclopédiques contribue à donner une grande place au savoir au sein même du texte, mais aussi à permettre une réflexion sur celui-ci. Puisque la science fait partie intégrante de notre culture, qu'on s'y réfère quotidiennement comme l'argument irréfutable par excellence, il n'est pas anodin qu'elle fasse partie de l'univers référentiel des auteurs et de leurs lecteurs. Le savoir joue un grand rôle dans le pacte de lecture qui les unit, donnant à l'univers fictif décrit par le texte une certaine réalité. Pour Pierrsens,

Un texte [...] ne doit pas seulement construire un monde : il doit en outre provoquer la *suspension of disbelief* qui nous en fera d'abord accepter les lois mais tout aussi bien ce qui les viole. D'où le texte peut-il alors tirer sa légitimité? [...] Vu sous cet angle, les savoirs sont l'une des ressources – non la seule – dont peut disposer une stratégie d'écriture par l'élaboration d'un véritable argumentaire. Car la lecture est un combat pour emporter la

conviction [...] C'est bien en supposant au lecteur certains savoirs que le texte peut faire entendre l'inouï et jouer à la fois du désir, [...] c'est le savoir qui fait la vraisemblance¹.

Cette question des savoirs dans la sémiotique de la lecture est au cœur même de la réflexion d'Umberto Eco² sur la coopération textuelle et les compétences encyclopédiques du Lecteur modèle. L'application de ces théories sur les littératures de l'imaginaire a ensuite intéressé Richard Saint-Gelais³ qui aborde la science-fiction d'un point de vue essentiellement discursif, plutôt que thématique. Il propose le terme de « xénoencyclopédie » pour parler de l'ensemble des savoirs qui n'appartiennent pas à l'univers réel et qui doivent être, par conséquent, fournis au lecteur pour permettre l'intelligibilité du texte. Ce dernier chapitre s'intéressera tout particulièrement à cet aspect de l'encyclopédisme fictif : sa fonction référentielle. Il s'agira d'abord de jeter les bases théoriques, pour ensuite en observer les échos dans le corpus.

4.1 La problématique de la lecture des textes imaginaires

La difficulté récurrente de définir le genre science-fictionnel par la critique a incité Richard Saint-Gelais à proposer une théorie plus spécifiquement textuelle⁴. Si le grand public sait d'instinct identifier un roman de science-fiction, c'est que les codes qui entourent sa production sont peu subtils : thèmes récurrents, éditions clinquantes, auteurs spécialisés. La critique savante peine toutefois à déterminer les traits spécifiques du genre, autres que thématiques. Certains affirment que c'est la réflexion sur la science qui le définit, mais Saint-Gelais propose qu'il pourrait s'agir plutôt de l'utilisation de certains procédés discursifs, rendus nécessaires par la nature imaginaire des mondes qui servent de toile de fond aux récits. Alors que l'illusion essentielle au réalisme tend à

¹ Pierssens, *op. cit.*, p. 10-11.

² Umberto Eco, *Lector in fabula : Le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, coll. Biblio essais, Paris, Grasset et Le Livre de Poche, 1985 [1979], 314 p.

³ Richard Saint-Gelais, « La science-fiction à la croisée des discours », p. 135-194, Chap. In *L'empire du pseudo : Modernités de la science-fiction*, Coll. Littérature(s), Québec, Éditions Nota bene, 1999, 393 p. Voir aussi : Richard Saint-Gelais, « Le texte capturé par sa fiction : réflexions sur les artefacts science-fictionnels », *Protée*, vol. 22, n° 3, Automne 1994, p. 33-40.

⁴ Saint-Gelais parle essentiellement de science-fiction, mais ses théories peuvent être facilement applicables à l'ensemble des littératures de l'imaginaire. Puisque notre propos n'est pas de proposer une nouvelle théorie de la science-fiction, nous utiliserons les deux termes.

masquer le texte, celui-ci est mis de l'avant en science-fiction, puisqu'il est l'unique producteur du monde imaginaire. « Le réalisme dissimule et motive sa nécessaire distanciation derrière le vraisemblable quotidien, jusqu'à la rendre invisible, alors que la SF dénude la sienne et la met en évidence⁵. »

Instinctivement, les distinctions entre le réalisme et les littératures de l'imaginaire tiennent dans l'aspect fictif du monde qui est montré, mais, comme nous le rappelle Saint-Gelais, la planète Trantor n'est ni plus, ni moins fictive que le Paris de Balzac. Il s'agit de fiction et les lieux et personnages qui s'y trouvent sont forcément fictifs, peu importe l'existence d'une contrepartie homonymique dans la réalité. Toutefois, « l'altérité des récits de science-fiction, elle, n'est pas circonscrite aux personnages et aux circonstances, elle affecte les principes généraux régissant le monde fictif⁶. » Ce qui distinguerait véritablement ces deux types de fiction est leur encyclopédie de référence. Saint-Gelais, suivant Eco qui parle aussi en terme de « Système Sémantique Global », donne au mot « encyclopédie » un sens moins littéral que celui utilisé jusqu'ici, bien que les deux définitions se superposent dans les textes, comme on le verra plus loin.

L'encyclopédie, qui ne se confond pas avec la réalité empirique, mais constitue un modèle à la fois culturel et sémiotique, couvre des domaines aussi divers que l'histoire, la géographie, la culture, sans compter les savoirs techniques [...] et les "scripts" (Schank et Abelson, 1977), c'est-à-dire les scénarios décrivant des séquences d'événements types [...]. Il va de soi que l'encyclopédie constitue un réseau mouvant, en perpétuelle transformation et variable selon les communautés [...]. De plus, les encyclopédies sont des structures semi-hiérarchisées : certaines connaissances très générales sont partagées par l'ensemble d'une communauté alors que d'autres, plus spécialisées [...], se situent aux franges de son encyclopédie⁷.

Ainsi, l'encyclopédie de référence du lecteur est l'ensemble des données qu'il possède sur la réalité et son fonctionnement (il ne s'agit donc pas de la réalité, mais d'une conception sociale de la réalité⁸) qui permettent d'actualiser un texte de fiction utilisant cette même

⁵ Gérard Cordesse, *La nouvelle science-fiction américaine*, Coll. « USA », Paris, Aubier-Montaigne, 1984, p. 115 tel que cité par Saint-Gelais, *L'empire du pseudo*, *op. cit.*, p. 137.

⁶ Saint-Gelais, *L'empire du pseudo*, *op. cit.*, p. 140.

⁷ *Ibid.*, p. 138-139.

⁸ Par exemple, les monstres marins font partie intégrante de l'encyclopédie des habitants du Moyen-Âge, puisque leur existence est socialement admise (jusqu'à être intégré sur des cartes, outil de connaissance par excellence).

encyclopédie dans un souci de réalisme. On comprend bien qu'il en va tout autrement en science-fiction, qui permet la création de monde imaginaire recourant (partiellement) à une encyclopédie différente.

Aucun monde narratif ne pourrait être totalement autonome du monde réel parce qu'il ne pourrait pas délimiter un état des choses maximal et consistant, en stipulant *ex nihilo* l'entier ameublement d'individus et de propriétés. Un monde possible se superpose abondamment au monde "réel" de l'encyclopédie du lecteur⁹.

Dans les faits, il est impossible d'intégrer dans un texte l'ensemble (ou même une partie importante) d'une encyclopédie imaginaire, considérant la quasi-infinité de détails à définir (des lois de la physique à la description détaillée de chaque lieu et de chaque être vivant, en passant par les langages utilisés et le fonctionnement des outils technologiques) pour atteindre la complétude. Le lecteur qui aborde un texte doit d'abord considérer que le monde fictif a recours à des propriétés du monde « réel » et ensuite procéder à des ajustements plus ou moins importants suivant les indices textuels. Ces indices appartiennent à la « xénoencyclopédie », encyclopédie supposée par le texte et qui peut inclure autant des éléments clairement définis que des données intertextuelles faisant partie des compétences du lecteur (particulièrement du lecteur de science-fiction). Toutefois, l'intégration des éléments xénoencyclopédiques ne va pas de soi.

Saint-Gelais relève trois stratégies utilisées par les auteurs pour régler le problème structurel du genre science-fictionnel : la tension irréconciliable entre la nécessité de fournir les informations nécessaires à la compréhension du texte par un lectorat « encyclopédiquement » incompetent et la volonté de laisser à ces mêmes lecteurs une certaine liberté interprétative. Les trois stratégies : didactique, pseudo-réaliste et pseudo-didactique, ne s'opposent pas entre elles et ne doivent pas être comprises comme des catégories univoques. Bien que la majorité des textes de science-fiction utilisent l'une et l'autre, nous nous intéresserons ici à la première, qui concerne plus directement notre corpus.

La stratégie didactique consiste à incorporer au texte des segments explicatifs qui permettent au lecteur d'entrer dans un récit qui a pour cadre un monde fictif dont les

⁹ Eco, *op. cit.*, p. 168.

principes généraux - et non simplement les personnages ou les lieux - diffèrent du monde réel. Ces segments qui pallient le déficit de compétence encyclopédique du lecteur ne sauraient être exhaustifs ou strictement logiques : ils forment la xénoencyclopédie, qui « n'est pas un système axiomatique qu'on pourrait reconstruire à partir d'un certain nombre de postulats fondamentaux, mais bien plutôt un réseau *hétérarchique* – quand il n'est pas contradictoire¹⁰. » Cette stratégie discursive comporte différents avantages et inconvénients évidents. Saint-Gelais identifie trois de ces avantages : prévenir les problèmes d'intellection du lecteur devant une intrigue autrement opaque; tracer la limite entre l'encyclopédie du lecteur et celle du monde fictif; et « proposer une “distanciation cognitive” tout en effectuant à la place du lecteur le travail cognitif : les “novums” (SuvvM), les données xénoencyclopédiques ne sont pas à penser, ils sont déjà pensés par le texte¹¹. » Pour ce qui est des inconvénients, ils sont notamment la « lourdeur, [l']interruption du récit, [le] déni de l'initiative interprétative du lecteur, [les] contradictions menaçant l'illusion référentielle ou [l']insistance suspecte sur le présent¹². »

Au sujet de ce déni de l'initiative interprétative, il faut émettre un bémol. Si le didactisme peut entraîner la saturation sémantique apparente du texte, créant ainsi des oeuvres nécessairement « fermées » (au sens d'Eco), de très grands pans seront nécessairement laissés à l'interprétation du lecteur puisqu'il est impossible de reconstituer complètement une encyclopédie imaginaire. Il faut également noter que les passages didactiques intégrés à un récit ne participent pas forcément à l'intellection. « La science-fiction s'aventurant fréquemment dans des zones pour le moins incertaines (pour l'auteur comme pour le lecteur) du savoir, on ne s'étonnera pas trop de ce que des dispositifs “didactiques” soient parfois énigmatiques, quand ils ne sont pas carrément opaques¹³. » Chassay évoque également cette tension :

Les écueils sont nombreux : ou bien on propose des explications didactiques, au risque d'ennuyer le lecteur de fiction qui attend autre chose; ou bien on se contente d'utiliser certains termes ou expressions vaguement connus de tout lecteur cultivé comme des

¹⁰ Saint-Gelais, *L'empire du pseudo*, op. cit., p. 145.

¹¹ *Ibid.*, p. 144.

¹² *Ibid.*, p. 158.

¹³ *Ibid.*, p. 151.

hochets lexicaux; ou bien encore on utilise les sciences en laissant clairement entendre qu'il ne s'agit pas des sciences, mais d'inventions à partir de celles-ci, les marques du discours scientifique servant simplement d'embrayeur générique (ce qui se passe dans une partie importante de la science-fiction)¹⁴.

Les inconvénients de la stratégie didactique ont poussé les auteurs de science-fiction à rivaliser d'imagination pour atténuer le malaise. Saint-Gelais parle de « didactisme honteux » qui est compensé par différents dispositifs : la dénégation, le déplacement vers le paratexte, le personnage ignorant (motivant une scène pédagogique), la zone périphérique, l'hétérogénéité encyclopédique, le récit d'exploration ou d'inclusion.

La dénégation est sans doute le dispositif le plus facile à identifier, étant le moins subtil. Il consiste à inclure des données xénoencyclopédiques dans le récit même, tout en prétendant que le lecteur les connaît déjà. « Ces manœuvres un peu dérisoires [...] risquent plutôt de rappeler au lecteur qu'il ne sait pas ce que le public fictif est censé connaître, sans compter qu'on s'explique mal [...] l'abondance des précisions [...] »¹⁵. Cette technique est plutôt maladroite, mais assez couramment utilisée.

Une autre stratégie beaucoup plus efficace en ce qui a trait à l'illusion de réel est de reléguer l'information xénoencyclopédique dans les marges du texte et dans le paratexte en annexant des lexiques, des cartes, des postfaces explicatives, etc. Cette solution (partielle) permet d'éviter l'interruption du récit et l'hétérogénéité discursive. Dans un autre article, Saint-Gelais propose la notion d'artefact science-fictionnel qui se rattache à cette stratégie paratextuelle :

Un artefact science-fictionnel est un objet sémiotique (texte, émission télévisée, etc.) dont le monde de référence n'est pas notre monde, mais plutôt un monde imaginaire – par exemple le monde de la Fédération [dans *Star Trek*] –, au point que cet objet sémiotique se donne comme provenant de ce monde imaginaire. Par « monde de référence », j'entends le monde qui est donné comme celui dans lequel l'objet sémiotique a été produit. On se retrouve donc, en définitive, devant un texte dont la non-fictionnalité affichée n'est en fait qu'une fiction. Mais une fiction non déclarée, entièrement à la charge du lecteur [...]¹⁶.

¹⁴ Chassay, *op. cit.*, p. 19.

¹⁵ Saint-Gelais, *L'empire du pseudo*, *op. cit.*, p. 158-159.

¹⁶ Saint-Gelais, « Le texte capturé par sa fiction », *op. cit.*, p. 34-35.

Une troisième tactique permet aux auteurs de science-fiction d'intégrer au récit certaines données xénoencyclopédiques qui font défaut au lecteur grâce à un personnage ignorant qui se voit informer par d'autres personnages au cours d'une scène pédagogique. Parfois utilisé de manière peu habile, ce type de personnage peut sembler décalé dans son univers fictionnel, comme s'il était né avec l'ouverture du roman et qu'il ne comprenait aucun des codes de son propre monde. Bien intégrée, cette stratégie permet néanmoins d'expliquer simplement et clairement les données de base de la xénoencyclopédie sans pour autant briser le fil narratif.

Il existe un dispositif plus subtil et soigneux qui permet de communiquer des données xénoencyclopédiques : les reléguer à une zone périphérique du monde imaginaire. Ainsi, il est normal que les personnages du récit ne possèdent pas déjà cette information et il paraît plus logique qu'elle doive être précisée. Par exemple, il pourrait s'agir des informations concernant des milieux clandestins (ou très techniques, scientifiques, spécialisés, etc.). Un autre dispositif va souvent de pair avec celui de la zone périphérique : l'hétérogénéité encyclopédique. Il s'agit d'une façon d'expliquer, dans un même passage, certains termes ou certaines réalités (possiblement les éléments liés à la zone périphérique), mais de laisser le lecteur dans l'ignorance pour ce qui est d'autres termes (qui vont de soi pour les personnages et les lecteurs fictifs).

Le dernier dispositif de la stratégie didactique proposé par Saint-Gelais est le récit d'exploration et sa variante, le récit d'intrusion. Elle permet une intégration particulièrement harmonieuse des passages didactiques puisque ceux-ci sont nécessaires autant au récit qu'à sa lecture. Découvrant un monde inconnu (ou un élément inconnu dans leur propre monde), les personnages suivent alors un processus d'acquisition de connaissances similaire à celui du lecteur. De plus, puisque le monde d'origine des personnages est généralement réaliste, ils partagent avec le lecteur une même encyclopédie de référence. L'effet d'étrangeté est donc inféré graduellement et l'illusion n'a jamais à être brisée par des interventions du narrateur non justifiées par logique du récit.

4.2 Découvrir un monde par-dessus l'épaule d'un personnage

Le cas de *Foundation* est riche en exemples différents d'intégration des données xénoencyclopédiques et particulièrement typique des romans de science-fiction. Nous débiterons donc par son analyse, en nous concentrant sur le premier chapitre du roman, qui a justement été écrit à la demande de l'éditeur pour permettre aux lecteurs de suivre le récit plus facilement.

Dans *Foundation*, l'encyclopédie de référence oscille sans cesse entre celle du lecteur et une xénoencyclopédie partiellement fournie par le narrateur. Les personnages sont des humains qui ont, on le suppose à la lecture, les mêmes caractéristiques physiques et psychologiques que les humains du monde du lecteur. C'est également le cas pour les systèmes politiques et les relations interpersonnelles. Ce ne sont que les éléments qui n'ont pas d'équivalent dans le monde réel qui doivent être décrits plus minutieusement, mais en utilisant toujours certaines composantes de l'encyclopédie du lecteur (la psychohistoire est décrite en évoquant les sciences connues qui la composent : mathématiques, sociologie, psychologie). Ce qui est radicalement différent tient plutôt dans le décor, le contexte (*setting*) spatial et temporel, l'avancement technologique et scientifique, etc. Selon Patrouch,

It seems to me that one quite legitimate way of looking at science fiction is that setting is the main character and plot is simply an expository device for exploring setting. Whether one agrees with this or not, the imaginary, carefully constructed setting is extremely important to a science fiction story, and science fiction readers reserve their highest praises for writers who can create Dunes and Ringworlds. The construction of scientifically plausible alternate settings for human consciousness is science fiction's game, and Asimov is one of its best players¹⁷.

Dès le premier paragraphe, le lecteur de *Foundation* fait face à l'étrangeté d'un monde rempli de gadgets technologiques (« hypervideo ») et de planètes éloignées (« Trantor », « Synnax ») qui n'appartiennent pas à son « Système Sémantique Global ». Il est rapidement nécessaire d'ajuster son encyclopédie de référence afin de maintenir la lisibilité du texte. Or, malgré tout, ce chapitre est particulièrement facile à comprendre et

¹⁷ Patrouch, *op. cit.*, p. xxii.

à intégrer. Cela s'explique par les nombreuses stratégies didactiques utilisées par l'auteur : personnage ignorant, récit d'exploration, informations en marge du texte.

L'incipit évoque pour le Lecteur modèle tout un ensemble de références intertextuelles liées aux romans d'apprentissage (ou *Bildungsroman*) : « his name was Gaal Dornick and he was just a country boy who had never seen Trantor before¹⁸ ». Mais la fin du premier paragraphe nous fait rapidement comprendre qu'il ne s'agira pas que de cela : « Even though he had lived all his life on the world of Synnax, which circled a star at the edges of the Blue Drift, he was not cut off from civilization, you see. At that time, no place in the Galaxy was¹⁹. » Gaal Dornick manque sans doute d'expérience, mais il possède néanmoins des connaissances théoriques et médiatiques qui sont le fruit d'une société hautement technologique qui a peu à voir avec la France de Louis XIV ou l'Allemagne de Goethe (voir *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*). Le personnage de Gaal est à mi-chemin entre l'explorateur et l'ignorant, suivant les stratégies discursives proposées par Saint-Gelais :

Asimov chooses you and me – or, at least, our Galactic Empire equivalent : someone who does not know what is going on but who learns, and through whom we learn, in the course of the narrative. Gaal Dornick has just received his Ph.D. in mathematics and comes to Trantor, capital world of the Galaxy, in order to join a “mysterious Seldon Project²⁰.”

Puisqu'il provient d'un monde reculé, Gaal est étranger à Trantor et y apparaît comme un explorateur qui découvre un monde (qui nous est) inconnu.

Le premier chapitre de *Foundation* apparaît d'ailleurs comme une longue scène pédagogique qui permet aux lecteurs et au jeune mathématicien d'acquérir les données de base du fonctionnement de l'Empire, de son organisation, de son avancement technologique, mais aussi des travaux d'Hari Seldon et de son projet. Ces données permettront aux lecteurs de comprendre aisément les chapitres subséquents qui sont parfois avarés en détail. Asimov est un peu plus astucieux que Huxley a pu l'être dans *Brave New World* (une longue scène didactique sous la forme d'une visite guidée d'usine

¹⁸ Asimov, *op. cit.*, p. 4.

¹⁹ *Idem.*

²⁰ Patrouch, *op. cit.*, p. 65.

nous apprenant tout ce qu'il faut savoir) : il fractionne cette scène en quatre courtes rencontres, toutes justifiées par le déroulement narratif, qui fournissent chacune quelques pièces du casse-tête.

Sa première rencontre advient sur le vaisseau qui le transporte vers Trantor. Il discute alors avec un officier de l'Empire qui détruit son espoir romantique de voir grossir la planète centrale dans le hublot pendant l'approche : « Trantor would only be gray blur anyway, Kid²¹. » Cette simple remarque peut sembler anecdotique et ne contenir aucune information pertinente, mais c'est en la combinant aux autres informations distillées sur Trantor que l'on peut saisir toute la portée de ce « gray blur ». C'est que Trantor est urbanisée au point de n'être qu'une seule immense ville qui domine toute la planète. De plus, elle est entièrement recouverte d'une série de gigantesques dômes de métal qui lui donnent cette couleur grise. Ces deux caractéristiques indiquent, d'une part, la décadence de l'Empire puisqu'elle concentre tous ses pouvoirs sur une unique planète surpeuplée (et donc vulnérable aux révoltes et aux sièges). D'autre part, cela indique également que les humains de l'Empire galactique ont tendance à vouloir dominer la nature plutôt qu'à vivre en harmonie avec elle, ce qui mène forcément à l'échec, à terme.

Peu de temps après son arrivée, Gaal se fait aborder par Jerril, un espion du gouvernement, qui lui explique le mode de vie des Trantoriens (paniqués à l'idée de voir le ciel, étant nés sous un dôme), ce qui renforce la perception de décadence associée à Trantor. C'est également lors de cette conversation que Gaal en apprend plus sur la perception qu'ont les gens d'Hari Seldon, son futur patron. Ici encore, c'est une simple phrase qui en dit le plus long, celle qui attribue au psychohistorien le sobriquet de Raven Seldon (voir la section 2.2).

À la suite de cette rencontre, Hari Seldon rend visite lui-même au jeune homme et lui fait la démonstration mathématique de ses prévisions. Il lui pose également une question qui vient confirmer les indices accumulés sur la capitale : « “What does Trantor mean to you?” Everyone seemed to be asking his opinion of Trantor. Gaal felt incapable

²¹ Asimov, *op. cit.*, p. 6.

of response beyond the bare word, “Glorious.” –“You say that without thinking²².” » Effectivement, le personnage ignorant réapparaît aussitôt dans son naïf émerveillement devant la grandeur de la planète centrale. Cette simple réponse sert autant à faire prendre conscience à Gaal qu’aux lecteurs de la détérioration d’une capitale aussi gigantesque et centralisée, cette réflexion étant au cœur même de l’analyse psychohistorique et donc de toute la série des *Foundation*. On pourrait ajouter qu’il s’agit sans doute d’une subtile critique de tous ces récits de science-fiction qui glorifient le développement industriel et technologique à tout prix²³.

Outre ces scènes plus typiquement pédagogiques, une longue scène de procès est également révélatrice et habilement intégrée. Ainsi, il semble naturel que Seldon se donne la peine de réexpliquer les détails de la psychohistoire, puisqu’il doit faire face à une commission dont l’existence apparaît tout à fait justifier dans le contexte où un scientifique crédible calculerait la fin d’un Empire. De plus, la succession de questions et de réponses permet de comprendre à quel point la science est peu présente dans cette culture (l’avocat révèle son ignorance par ses questions). C’est également dans cette scène qu’est révélée la nature manipulatrice de Seldon qui a volontairement provoqué cette commission pour se faire exiler sur Terminus. Cette propension à manipuler les individus et les masses grâce à ses prédictions est importante à saisir dès le début du roman, puisqu’elle permet de comprendre les mécanismes de son vaste projet.

Si les scènes pédagogiques et de procès permettent de mieux comprendre dans quel monde se situe l’histoire, certains passages purement descriptifs intègrent plus volontiers des savoirs scientifiques propres à la xénoencyclopédie de *Foundation*, sans pour autant se justifier d’une façon ou d’une autre. Ces informations semblent uniquement destinées aux lecteurs, qui, dans la situation d’énonciation, devraient déjà être assimilées. Par exemple, au tout début du roman, le narrateur explique le fonctionnement des voyages interstellaires :

²² *Ibid.*, p. 20.

²³ Le roman a été écrit longtemps avant l’apparition du cyberpunk et de ses critiques beaucoup plus virulentes.

The Jump remained, and would probably remain forever, the only method of travelling between the stars. Travel through ordinary space could proceed at no rate more rapid than that of ordinary light (a bit of scientific knowledge that belonged among the items known since the forgotten dawn of human history), and that would have meant years of travel between even the nearest of inhabited systems²⁴.

Cette façon d'expliquer des faits connus (pour un lecteur contemporain du narrateur) depuis si longtemps est un peu malhabile, mais le style emprunté aux historiens semble presque le justifier.

Une autre stratégie didactique utilisée par Asimov pour faciliter l'actualisation du récit par les lecteurs est l'insertion d'extraits de l'*Encyclopedia Galactica* dans le texte. Suivant la théorie de Richard Saint-Gelais, cette tactique relègue les données xénoencyclopédiques à la marge du texte. Dans le cas présent, on ne peut pas parler véritablement de paratexte, puisque les extraits ne sont pas en annexe, mais bien insérés entre les chapitres, un peu comme des exergues. Toutefois, l'*Encyclopedia Galactica* n'est certainement pas intradiégétique. Inclus par le narrateur (bien qu'il n'en fasse jamais mention), ces extraits d'encyclopédie sont datés d'une époque ultérieure au récit (qui pourrait bien être celle de l'énonciation) et portent une mention éditoriale qui appartient au monde fictionnel. La notion d'artefact science-fictionnel est donc plus pertinente que celle de paratexte. Saint-Gelais développe cette théorie dans un article dans lequel il traite de ces objets sémiotiques ambigus. Le cas de *1984* nous intéressera particulièrement :

De l'ouvrage de Goldstein [un livre placé partiellement en annexe dans *1984*], nous ne pouvons lire que des extraits. Ce caractère fragmentaire est rendu on ne peut plus spectaculaire par la découpe. [...] Cette incomplétude affichée produit, comme toujours en fiction, des effets contradictoires. D'une part, comme *1984* ne contient que des extraits de l'ouvrage de Goldstein, cela suggère que le livre existe au complet, mais de façon virtuelle, dans un monde fictif auquel bien entendu nous n'avons pas accès. Mais, d'autre part, cette existence indépendante ne peut apparaître que comme une pure fiction produite par le texte d'Orwell. On retrouve ici encore le dispositif à double bascule typique des artefacts science-fictionnels, qui peuvent être considérés aussi bien comme des indices (au sens de Peirce) d'un monde fictif existant indépendamment d'eux, que comme des signes instaurant toute une fiction – y compris la fiction que ces artefacts proviennent d'un monde fictif²⁵.

²⁴ *Ibid.*, p. 4-5.

²⁵ Saint-Gelais, « Le texte capturé par sa fiction », *op. cit.*, p. 38-39.

Tout comme dans *1984*, l'ouvrage intégré dans le livre *Foundation* appartient à son univers fictionnel, mais cache sa propre fictionnalité par divers traits, notamment sa nature fragmentaire, qui évoque une complétude hors du texte. Si quelqu'un (le narrateur) a sélectionné des passages d'articles²⁶, c'est qu'ils faisaient sans doute partie d'une encyclopédie entière et qu'ils ont été choisis pour leur pertinence en ce qui a trait à l'information nécessaire aux lecteurs. Ce choix est d'autant plus évident que, si l'encyclopédie n'est pas mentionnée dans le récit, l'inverse n'est pas vrai. Chacun des extraits insérés dans le texte s'ouvre ou se ferme en répondant aux événements évoqués dans la diégèse. Le premier extrait concernant Hari Seldon se termine par la phrase « The story of the meeting²⁷... » ; or, c'est exactement ce que contient le chapitre qui suit : l'histoire de la rencontre entre Gaal Dornick et Hari Seldon. Un autre exemple nous est fourni dans le deuxième extrait qui concerne plutôt Trantor. Alors que le récit se termine par « in all this, from the moment of debarkation, there had been no glimpse of sky²⁸ », l'article débute en expliquant pourquoi Trantor est à ce point industrialisée et recouverte de dômes. Ainsi, les extraits sont traités par le narrateur comme des fragments qui viennent appuyer le texte directement. Mais ce n'est pas leur unique fonction, ils participent également à l'illusion de réel, à la *suspension of disbelief* (ça doit être vrai puisque c'est écrit dans une encyclopédie). La brièveté des articles et la nature parcellaire des informations qu'ils contiennent contribuent bien sûr à l'intellection du récit, mais également à épaissir le mystère qui l'entoure. Les trous sont nombreux et le lecteur devra les combler au fil de sa lecture.

Le contexte de publication sérielle laisse des traces dans le roman, notamment en ce qui concerne les informations encyclopédiques qui doivent être répétées pour les lecteurs qui n'auraient pas lu les épisodes précédents. Ainsi, un résumé du récit et des éléments fondamentaux de la xénoencyclopédie apparaît au détour d'un dialogue au

²⁶ Quatre articles issus de *l'Encyclopedia Galactica* sont intégrés dans le premier chapitre. Ils concernent Hari Seldon, Terminus, la psychohistoire et la *Commission of Public Safety* (qui organise le procès contre Seldon.)

²⁷ Asimov, *op. cit.*, p. 3.

²⁸ *Ibid.*, p. 11.

début de chaque chapitre. Ces passages sont particulièrement maladroits et heureusement très courts. Patrouch mentionne que

In “The Mayors” Hardin is made to lecture that background at Sef Sermak. At one point, Sermak shrugs his shoulders and remarks, “Of course, I know what you did” (p. 85), to which Hardin replies, “I’ll repeat it anyway,” because the readers don’t. This is expository dialogue at its most obvious, and Hardin’s stated reason for repeating it – “Perhaps you don’t get the point” – is not really adequate²⁹.

En dehors de ces dialogues plaqués sans grands soucis de réalisme, les données xénoencyclopédiques sont généralement bien intégrées dans *Foundation*, mais un élément demeure un peu discordant au lecteur contemporain : la description et l’utilisation de l’énergie nucléaire.

Eco mentionne que parfois l’encyclopédie de l’auteur peut s’avérer plus restreinte dans certains domaines que celle du lecteur. Il utilise l’exemple de la psychanalyse et de tous ces auteurs qui ont écrit des romans psychologiques avant la publication des travaux de Freud, romans qui ont ensuite été étudiés dans ce sens par les critiques modernes. Dans le cas qui nous occupe, il s’agirait plutôt de la perception que l’on peut avoir de l’énergie nucléaire et de ses différentes applications (civiles et militaires) qui ont radicalement changé depuis la rédaction du roman. Asimov a publié les premiers récits de *Foundation* en 1942, trois ans avant Hiroshima, et bien avant la course aux armements de la guerre froide et les incidents de Tchernobyl. Si l’énergie nucléaire est aujourd’hui au centre de controverses et souvent perçu par le grand public (et les organisations écologistes) comme sujette à caution, voire à condamnation, les personnages qui peuplent *Foundation* la voient, au contraire, comme un grand signe de progrès et comme la réponse à tous les problèmes technologiques (il est même question d’un couteau de cuisine nucléaire dans « The Merchant Princes »!). Cette situation provoque un effet de lecture un peu étrange, comme si les problèmes liés au nucléaire n’avaient jamais existé.

Asimov rectifie le tir dans *Foundation and Earth*, le dernier des romans dans la chronologie (publié en 1986) où il explique que la Terre a été abandonnée par l’Homme il y a 40 000 ans à cause de radiations, résultat d’une guerre nucléaire. De plus, on

²⁹ Patrouch, *op. cit.*, p. 75.

découvre que les vaisseaux spatiaux décrits dans les derniers romans ne fonctionnent plus à l'énergie nucléaire, mais utilisent plutôt une technologie permettant de maîtriser la force de gravitation universelle. L'écriture sur une longue période d'une série de romans se référant à un univers fictionnel cohérent permet d'observer les changements dans la conscience collective à partir d'évènements ponctuels fondateurs. Au cours du XX^e siècle, la perception sociale du nucléaire a beaucoup évolué : passant de découverte scientifique et technologique à une arme dissuasive, destructrice, voire apocalyptique (durant la guerre froide), puis à un type d'énergie révolutionnaire, mais potentiellement dangereuse.

4.3 Humains et fourmis : deux mondes parallèles (fictifs?)

L'appartenance au genre science-fictionnel de *Foundation* ne pose pas de problème, mais il en va autrement pour le roman *Les Fourmis*. Peut-il être considéré comme de la science-fiction? La question peut sembler superflue, considérant la multitude de définitions attribuées au genre, mais elle permet néanmoins de poser le problème de son rapport au réel et à la science et d'évaluer la pertinence d'y appliquer les théories de Saint-Gelais.

Millet explique que *Les Fourmis* oscille sans cesse entre le réalisme et la science-fiction, et c'est justement ce qui rend le roman aussi particulier. Dans un contexte strictement réaliste, décrit minutieusement en utilisant l'encyclopédie du monde « réel » et une terminologie scientifiquement crédible, le récit glisse graduellement vers un mode plus fantastique :

L'arrière-plan scientifique est constamment là pour rappeler que nous n'avons pas glissé dans le conte. Ainsi, l'araignée n'est pas un monstre destiné à faire peur mais un être vivant dont on décrit les mœurs avec précision [...]. Sur cette base réaliste peut s'inscrire le décalage vers la S.-F. Il se produit de façon très progressive et n'est véritablement sensible qu'à la fin, le vocabulaire scientifique permettant de rendre crédible un fait a priori impossible, le dialogue avec les fourmis³⁰.

³⁰ Millet, *op. cit.*, p. 116.

Ce nécessaire arrière-plan scientifique pour maintenir l'illusion de réel pose la question du didactisme à l'intérieur du texte. Les longs passages insérés dans le récit qui informent les lecteurs sur les mœurs des fourmis peuvent sembler lourds pour certains, mais, pour Elisabeth Vonarburg, le rapport entre récit et didactisme y est parfaitement dosé :

Mais est-ce de la SF? Oui! De la classique, et de l'excellente! Il y a déjà de la vulgarisation scientifique intelligente, pour commencer: le narrateur est toujours là pour nous apprendre quantité de choses absolument époustouflantes sur tout un tas de sujets; ce pourrait être insupportablement scolaire, mais non, c'est toujours en situation, et ça s'arrête presque toujours au moment où ça serait trop³¹.

Si son appréciation peut sembler un peu candide par sa soif de connaissance affichée, elle propose néanmoins un angle d'approche intéressant: est-ce que le contenu scientifique est bien intégré par le narrateur? La quantité d'informations transmise par le texte rend-elle le roman trop scolaire?

Dans *Les Fourmis*, plusieurs stratégies discursives permettent aux lecteurs de s'y retrouver dans un monde à la fois semblable au leur et radicalement différent par le point de vue adopté. C'est le mariage de deux de ces stratégies qui permet de faire cohabiter identification et distanciation en se superposant et se répondant de manière assez remarquable: il s'agit de l'intrusion et de l'exploration. C'est d'ailleurs le jeu d'aller-retour entre les deux récits principaux (celui des fourmis et celui des humains) qui permet aux lecteurs d'en apprendre davantage sur ces deux mondes et d'ainsi établir des liens qui sont l'essence même de l'actualisation de ce roman. La double énonciation apparente (les deux récits ne semblent pas s'adresser au même Lecteur modèle) permet cette cohabitation.

Le récit d'intrusion apparaît alors que les êtres humains découvrent la présence d'une autre civilisation sur Terre, celle des fourmis. Le découvreur est, bien entendu, Edmond Wells, le premier à entrer en communication avec ces insectes, grâce à un système d'interface de son invention. Ainsi, la présence d'une intelligence non humaine au cœur d'un monde similaire à la réalité du lecteur justifie, dans l'économie du récit,

³¹ Elisabeth Vonarburg, « Lectures » (recension), *Solaris*, no 110 (été 1994), p. 44, tel que cité par Saint-Gelais, *L'empire du pseudo*, op. cit., p. 148.

l'étude et la description de cette intelligence. Les lecteurs apprennent, avec les personnages, à mieux connaître cette société myrmécéenne. Les données intégrées à propos des fourmis apparaissent de différentes façons, suivant la progression des découvertes au sein de l'histoire. Le précurseur Edmond Wells ayant accumulé une très grande quantité d'informations, ce sont des extraits de son encyclopédie personnelle qui nous permettent d'abord d'entrer dans ce monde étrange. L'aventure de Jonathan Wells et de sa famille dans le réseau souterrain permet ensuite d'en apprendre plus sur ce monde enclavé. La troisième manifestation du récit d'intrusion est plus généralisée, mais également plus ambiguë : il s'agit du récit des fourmis lui-même. Si on considère le point de vue humain dans le roman, le récit mettant en scène des fourmis est perçu comme une fictionnalisation des connaissances accumulées à leur sujet et d'un prolongement narratif des contenus encyclopédiques. C'est d'ailleurs dans ces passages que les marques de l'intrusion sont les plus probantes : l'étrangeté volontairement entretenue par le récit permet une description détaillée de ce monde qui fait irruption dans le « réel ».

Tout en nous faisant évoluer dans un décor en apparence familier, la forêt de Fontainebleau et la ville toute proche, Bernard Werber prend soin de nous désorienter. Lorsqu'il évoque Bel-o-kan, Chli-pou-kan, La-chola-kan ou simplement "la Cité" ou "la Fédération", nous sommes transportés vers un autre monde, [...]. Savoir que l'action se situe dans la forêt de Fontainebleau n'y change rien. Nous sommes dans un autre monde dont les repères nous échappent. [...] Le flou dans *Les Fourmis* s'explique en effet aisément : le roman répond à une autre logique que le réalisme. Sa structure morcelée a pour but de désorienter le lecteur, de le plonger dans un monde merveilleux et mystérieux, celui du conte³².

Tout comme un extra-terrestre apparu au milieu d'un champ (comme dans *War of the Worlds* de H. G. Wells), la découverte de la civilisation myrmécéenne justifie l'intégration de longs passages explicatifs qui auraient semblé superflus à un lecteur déjà conscient de l'existence d'une telle civilisation, ou encore à un lecteur fourmi (supposé en partie par le point de vue adopté par le narrateur). Par exemple, au moment où les fourmis sortent d'hibernation, le narrateur nous explique : « Alors, ils s'acheminent avec difficulté au milieu des corps statufiés de leurs sœurs. Ils se dirigent vers le grand Extérieur. *Il faut que leur organisme à sang froid capte les calories de l'astre du jour.* [...] Une fois dehors, ils se mettent

³² Millet, *op. cit.*, p. 32-33.

à se laver avec méthode. *Ils secrètent une salive blanche et en enduisent leurs mâchoires et leurs pattes*³³. » Cette alternance entre des phrases purement narratives et d'autres descriptives est caractéristique dans ce récit. Logique dans la mesure où le monde des fourmis fait soudainement irruption dans le monde « réel », l'ajout de détails explicatifs, comme le métabolisme hétérotherme (à sang froid) des insectes, semblerait totalement superflu, un peu comme si le narrateur d'un roman réaliste entreprenait d'expliquer pourquoi un être humain doit se nourrir ou conserver sa chaleur corporelle. Toutefois, si le récit des fourmis sert à intégrer harmonieusement des données xénoencyclopédiques, cette partie du roman peut également être perçue comme un récit d'exploration qui répondrait au récit d'intrusion. Le point de vue des fourmis sur le monde qui les entoure est essentiellement celui d'exploratrices :

Les Fourmis est un roman d'aventures. [...] Nous avons montré avec quel soin Bernard Werber étudie la vie des fourmis. Il applique la même méthode à la faune et à la flore de la forêt de Fontainebleau, intégrant ses développements de façon harmonieuse puisque ses explications interviennent au moment où les fourmis croisent les plantes et les êtres qui nous sont décrits³⁴.

Alors que les humains découvrent l'existence du monde des fourmis, celles-ci apprennent à connaître (à se méfier de) celui des hommes, mais aussi de la nature qui les entoure. Les deux types de récits se rejoignent en même temps que les personnages, à la toute fin de l'histoire, tandis que le lecteur apprend, grâce aux trois derniers personnages à traverser le labyrinthe et la jeune reine Chli-pou-ni, que les explorateurs humains (Edmond Wells) et fourmi (la reine Belo-kiu-kiuni) sont devenus leur objet d'étude mutuel. Alors que les humains apprennent à connaître les mœurs et la morphologie des fourmis, l'inverse est aussi vrai.

Cholb-gahi-ni, une vieille mère, remarque que selon les témoignages les boules roses avaient l'air de ne se déplacer que par troupes de cinq. Une autre sœur, Rougb-fayli-ni, avait trouvé une boule rose immobile à peu près à trois cents têtes sous le sol. La boule rose était prolongée par une substance molle à l'odeur assez forte. On avait alors percé à

³³ Werber, *Les Fourmis*, *op. cit.*, p. 12. Je souligne.

³⁴ Millet, *op. cit.*, p. 111-112.

la mandibule et fini par déboucher sur des tiges dures et blanches... comme si ces animaux avaient une carapace à l'intérieur du corps au lieu de l'avoir à l'extérieur³⁵.

La découverte d'un cadavre humain permet donc de mieux comprendre l'anatomie humaine, du moins du point de vue des différences fondamentales qui les séparent des insectes observateurs (endosquelette versus exosquelette). La lecture de ces passages donne l'impression qu'ils ont été écrits pour un Lecteur modèle fourmi, mais il s'agit bien sûr d'une stratégie narrative qui permet l'identification du lecteur aux personnages, aussi différents soient-ils. Toutefois, cette stratégie n'est pas gratuite, puisqu'elle vient s'appuyer sur le leitmotiv d'Edmond Wells, alter ego de l'auteur : « Il faut penser autrement. » L'illusion de double énonciation est donc justifiée par cette volonté d'encourager la multiplication des points de vue afin d'enrichir la réflexion. *Les Fourmis* n'est pas qu'un livre de « vulgarisation éthologique » comme l'affirme Millet, mais également un livre sur les hommes et leur relation à l'environnement.

En nous penchant d'abord sur les mécanismes proprement diégétiques de transmission de données xénoencyclopédiques, nous avons laissé de côté la tactique la plus manifeste utilisée dans le roman : l'*ESRA*, cette encyclopédie qui apparaît comme imaginaire, dans la diégèse des *Fourmis*, et comme réelle, en tant que publication indépendante de Bernard Werber. Cette existence double permet de créer un effet de réel encore plus frappant.

Il faut donc distinguer deux *ESRA* qui ont des statuts fictionnels et des auteurs différents, mais qui sont néanmoins inextricablement liées entre elles. Commençons par la fictive, qui nous concerne plus directement. À la toute fin du roman, Jonathan mentionne une lettre laissée à son adresse par son oncle Edmond qui explique que l'*ESRA* tant convoitée se compose de 288 chapitres. Or, une infime partie de ces chapitres est intégrée au texte. Cette importante disparité permet au lecteur d'imaginer l'existence du reste de l'encyclopédie. C'est sa nature fragmentaire qui permet de s'en représenter la complétude, comme c'était le cas pour l'*Encyclopedia Galactica*. Selon Saint-Gelais,

³⁵ Werber, *Les Fourmis*, op. cit., p. 291.

la séduction des zones pseudo-encyclopédiques tient manifestement à leur pouvoir de suggestion, directement lié à leur incomplétude : [...] les citations imaginaires font évidemment rêver aux ouvrages dont elles sont tirées (Vidal, J.-P., “La déviance générale” dans N. Arnaud et H. Baudin (dir.), *Boris Vian : Colloque de Cerisy*, t. 1, Paris, UGE, 1977, p. 269-270.) Dans chaque cas, on le voit, le plaisir du lecteur tient à ce qu’il est tacitement invité à prolonger les réseaux de signes qui lui sont fournis en une encyclopédie complète (mais impossible à compléter parce que parfaitement virtuelle), bref à prendre ces signes au sérieux tout en sachant que ce sérieux est joué³⁶.

Le titre même de l’encyclopédie promet cette complétude : il comprend le savoir relatif *et* absolu. Autrement dit, une chose et son contraire. Cette qualification hyperbolique figure une toute-puissance du personnage de Wells, mais le contenu des articles insérés dans le texte pondère cette perception : il s’agit essentiellement d’anecdotes historiques, de faits scientifiques étranges, de réflexions à l’emporte-pièce. Le choix des articles extraits de l’*ESRA* intégrés au roman ne semble promettre aucune rigueur ni aucun classement des savoirs, et ressemble davantage au journal d’un excentrique particulièrement curieux qu’à un projet digne des Lumières. Les extraits n’en ont pas moins une fonction discursive importante : « Il s’agit à la fois de faire planer l’ombre d’Edmond Wells, le héros absent du roman, et de délivrer, à travers son manuscrit, les idées qui permettent au lecteur de mieux comprendre dans quel esprit lire le roman³⁷. » L’*ESRA* joue donc un rôle résolument didactique qui permet une plus grande transparence à la lecture. Un exemple évident de cette fonction xénoencyclopédique est l’article « Temps » qui explique la perception du temps chez les fourmis en la comparant à celle des humains. Nous avons déjà donné comme exemple (voir la section 3.5) la façon dont les fourmis du récit mesurent le temps (en terme de variation de température); or, c’est cet article « Temps » qui apporte des précisions sur les indications déjà insérées dans le texte. Il nous dit entre autres que « chez les fourmis [...], le temps est relatif. Quand il fait chaud, les secondes sont très courtes. Quand il fait froid, elles se tordent et s’allongent à l’infini, jusqu’à la perte de conscience hibernative³⁸. »

³⁶ Saint-Gelais, « Le texte capturé par sa fiction », *op. cit.*, p. 36-37.

³⁷ Millet, *op. cit.*, p. 19-20.

³⁸ Werber, *Les Fourmis*, *op. cit.*, p. 86.

Outre l'intégration au récit, Werber utilise une autre façon de transmettre des informations xénoencyclopédiques : le paratexte (sous la forme de ce que Saint-Gelais nomme les artéfacts science-fictionnels). À la toute fin du livre, un glossaire³⁹ apparaît pour définir ce qui semble à première vue être les termes scientifiques inclus dans le roman, mais ce lexique se révèle être un objet sémiotique plus ambigu qu'il n'y paraît : une définition du terme « acide indole-acétique » (« herbicide ») côtoie celle de la « Bataille des Coquelicots » (« En l'an 100000666, première guerre fédérale mettant face à face l'arme bactériologique et les tanks »). La fonction de ce glossaire apparaît incertaine, puisqu'il faut avoir lu le livre pour saisir le sens des définitions, dont les informations ont déjà été distillées au fil du récit. De plus, le point de vue adopté est toujours celui des fourmis, ce qui rend le glossaire plus amusant que pertinent : « Araignée : monstre dévorant les gens par petits morceaux et les endormant entre chaque amputation. Danger⁴⁰. » Puisqu'un glossaire est généralement un lexique de mots spécialisés, sa présence en annexe donne une illusion de véracité aux définitions, contribuant à l'effet de réel. Peut-être que les fourmis forment effectivement une civilisation organisée au fond ? Le lecteur n'est pas dupe, mais il joue le jeu.

« Le stade suivant de la science-fiction a consisté non plus à confiner le discours pseudo-encyclopédique dans les marges paratextuelles d'un texte narratif (auquel il reste subordonné), mais à en faire plutôt la matière même d'un livre [...]»⁴¹. C'est précisément ce que Werber a fait en publiant *Le Livre secret des fourmis : Encyclopédie du savoir relatif et absolu* en 1993 et *L'Encyclopédie du savoir relatif et absolu* en 2000, deux livres indépendants de son œuvre fictionnelle. Toutefois, l'exemple de Werber n'est pas aussi probant que ceux cités par Saint-Gelais, comme le dictionnaire klingon-anglais (artefact de la série *Star Trek*) ou encore l'atlas des terres du milieu (représentant la géographie des mondes imaginés par Tolkien). Dans le cas de Werber, les artéfacts en question sont moins clairement fictifs, puisque le nom de l'auteur sur la couverture est bel et bien celui de

³⁹ *Ibid.*, p. 307-313.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 307.

⁴¹ Saint-Gelais, « Le texte capturé par sa fiction », *op. cit.*, p. 37. Saint-Gelais, « Le texte capturé par sa fiction », *op. cit.*, p. 37.

Bernard Werber, et non d'Edmond Wells. De plus, *Le Livre secret des fourmis* contient une préface qui explique son projet, ce qui discrédite à première vue la thèse de l'artéfact science-fictionnel, qui doit se donner comme provenant d'un autre monde de référence que le monde réel. Toutefois, certains indices contribuent à brouiller les cartes : les encyclopédies sont publiées dans le même format et chez le même éditeur que les autres romans de Werber, l'obsession pour les fourmis communes à Werber et à Wells semble les confondre, ainsi que la présence commune de certains articles encyclopédiques dans l'*ESRA* fictive et réelle. Comme si la deuxième était simplement une version un peu plus complète de la première.

La question se pose : est-on devant un livre documentaire, simplement informatif, ou plutôt devant une certaine forme de littérature ? Dans la version attribuée à Werber, un narrateur semble émerger des articles, mais aucune action ne se déroule et aucune situation d'énonciation n'est dévoilée. Il ne s'agit pas non plus de texte poétique puisque la fonction première du texte semble être informative, du moins c'est ce que prétend la préface. Nous sommes donc devant un texte hybride dont la littéarité dépend essentiellement du lecteur. Cette incertitude sur la fictionnalité de l'*ESRA* semble indiquer qu'il s'agisse de la publication dans le monde réel de la xénoencyclopédie des *Fourmis*.

4.4 Le lecteur perdu dans le labyrinthe

La nouvelle « La Bibliothèque de Babel » prend d'ailleurs une forme similaire, mais sa littéarité ne fait pas l'ombre d'un doute. Les récits de Borges posent le problème de la lecture de manière bien particulière : de facture souvent réaliste (d'ailleurs soutenue par l'utilisation de noms de personnes et de lieux réels), ils sont résolument fantastiques. Le monde de référence est complètement instable et envoie des informations contraires au lecteur qui a pourtant l'impression d'être devant un texte tout ce qu'il y a de transparent.

Le genre narratif inventé par Borges, [...] "le récit d'aventures abstrait". D'autres appellations sont possibles, pour un genre de toute façon insaisissable, mais assurément décisif – peut-être le seul genre littéraire, à en croire Calvino, qu'ait produit notre siècle :

on le nomme parfois, tout simplement, la “fiction borgésienne”, la tautologie mimant d’une certaine manière la circularité des nouvelles autant que l’autosuffisance de ces textes achevés, leur autotélisme, leur résistance à la lecture, leur puissance d’inspiration, leur persistance dans nos mémoires⁴²...

Si Michel Lafon parle de « récit d’aventures abstrait », plusieurs critiques y vont de leur qualificatif. Pouilloux parle d’une « chronique immémoriale [...], avec parfois des repères flous », d’un « inventaire de recherches vouées à l’échec [...] présenté sous la forme d’un récit historique⁴³ »; alors que Lellouche fait plutôt référence à la nature essayistique de la nouvelle : « Tout le récit aura donc, sous l’apparence d’un récit, été l’exposé du problème de la bibliothèque et de sa solution, puis de la réponse du narrateur à l’échec de cette “solution”. Alors que *Ménard* était une “fiction qui est un essai”, la *Bibliothèque* est un “essai qui est une fiction⁴⁴”. » La multiplication des termes décrivant le texte de Borges montre bien la confusion dans laquelle se retrouve le lecteur lorsqu’il est plongé dans l’univers de la Bibliothèque. Dès l’incipit, le texte prend la forme des écrits d’un Bibliothécaire en fin de vie qui entreprend de décrire son monde et les efforts que lui et ses collègues/concitoyens ont pu déployer pour le comprendre. Aucun récit véritable ne s’enclenchera, on demeure dans le flou des récits immémoriaux.

Si la plupart des histoires se déroulant dans des mondes imaginaires utilisent d’emblée le monde référentiel du lecteur pour ensuite y faire des ajustements, des écarts, des parallèles, il n’en est rien dans « La Bibliothèque de Babel ». Le lecteur, qui croit comprendre le mot « Bibliothèque », doit se raviser, puisque la définition même des mots pose problème : « ([...] dans tel ou tel lexique, le symbole “Bibliothèque” recevra la définition correcte “système universel et permanent de galeries hexagonales”, mais “Bibliothèque” signifiera “pain” ou “pyramide”, ou toute autre chose, les sept mots de la définition ayant un autre sens.) Toi, qui me lis, es-tu sûr de comprendre ma langue?⁴⁵ » Tout est remis en question et le texte semble plonger peu à peu dans un brouillard

⁴² Michel Lafon, « Préface : Un siècle borgésien », In Le Goff, *op. cit.*, p. 14.

⁴³ Pouilloux, *op. cit.*, p. 66-67.

⁴⁴ Lellouche, *op. cit.*, p. 220.

⁴⁵ Borges, « La Bibliothèque de Babel », *op. cit.*, p. 497-498.

impénétrable plutôt que d'en sortir progressivement, au gré de la lecture. Cet effet est accentué par l'incertitude qui entoure les informations communiquées par le narrateur :

Jusqu'à sa fin, le texte [fait] alterner simplicité de la description indubitable et accumulation d'hypothèses hasardeuses ou d'axiomes indémontrables, en sorte que nous flottons sans cesse dans un monde intermédiaire et que l'étrangeté ressentie tient au moins autant à l'atmosphère indécidable de l'ensemble qu'à la bizarrerie de la bibliothèque même⁴⁶.

« La Bibliothèque de Babel » n'est pas que la simple description d'un monde imaginaire, c'est une succession de théories et d'observations hautement subjectives à propos de ce monde imaginaire. La nouvelle se clôt d'ailleurs sur l'espoir du narrateur qui souhaite que son monde soit régi par un Ordre, celui dicté par la périodicité des absurdes livres de sa Bibliothèque. « L'incertitude affecte ainsi celui qui dit "je" et finit par n'exprimer, dans l'obscurité mentale qui est la sienne, que des vœux [...] »⁴⁷. » Le seul élément qui semble décrit objectivement dans le récit est l'organisation physique des hexagones, la microstructure (la macrostructure étant inaccessible), puisque le reste n'est que spéculation ou déduction à partir du sens présumé de certains livres qui pourraient bien n'en avoir aucun.

Le cas de « Tlön Uqbar Orbis Tertius » est radicalement différent puisqu'il apparaît de prime abord comme un texte essentiellement réaliste. Le narrateur nommé Borges déploie dans le texte un ensemble de stratégies qui concourent à créer un effet de réel, d'autant plus efficace qu'il sera déroutant de le voir envahi par la fiction.

Borges orders this material through two of his favorite devices : false attributions to a mixture of existing and invented texts, and the introduction of many of his real-life friends. Thus the borders between what really happened, what could have happened and what could never happen are interwoven by means of a method of verisimilitude which gives status to an invention with the name of a real existing person, and attributes to books whose nature is ambiguous (they could exist, they appear to be existing books) the origin of a fabulous situation or a necessary quotation. Needless to say this method of attribution and verisimilitude puts the status of reality in question; it also points to the permeable nature of fiction, which longs to grasp something that forever escapes it⁴⁸.

⁴⁶ Pouilloux, *op. cit.*, p. 63-64.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 66.

⁴⁸ Sarlo, *op. cit.*, p. 64.

La fictionnalité des textes et des personnages semble incertaine et l'érudition légendaire de Borges place le lecteur face à ses propres compétences encyclopédiques. À chaque nouveau nom, à chaque nouvelle référence à une œuvre, il se demande s'il la connaît, s'il en a entendu parler, s'il devrait la connaître ou s'il s'agit simplement d'une autre impasse dans le labyrinthe borgésien. Ce jeu intertextuel est commun à plusieurs nouvelles de Borges qui se répondent même parfois entre elles. Après quelques rapides recherches, le lecteur demeure indécis. Même les événements racontés par le narrateur semblent avoir un statut ambigu : la banalité des circonstances pourrait indiquer la véracité de l'anecdote. On se prend à se demander si Borges et Bioy Casares ont vraiment discuté autour de cette table à propos d'Uqbar. Quels sont les éléments inspirés de la réalité dans cette histoire ? Puis, on comprend que ça n'a aucune importance. Seule l'incertitude importe pour que le récit s'amorce. Certaines références ne sont que des hommages ou de simples clin d'œil, alors que d'autres sont de véritables intertextes qui doivent être interprétés comme tels, permettant d'ajouter une couche de sens au texte. En fait, les personnages eux-mêmes sont le reflet des lecteurs hésitants, puisqu'ils sont eux aussi confrontés à un texte qui présente des sources et des références énigmatiques : qui sont donc les auteurs de cette *Encyclopédie de Tlön* ? « Au début, on crut que Tlön était un pur chaos, une irresponsable licence de l'imagination; on sait maintenant que c'est un cosmos, et les lois intimes qui le régissent ont été formulées, du moins provisoirement⁴⁹. » La découverte de ce monde imaginaire reflète donc le processus de lecture des textes de Borges : chaotiques au premier abord, un ordre apparaît et les références semblent ensuite s'organiser de façon cohérente, mais cette organisation ne saurait être que provisoire.

Au fil du récit, les événements qui semblaient mystérieux, inexplicables (l'apparition d'un article dans un seul exemplaire de l'*American Cyclopaedia*, la découverte de la *First Encyclopedia of Tlön*, dû au hasard) trouvent leur réponse dans une explication rationnelle et plausible : Uqbar et Tlön sont l'invention d'une société secrète qui en a volontairement dissimulé les traces. Jusque-là, tout s'explique et le lecteur, rassuré, est

⁴⁹ Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *op. cit.*, p. 457.

revenu à son encyclopédie de référence habituelle. Mais les dernières pages de la nouvelle viennent brouiller les cartes : des objets « faits d'un métal qui n'est pas de ce monde⁵⁰ » apparaissent dans l'univers réaliste des personnages. La fiction ne se limite plus à envahir les consciences, les imaginations, mais elle commence à envahir physiquement le monde. Ces objets (une boussole, une pièce de monnaie et un cône de métal brillant) ont toutes les caractéristiques des artefacts science-fictionnels de Saint-Gelais, à l'exception qu'ils sont eux-mêmes dans un cadre fictif. On se rappelle qu'« un artefact science-fictionnel est un objet sémiotique [...] dont le monde de référence n'est pas notre monde, mais plutôt un monde imaginaire⁵¹. » En quoi les objets tlönien sont-ils sémiotiques? Par l'écriture qu'ils contiennent et qui ne correspond à aucune des langues terrestres : « les lettres du cadran [de la boussole] correspondaient à un des alphabets de Tlön. Telle fut la première intrusion du monde fantastique dans le monde réel⁵². » Or, dans le cas d'un dictionnaire klingon-anglais, il s'agit d'un jeu entre l'auteur et le lecteur, un pacte de lecture qui les unit par leur acception tacite de la nature fictive du monde de référence de l'œuvre qui se donne pourtant comme réel. Lorsqu'il parle du *Star Fleet Technical Manual*, Saint-Gelais explique qu'

on se retrouve donc, en définitive, devant un texte dont la non-fictionnalité affichée n'est en fait qu'une fiction. Mais une fiction non déclarée, entièrement à la charge du lecteur, et de toute façon équivoque puisque le lecteur qui l'élabore a au moins autant de chances de s'y complaire que de la considérer comme une "simple fiction"⁵³.

Dans le cas de Tlön, la situation est encore plus confuse puisque aucun pacte (même tacite) n'est établi, les objets trouvés par le narrateur n'ayant rien de fictif (pour le narrateur) sinon leur monde de référence. La frontière normalement infranchissable entre imaginaire et réalité s'estompe : même les lois de la physique sont modifiées pour permettre l'intrusion de ces artefacts tlönien, puisqu'ils sont faits d'un métal qui n'existe pas. Le monde de Tlön devient une métaphore pour la réalité qui se verrait envahie par un artefact science-fictionnel se donnant comme le produit d'un autre monde de

⁵⁰ *Ibid.*, p. 465.

⁵¹ Saint-Gelais, « Le texte capturé par sa fiction », *op. cit.*, p. 34.

⁵² Borges, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *op. cit.*, p. 465.

⁵³ Saint-Gelais, « Le texte capturé par sa fiction », *op. cit.*, p. 35.

référence (fictif). La mise en abyme est double : le monde réel qui en cache un autre, et une fiction qui en cache une autre.

À la suite de la découverte de ces objets, le lecteur est placé devant une affirmation du narrateur qui brise complètement l'illusion de réalisme qui dominait le début du récit : « je mets fin ici à la partie personnelle de mon récit. Le reste est dans la mémoire (si ce n'est dans l'espoir ou la frayeur) de tous mes lecteurs⁵⁴. » Le contexte d'énonciation est finalement révélé et le lecteur comprend que l'encyclopédie de référence qu'il utilisait jusque-là était complètement faussée : le monde de référence ne correspond pas puisque le narrateur s'adresse à des locuteurs qui ont vécu la même chose que lui, c'est-à-dire l'envahissement de la réalité par Tlön. Ce qui apparaît étranger au Lecteur modèle ce n'est pas ce qui concerne Tlön, mais tous les détails identifiés comme réalistes jusqu'ici. Tout comme à la fin de « La Bibliothèque de Babel », le lecteur doit se résoudre à admettre qu'il a été le jouet d'un narrateur incertain pris dans une réalité fuyante et protéiforme. Le centre du labyrinthe borgésien est décidément inatteignable. Les impasses et les pièges sont trop nombreux, et c'est probablement ce qui fait la qualité et la pérennité de ces textes. Si la très grande majorité des auteurs respectent volontiers un strict pacte de lecture avec leurs lecteurs, Borges fait partie des rares exceptions qui sont lues et appréciées justement pour s'en détourner.

⁵⁴ *Idem.*

CONCLUSION

Si la définition habituelle d'une encyclopédie implique une volonté de partager, d'expliquer et de collectionner un savoir à un moment précis de son évolution, l'étude des textes fictifs a ici montré un glissement important de ce concept. Dans les trois cas, l'encyclopédie fictive est mystérieuse, cachée, pour n'être lue que par un minimum de lecteurs. Le savoir est lié à un pouvoir qui peut être dangereux : il y a donc thésaurisation de l'objet livre et de ce qu'il contient. Or, par définition, le savoir encyclopédique est inoffensif, puisqu'il est consensuel : il concerne la science du passé, celle que tout le monde admet (même l'Église a fini par admettre l'héliocentrisme), mais ne s'intéresse jamais aux découvertes les plus récentes, les plus visionnaires ou les plus dérangeantes. C'est parce qu'elles ne correspondent pas à cette définition que les trois encyclopédies imaginaires à l'étude ne peuvent être diffusées dans l'économie de leur récit respectif. L'*Encyclopédie du savoir relatif et absolu* contient des informations inédites sur les recherches d'Edmond Wells qui pourraient s'avérer dangereuses; pour l'*Encyclopedia Galactica*, le savoir est bien celui du passé, mais la régression de sa société et la morale guerrière dominante rendent problématique sa diffusion. Finalement, l'article sur « Tlön Uqbar Orbis Tertius » est dangereux parce qu'il envahit le réel. Au départ, c'est son unicité au sein même d'une encyclopédie, dont tous les exemplaires devraient être identiques, qui pose problème.

L'encyclopédie imaginaire ne permet pas qu'une simple réflexion sur les conséquences de la diffusion du savoir, elle permet également son intégration au cœur

même de la fiction. Grâce à cette interface privilégiée qui agit comme une courroie de transmission, les connaissances traversent la trame narrative et l'influencent profondément. Il est ainsi possible de comprendre différents aspects de la linguistique, de la logique combinatoire ou des mathématiques à travers les explications borgésiennes selon un point de vue différent de celui généralement employé par les spécialistes de ces disciplines. La fiction permet un angle autrement impossible. Celui des *Fourmis* est également un bon exemple. Quel entomologiste irait se glisser dans la peau de son objet d'étude pour mieux le comprendre? Seule la fiction le permet.

Il est intéressant de constater que si la science pénètre la littérature, c'est aussi pour la servir. L'intégration de différents savoirs permet d'établir un lien autrement impossible entre auteur et lecteur. Illusion de réel et lisibilité s'en trouvent forcément accrues. Si les lecteurs possèdent déjà une grande partie des informations nécessaires à la lecture par leur connaissance du monde réel, la nature imaginaire des textes à l'étude contraint l'auteur à compenser un déficit de compétence encyclopédique par l'intégration, plus ou moins habile, d'une xénoencyclopédie au sein même du récit. Ce problème est inévitable. Les encyclopédies imaginées par Asimov et Werber peuvent donc servir cette dernière fonction. Leur intégration est complète, puisqu'elles font partie intégrante de l'histoire, et leur ambiguïté fictionnelle contribue à pallier le déficit de vraisemblance.

Cette nécessité du didactisme est exacerbée de nos jours par l'hétérogénéité toujours grandissante du Système de Référence Globale partagé par le lectorat. Les savoirs sont aujourd'hui si diversifiés, accessibles et déhiérarchisés que peu de gens partagent une encyclopédie commune. À l'époque de la postmodernité, il n'existe plus de livres canoniques, lus par tous, auxquels un auteur peut se référer avec la certitude qu'il sera compris sans explications supplémentaires. Ce problème n'est pas spécifique des littératures de l'imaginaire, il s'étend à toutes les formes de communication sociale. Chaque époque avait ses classiques, peu importe qu'il s'agisse de la Bible, des tragédies de Racine ou de *L'Étranger* de Camus, il était toujours possible d'y faire un clin d'oeil. Comment faire pour créer un texte lisible par un public désormais si diversifié et

spécialisé? Niveler vers le bas et utiliser le plus petit dénominateur commun? Réduire son lectorat et renoncer à l'universalité? Expliquer longuement chaque détail et chaque référence au risque de tomber dans un didactisme assommant? La science-fiction a dû faire face à ce problème d'intelligibilité depuis longtemps, mais aucune solution miracle n'est apparue.

La quantité d'oeuvres offertes est aujourd'hui beaucoup trop vaste pour que les lecteurs prétendent s'y retrouver, mais c'est également le cas pour tous les types de savoir. Les sciences sont devenues tellement pointues qu'il est impossible d'en maîtriser même les bases, et les sources possibles d'information sont tellement nombreuses et diffuses que la tâche de s'informer correctement paraît insurmontable. Si quelques oeuvres littéraires et quelques théories scientifiques réussissent néanmoins à sortir du lot et atteindre un large public, c'est très rarement pour leur universalité, mais plutôt grâce à leur médiatisation. Puisque tous peuvent désormais écrire et diffuser son opinion et sa vision du monde (grâce au concept de Web 2.0, avec ses blogues et ses wikis), que tout est considéré comme étant fondamentalement égal et équivalent, personne ne partage plus de savoir commun. Le monologue domine désormais les communications. Au XVIII^e siècle, les Lumières ont démocratisé la diffusion du savoir; aujourd'hui, sa production est accessible à tous. Le concept même d'encyclopédie a-t-il encore un sens dans ce contexte? L'avenir n'est peut-être pas si noir. Une des solutions à cette crise des savoirs se trouve dans la fiction même de Werber, Asimov et Borges : le partage des savoirs dans une structure communautaire et non sa diffusion unidirectionnelle. Aucune connaissance n'a de valeur en soi si elle n'est mise en lien avec d'autres.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de fiction :

Asimov, Isaac. *Foundation*. Trad. de l'anglais par Jean Rosenthal. Coll. Présence du Futur, n° 89. Paris et New York: Éditions Denoël et Doubleday, 1966 [1951], 236 p.

Borges, Jorge Luis. « Tlön Uqbar Orbis Tertius ». Trad. de l'espagnol par Paul Verdoye. In *Œuvres complètes*, p. 452-467. Coll. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Éditions Gallimard, 1993, 2 volumes.

----- . « La bibliothèque de Babel ». Trad. de l'espagnol par Nestor Ibarra. In *Œuvres complètes*, p. 491-498. Coll. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Éditions Gallimard, 1993, 2 volumes.

Werber, Bernard. *Les Fourmis*. Coll. Le Livre de poche, n° 9615. Paris: Albin Michel, 1991, 313 p.

Études sur Isaac Asimov :

Allen, L. David. *Notes on Asimov's Foundation Trilogy and Other Works*. Lincoln (Nebraska): Cliffs Notes Incorporated, 1977, 90 p.

Fiedler, Jean et Jim Mele. *Isaac Asimov*. New York: Frederick Ungar Publishing Co., 1982, 177 p.

Gunn, James. *Isaac Asimov: The Foundations of Science Fiction*. Revised Edition. Lanham, Md.: The Scarecrow Press Inc., 1996, 276 p.

Lang, Leonard Alan. « The Impact of Classical Science on American Literature : the Creation of an Epic American Hero in Science Fiction ». Thèse de doctorat, Minnesota, University of Minnesota, 1978, 200 p.

Moore, Maxine. « Asimov, Calvin, and Moses ». In Thomas D. Claerson (dir.). *Voices For The Future : Essays On Major Science Fiction Writers*, p. 88-103. Bowling Green (Ohio): Bowling Green University Popular Press, 1976.

Olander, Joseph D. et Martin Harry Greenberg (dir.). *Isaac Asimov*. New York: Taplinger Publishing Company, 1977, 247 p.

Patrouch, Joseph F. Jr. *The Science Fiction of Isaac Asimov*. New York: Doubleday & Company Inc., 1974, 109 p.

Touponce, William F. *Isaac Asimov*. Boston: Twayne Publishers, 1991, 121 p.

Études sur Jorge Luis Borges :

Bouchardeau, François. *Jorge Luis Borges : Entretien avec André Camp, Suivi de Neuf essais sur Borges*. Aigues-Vives: HB Éditions, 1999, 171 p.

Charles, Monique. *J.L. Borges ou l'étrangeté apprivoisée : Approche psychanalytique des enjeux, sources et ressources de la création*. Coll. Psychanalyse et civilisations. Paris: L'Harmattan, 2002.

Chouvier, Bernard. *Jorge Luis Borges : l'homme et le labyrinthe*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 1994, 161 p.

Gérault, Jean-François. *Jorge Luis Borges : Une autre littérature (Parcours d'une œuvre)*. Paris: Encrage, 2003, 175 p.

Le Goff, Marcel. *Jorge Luis Borges : L'univers, la lettre et le secret*. Paris: L'Harmattan, 1999, 367 p.

Lellouche, Raphaël. *Borges ou l'hypothèse de l'auteur*. Paris: Balland, 1989, 420 p.

Nicaise, Christian. *La Bibliothèque totale de Jorge Luis Borges*. Bassac: L'instant perpétuel, 1990, 31 p.

Pouilloux, Jean-Yves. *Fictions de Jorge Luis Borges*. Coll. Foliothèque, no 19. Paris: Gallimard, 1992, 216 p.

Sarlo, Beatriz. *Jorge Luis Borges : A Writer on the Edge*. Coll. Humanités. Londres et New York: Verso, 1993, 148 p.

Études sur Bernard Werber :

Millet, Gilbert. *Étude sur Les Fourmis de Bernard Werber*. Coll. Résonances. Paris: Ellipses, 2007, 144 p.

Théorie littéraire, littérature et savoir :

Amrine, Frederick (éd.). *Literature and science as modes of expression*. Dordrecht et Boston: Kluwer Academic Publishers, 1989, 195 p.

Chassay, Jean-François. *Imaginer la science : Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*. Montréal: Éditions Liber, 2003, 242 p.

Dufief-Sanchez, Véronique (dir. publ.). *Les écrivains face au savoir*. Dijon: Éditions Universitaires de Dijon, 2002, 164 p.

Eco, Umberto. *Lector in fabula : Le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*. Trad. de l'italien par Myriem Bouzaher. Coll. Biblio essais. Paris: Éditions Grasset & Fasquelle / Le Livre de poche, 1985 [1979], 315 p.

Garvin, Harry R. (éd.). *Bucknell Review : Science and literature*. Lewisburg: Bucknell University Presses et London and Toronto: Associated University Presses, 1983, 173 p.

Paulson, William R. *The Noise Of Culture : Literary Texts in a World of Information*. Ithaca et London: Cornell University Press, 1988, 193 p.

Pierrsens, Michel. *Savoir à l'œuvre : essais d'épistémocritique*. Coll. Problématiques. Lille: Presses Universitaires de Lille, 1990, 185 p.

Saint-Gelais, Richard. *L'empire du pseudo : Modernités de la science-fiction*. Coll. Littérature(s), Québec: Éditions Nota bene, 1999, 399 p.

-----, « Le texte capturé par sa fiction : réflexions sur les artefacts science-fictionnels ». *Protée*. Vol. 22, n° 3. Automne 1994. p. 33-40.

Slade, Joseph W. et Judith Yaross Lee (éd.). *Beyond The Two Cultures : Essays on Science, Technology, and Literature*. Ames (Iowa): Iowa State University Press, 1990, 308 p.

Vaillant, Alain (dir.). *Écrire/Savoir : littérature et connaissances à l'époque moderne*. Coll. Lieux littéraires. Saint-Étienne: Éditions Printer, 1996, 320 p.

Aron, Paul, Denis Saint-Jacques et Alain Viala. *Le dictionnaire du Littéraire*. Paris: Presses Universitaires de France, 2002, 634 p.

Encyclopédie, encyclopédisme et bibliothèque :

Becq, Annie (dir.). *L'encyclopédisme : Actes du Colloque de Caen* (Caen, 12-16 janvier 1987). Paris: Éditions Aux amateurs de livres, Diffusion Klincksieck, 1991, 511 p.

D'Alembert, Jean. *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. Introduit et annoté par Michel Malherbe. Coll. Textes et commentaires. Paris: Librairie philosophique J. Vrin, 2000, 209 p.

Diderot, Denis et Jean D'Alembert. *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. 1751-1772. Version électronique (numérisée). *Wikisource : la bibliothèque livre*. Url : 'fr.wikisource.org'. Consulté le 15 janvier 2007.

Eco, Umberto. *De Bibliotheca*. Trad. de l'italien par Eliane Deschamps-Pria. Caen: L'échoppe, 1986. 31 p.

Ehm, Christine. *L'ABCdaire de tous les savoirs du monde*. Avec le concours de Roland Schaer et Anne Zali. Paris: BNF/Flammarion, 1997, 117 p.

Goulemot, Jean-Marie. « Bibliothèques, encyclopédisme et angoisses de la perte : l'exhaustivité ambiguë des Lumières », In *Le pouvoir des bibliothèques : La mémoire des livres en Occident*, sous la dir. de Marc Baratin et Christin Jacob, p.285-298. Coll. Bibliothèque Albin Michel Histoire. Paris: Éditions Albin Michel, 1996.

Goulemot, Jean-Marie. *L'amour des bibliothèques*. Paris: Éditions du Seuil, 2006, 293 p.

Jacob, Christian. « Lire pour écrire : navigations alexandrines ». In *Le pouvoir des bibliothèques : La mémoire des livres en Occident*, sous la dir. de Marc Baratin et Christian Jacob, p.47-83. Coll. Bibliothèque Albin Michel Histoire. Paris: Éditions Albin Michel, 1996.

Meschonnic, Henri. *Des mots et des mondes : Dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*, Paris: Hatier, 1991, 311 p.

Rey, Alain. *Dictionnaires et encyclopédies*. Coll. « Que sais-je? », n° 2000. Paris: PUF, 1982, 127 p.

Schaer, Roland. *Tous les savoirs du monde : encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXI^e siècle*. Paris: Bibliothèque nationale de France et Flammarion, 1996, 495 p.

Moureau, François. *Le roman vrai de l'Encyclopédie*. Coll. Découvertes Gallimard Littérature. Paris: Gallimard, 1990, 224 p.

Baillaud, Bernard, Jérôme de Gramont et Denis Hüe (dir.). *Auteur, lecteurs, savoirs anonymes : « Je » & encyclopédies*. Coll. Cahiers Diderot, n° 8. Rennes: Presses universitaires de Rennes, 1996, 190 p.

Battles, Matthew. *Library: An Unquiet History*. New York/London: W. W. Norton & Company, 2003, 245 p. (p.3-20, 22-23)

Figuier, Richard (dir.). *La Bibliothèque : miroir de l'âme, mémoire du monde*. Coll. Série « Mutations », n° 121. Paris: Autrement, 1991, 229 p.

Autres ouvrages :

La Bible de Jérusalem. Québec: Éditions Anne Sigier, 1979, 2172 p.

Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité : cours du collège de France 2000-2001*. Paris: Raison d'agir et Seuil, 2001, 237 p.

Bouveresse, Renée. *Leibniz*. Coll. «Que sais-je?». Paris: Presses Universitaires de France, 1994, 127 p.

Fadiman, Clifton (éd.). *Fantasia Mathematica : Being a set of stories, together with a group of oddments and diversions, all drawn from the universe of mathematics*. New York: Copernicus, 1997 [1958]. 298 p.

Kahan, Théo. *Théories quantiques de la matière et du rayonnement*. Deuxième édition. Paris: Librairie Armand Colin, 1964, 223 p.

Robert, Jean-Michel. *Leibniz, vie et œuvre, suivi de L'Éloge de Leibniz par Fontenelle*. Coll. Agora. Paris: Pocket, 2003, 277 p.

Strehle, Susan. *Fiction in the Quantum Universe*. Chapel Hill et London: The University of North Carolina Press, 1992, 282 p.

Werber, Bernard. *Le livre des fourmis : encyclopédie du savoir relatif et absolu*. Coll. Le Livre de poche, n° 15576. Paris: Albin Michel, 1993, 282 p.

----- *Encyclopédie du savoir relatif et absolu*. Coll. Le Livre de poche, n° 15530. Paris: Albin Michel, 2000, 270 p.